POLITIQUE

D'ARISTOTE.[1]

Que la politique soit dans son principe une application légitime et nécessaire de la philosophie de l'esprit humain, voilà une vérité qui reste obscure au début de toutes les civilisations. Les sociétés modernes qui recueillirent l'héritage des sociétés antiques, et dont l'existence est un progrès dans la vie de l'humanité, se sont elles-mêmes agitées long-temps, sans s'apercevoir que leurs destinées devaient dépendre de leurs réflexions et de leur volonté. Sur ce point il importe de relever une coïncidence féconde. La renaissance de l'antiquité et les premières lueurs de la réflexion moderne sont contemporaines, de façon que la mémoire et les souvenirs du genre humain, loin de faire obstacle à son originalité, la provoquent et la fortifient. C'est quand l'homme moderne a retrouvé les traces et les titres de ceux qui vinrent avant lui, quand il a contemplé les images, œuvres et gestes de ceux qui agirent et pensèrent fortement, qu'il a senti en lui-même sa force doubler, et le testament des morts accroître sa propre vie. S'il fut nécessaire que l'antiquité parût un instant s'abîmer dans une complète ruine, afin que la religion et les races nou-

(1) Traduction de M. Barthelémy Saint-Hilaire, imprimée par l'imprimerie royale. Chez Treuttell et Würtz, rue de Lille, 17. La *Politique* forme la première livraison d'une traduction complète des œuvres d'Aristote.

velles pussent s'établir sans mélange et sans empêchement, cette œuvre faite, il fut nécessaire aussi que l'antiquité reparût dans la mémoire du genre humain, afin que la trame des destinées générales du monde, que Dieu seul connaissait encore, fût aussi connue et comprise par l'homme.

Puisque la réflexion philosophique a été longue à se produire dans les sociétés modernes, nous ne serons pas surpris de sa lenteur dans les sociétés antiques; et, cette fois, la lenteur fut si grande, que la philosophie ne parut dans sa splendeur qu'après l'épuisement de l'histoire politique, et sur les ruines de la liberté : c'est qu'elle paraissait, non pour la Grèce elle-même, mais pour le monde; ce n'était pas pour Athènes, mais pour nous que parlaient dans l'Académie Aristote et Platon.

Quand on voit autre chose dans l'histoire qu'une confusion arbitraire de faits et de hasards, et quand, après l'avoir étudiée, on croit à son économie et à sa logique, il faut tomber d'accord que toutes les fois qu'un grand mouvement est nécessaire à l'humanité, des hommes se rencontrent, se succèdent et se complètent dans une admirable variété d'aptitudes et de moyens. La Grèce dut donner la philosophie au monde après la prise d'Athènes par Lysandre, et la Judée, la religion après la bataille d'Actium. Le mouvement hébraïque, qui, plus tard, s'appellera chrétien, est servi par Jésus, Jean et Paul; le mouvement philosophique a pour interprètes Socrate, Platon et Aristote. Si dans l'harmonieux contraste de ces personnages historiques on ne reconnaît pas quelque chose de rationnel, il faut renoncer à spéculer sur les choses humaines.

Lorsque Socrate parut, la Grèce était la proie de tous les maux que lui avait légués la guerre civile du Péloponèse. Un illustre témoin des combats que se livrèrent Athènes et Lacédémone a peint vivement les ravages qu'ils portèrent dans les mœurs et la sociabilité de la Grèce. Les séditions régnaient dans les états, écrit Thucydide (1), et les villes qui se livraient les dernières à l'esprit de faction s'abandonnèrent à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par l'esprit d'invention. L'acception des mots fut changée. L'audace insensée fut appelée zèle courageux; la lenteur prévoyante, lâcheté déguisée. L'homme violent était un homme sûr; celui qui le contrariait un homme suspect..... La cause de tous ces maux était la fureur de dominer, qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Les passions

(1) Liv. III, chap. LXXXII et suiv.

échauffaient les esprits. Les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les uns sous le prétexte spécieux de l'égalité politique du peuple, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie, mais, au fond, travaillaient à se supplanter mutuellement, et ne songeaient qu'à eux. Dans leur lutte, il n'était pas d'excès que ne se permît leur audace... Aucun des partis n'obéissait plus à la justice; mais on louait ceux qui, par leur éloquence, obtenaient quelque résultat envié. Les citoyens modérés périssaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils n'en partageaient pas les périls, soit par la jalousie qu'on leur portait d'y avoir échappé. La bonne foi, ce partage des ames généreuses, fut un objet de risée, et disparut. On se rangeait en bataille les uns contre les autres avec une égale défiance. On ne pouvait croire, pour en venir à une réconciliation, ni à la parole la plus solennelle, ni aux plus terribles sermens. Dominés par la pensée qu'on ne pouvait rien espérer de stable, les citoyens s'occupaient surtout à se mettre à l'abri du mal. Ordinairement, ceux qui avaient le moins de capacité l'emportaient sur les autres. En effet, craignant que, par leur propre infériorité et la finesse de leurs ennemis, ils ne fussent vaincus en éloquence et en habileté, ils marchaient audacieusement au but, tandis que ceux-ci, dédaignant de pressentir le danger, et se flattant de triompher, non par des voies de fait, mais par le talent, succombaient en plus grand nombre.

Voilà pour l'état politique. Quant aux esprits, ils étaient, à la fin de la guerre du Péloponèse, sans frein comme sans nourriture. Ce n'était plus le temps de la publication des poèmes d'Homère, des luttes contre le Perse, des émotions patriotiques, où la religion se confondait avec la défense de l'indépendance. Les fantaisies du polythéisme n'enflammaient plus les esprits pour la gloire, mais pour la volupté; la liberté était flétrie, la religion stérile, corrompue et corruptrice. C'est alors que se mit à discourir dans Athènes le fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, répétant souvent qu'il n'y avait de bon que la science et de mauvais que l'ignorance. Voilà, pour la première fois, la science descendant sur la place publique, dans les rues, venant heurter à la porte de chaque citoyen, poursuivant les hommes pour leur demander s'ils s'entendent eux-mêmes et s'ils savent quelque chose. L'homme qu'elle anime est simple, hardi, familier, subtil, spirituel, parfois cynique. Il s'attaquera aux plus illustres citoyens, et les réduira, à travers la confusion et le désespoir, à l'aveu qu'ils ne savent rien. On le bat, on lui arrache les cheveux,

on le bafoue (1). A la violence, il répond par le calme, à la moquerie, par une ironie supérieure; il rassemble son manteau et poursuit son chemin. Dans Socrate, le bon sens s'élève à l'audace, à l'héroïsme, au sacrifice, et cela sans emphase, sans déclamation, au milieu d'une vie active et militante. Socrate combat à Amphipolis, à Delium charge sur ses épaules Xénophon renversé de cheval, mérite devant Potidée le prix de la valeur, qu'il fait donner à Alcibiade; puis il passe le reste de sa vie dans Athènes, au milieu du peuple, de la jeunesse. Il cause, il rit, il raille, il enseigne; sa vie est un dialogue perpétuel qui divertit Athènes, la réforme et l'irrite. Un jour, enfin, le peuple se fâche, excité d'ailleurs par quelques bons citoyens, amis de l'ordre, et il impose l'obligation de mourir à Socrate, bouffon-martyr (2), que la ciguë devait faire si grand (3).

On ne saurait trop admirer, dans le fils du sculpteur, l'originalité du caractère et son exquise nationalité. Cet homme, dont l'esprit est si général et dont la mission embrasse le monde, a tous les traits de l'individualité hellénique, tous les signes et tous les goûts de la civilisation de son pays; c'est le Grec, c'est l'Athénien; il aime la poésie, la musique, la sculpture, la beauté, les longs entretiens; plus il ressemble à ses concitoyens, mieux il est doué pour les contredire et les réformer; génie novateur qui se déguisait un peu sous la draperie grecque.

Mais ne fallait-il pas que dans la patrie d'Homère la philosophie revêtît toute la grandeur épique de la poésie? Le bon sens avait parlé; la cause de la science s'était sacrée elle-même par un martyre volontaire. Un artiste était nécessaire qui mît en œuvre ces élémens immortels; Platon naquit quand Périclès mourait; la majesté littéraire se préparait ainsi à succéder à la majesté politique.

Platon plaça ses travaux et sa vie sous la consécration du nom de Socrate; il comprit que, d'autant plus puissant qu'il était mort, Socrate devait être adopté comme le signe, le type, le dieu de la philosophie; il mettra tout dans la bouche de l'ami d'Alcibiade, jusqu'aux doctrines qu'il pourra rapporter des sanctuaires de Saïs; et s'il est Oriental, ce sera sous l'égide de Socrate l'Athénien, avec les formes d'Homère, et aussi avec le comique d'Aristophane.

Deux dialogues que Platon composa dans sa jeunesse nous mon-

(1) Diogène Laërce.
(2) Scurram Atticum. *Cicer. de Nat. Deor.*, liv. I, cap XXXIV.
(3) Cicuta magnum Socratem fecit. Seneca, epist. XIII.

trent, dès le début du philosophe, tout son génie littéraire dans son étendue et ses contrastes : nous voulons parler du *Phédon* et du *Protagoras*. Dans le premier, on trouve les grandes allures de l'ode et de l'épopée; dans le second, vous avez le divertissement sérieux de la haute comédie; comment le public d'Athènes n'aurait-il pas accueilli une sagesse si magnifiquement habillée?

Il siérait peu de parler de Platon avec une brièveté trop leste; marquons seulement sa place. Il a réveillé l'idéal dans les têtes humaines, après que Socrate eut réveillé le bon sens; au milieu des variétés anarchiques du polythéisme, il a rappelé l'unité fondamentale du monde et de Dieu; pendant qu'Alexandre se préparait à porter, au fond de l'Asie, l'esprit et les armes de l'Occident, il introduisait le génie de l'Orient dans Athènes, et, comme un autre Cécrops, il importait dans l'Attique les élémens *divins* de la science et de la société.

A Stagire, colonie grecque de la Thrace, naquit Aristote dans la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade. Il eut pour père un médecin célèbre, nommé Nicomaque, qui fut assez avant dans la faveur d'Amynthas, roi de Macédoine, et qui avait écrit quelques ouvrages sur l'histoire naturelle et la médecine. Orphelin de fort bonne heure, Aristote dut son éducation à Proxène d'Atarnée qui lui fit étudier les sciences. Dès le début, la biographie du philosophe devient incertaine et contestée. Quelques-uns ont écrit qu'il eut une jeunesse orageuse, qu'ayant dissipé son patrimoine en de folles fantaisies, il prit le parti des armes, puis se livra au commerce, et se mit à vendre des médicamens. Mais, dit Athénée, qui, avec Élien, rapporte ces bruits, Épicure est le seul qui ait ainsi parlé d'Aristote, car ni Eubule, ni même Céphisodore, n'ont osé rien dire de pareil au sujet du Stagirite, quoiqu'ils aient publié des écrits contre lui (1). Une autre tradition veut que dès l'âge de dix-sept ans, Aristote se soit rendu à Athènes, auprès de Platon, pour se livrer à l'étude de la philosophie. Il y resta vingt ans; là, il étudia le système, les idées de son maître, et aussi la médecine. Ici les histoires recommencent sur son compte; il était désagréable à Platon par la recherche de sa mise et la causticité de son esprit (2); quand son maître fut affaibli par l'âge, il l'embarrassa par des questions captieuses, et le contraignit à se priver de ses promenades dans les

(1) Athenee, liv. VIII.
(2) Elien, liv. III, chap. XIX.

jardins de l'Académie. On ajoute que Xénocrate, à son retour d'un voyage, fit de vifs reproches à Aristote, et rétablit Platon dans la jouissance de sa promenade ordinaire. Tout cela est sans intérêt comme sans vraisemblance ; mais comment empêcher les sottes imaginations de se glisser dans la biographie des hommes dont le nom ne doit pas mourir ? Quand Platon eut rendu le dernier soupir, Aristote, accompagné de Xénocrate, se rendit à Atarnée et à Assos, auprès d'Hermias, philosophe, tyran de ces deux villes, qu'il avait déjà connu à Athènes, lorsque Hermias écoutait Platon. Il vécut trois ans dans une grande intimité avec cet Hermias, et, après la fin tragique de celui-ci, il épousa sa sœur Pythias. Il se rendit à Mitylène. C'est là que vint le chercher le choix de Philippe, roi de Macédoine, pour élever son fils, qui avait alors trois ans. Aristote fit l'éducation d'Alexandre. Il ne le suivit pas en Asie et jusqu'aux Indes ; il le laissa partir pour la conquête du monde et revint à Athènes, où il enseigna dans le Lycée. Ce fut là l'époque de la maturité de son génie ; pendant trente ans, il parla, il écrivit, il rédigea ses nombreux ouvrages; il reçut de puissans secours d'Alexandre, qui mit à sa disposition plusieurs milliers d'hommes dans toute l'étendue de l'Asie, chargés de rassembler toute espèce d'animaux, afin, dit Pline, que rien de vivant n'échappât à la science du philosophe, *ne quid usquam genitum ignoraretur ab eo* (1). Il ne conserva pas jusqu'au bout le bon vouloir d'Alexandre, qui, dans les derniers temps de sa vie, se plaignait à Cassandre, fils d'Antipater, des sophismes d'Aristote qui prouvent le pour et le contre (2), et c'est alors que les extravagances de la calomnie allèrent jusqu'à accuser le Stagirite d'avoir conseillé à Antipater l'empoisonnement d'Alexandre. Il est certain qu'il sortit d'Athènes. Pourquoi l'avez-vous quitté? lui demanda-t-on. Je ne voulais pas, aurait répondu Aristote, que les Athéniens se rendissent deux fois coupables envers la philosophie (3). Cependant il est douteux qu'il ait fui devant une accusation d'impiété pour ses doctrines ; il est faux qu'il se soit empoisonné, dans la crainte d'une condamnation ; il mourut naturellement à Chalcis, au milieu des disciples qui l'avaient suivi.

Voici dans l'ordre des idées un développement nouveau. La philosophie n'a plus pour interprète un Athénien, mais un homme de Thrace, qui n'aura dans son caractère ni dans ses écrits rien de na-

(1) C. Plinii *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. XVII.
(2) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chap. LXXXVI.
(3) Elien, liv. III, chap. XXXVI.

tional. Aristote pourra s'employer auprès de Philippe et d'Alexandre pour relever la ville qui lui a donné le jour; mais, après l'avoir quittée à dix-sept ans, il n'y reviendra jamais, pas plus que Goëthe n'a remis le pied dans Francfort. Après le bon sens, après l'idéal, voici venir l'universalité, qui a pour organe un homme en dehors du Péloponèse et de l'Attique, comme, dans la littérature historique, Hérodote d'Halycarnasse, dont les *Muses* sont une sorte d'histoire générale, oppose son origine asiatique à Thucydide et à Xénophon, qui sont Athéniens.

Aristote, succédant à Socrate et à Platon, avait le devoir et il eut la force d'embrasser l'universalité des choses. Il constitua pour des siècles la science et la philosophie. A côté de la théorie des idées de Platon, il éleva une critique de l'entendement, dans laquelle il distingua la science et l'intelligence de l'opinion et du raisonnement; voilà pour l'anatomie de la raison. L'homme social n'attira pas moins l'attention d'Aristote, et les cent cinquante-huit constitutions des différens états de la Grèce et de l'Italie qu'il avait recueillies témoignent de sa résolution de n'affirmer et de ne conclure qu'après avoir tout étudié; voilà pour l'étude comparée des institutions politiques. Enfin, par ses travaux en zoologie, dont sa célèbre histoire des animaux ne forme qu'une partie, il s'est emparé de la nature, et a fondé la science de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. Suivez Aristote partout, dans la critique de l'art, de la poésie, de l'éloquence, comme dans la critique de l'homme abstrait, de la société et de la nature, vous lui trouverez autant de justesse que d'étendue, et non moins de finesse que de profondeur. C'est un généralisateur admirable. A travers les faits qu'il a pénétrés de toutes parts, il s'élève à des formules vraies, à des résultats féconds; de la réalité qu'il a sous les yeux et de ses propres appréciations il fait un tout indivisible; dans Aristote, l'individu ne domine pas; dans cet homme est le monde, mais le monde expliqué, le monde compris.

Aussi quelle fortifiante nourriture pour l'esprit que le péripatétisme! Là vous étudiez à nu les raisonnemens, les opinions; vous suivez l'enchaînement des choses et des idées humaines, et vous vous trouvez à leur extrémité face à face avec cette haute formule qui est la dernière conclusion de la métaphysique d'Aristote : « Le premier principe ou Dieu est la pensée éternelle, pensée dont le caractère essentiel est d'être la pensée de la pensée. » Avec le Stagirite les voiles tombent, les illusions disparaissent; les défaillances et les superstitions de l'esprit ne sont plus possibles; et si vous avez un peu

pénétré dans la familiarité du fondateur du Lycée, vous pouvez vous écrier avec un autre philosophe, mais dont la sagesse s'est cachée sous une tendre et harmonieuse poésie :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

Depuis quelque temps on a recommencé, en France, à s'occuper d'Aristote, mais avec l'impartialité scientifique qui convient à notre époque. Jamais nom n'a été plus invoqué pour l'apothéose ou pour l'invective. Les Arabes, le moyen-âge, les attaques de Ramus du Collége de France, la révolution accomplie par Descartes, les arrêts du parlement de Paris, les divertissantes facéties de Molière, voilà, ce nous semble, de la gloire. Aujourd'hui Aristote est encore l'objet de l'attention de l'esprit humain. En Allemagne, l'érudition et la philosophie systématique l'exploitent abondamment. En France, plusieurs travaux ont déjà paru ou vont paraître, qui nous donneront une image fidèle des doctrines péripatéticiennes. M. Cousin, qui, parmi nous, a relevé avec tant d'éclat d'histoire de la philosophie, a eu l'heureuse idée d'appliquer à l'étude d'Aristote les ressources et les moyens académiques dont il dispose. En 1833, il a fait mettre au concours, devant l'Académie des sciences morales et politiques, l'examen critique de la *Métaphysique* d'Aristote. Ce concours a produit deux ouvrages remarquables, l'un de M. Michelet, de Berlin, l'autre, qui a obtenu le premier prix, est le début heureux de M. Ravaisson, qui avait remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général. Le Mémoire du jeune lauréat paraîtra dans quelques mois. En 1835, M. Cousin a fait ouvrir un second concours sur l'*Organum* d'Aristote, et la couronne a été décernée à M. Barthelémy Saint-Hilaire, qui fera paraître son livre vers la fin de l'automne. Avant d'arriver à la *Politique*, n'oublions pas de mentionner le rapport lumineux de M. Cousin, sur le concours de 1833, la traduction qu'il a faite du premier livre de la *Métaphysique*, et celle qu'il prépare du douzième.

Mais Aristote a enflammé parmi nous l'ambition d'un homme qui se propose d'élever au fondateur du péripatétisme le monument d'une traduction complète ; cet ambitieux est M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui entame aujourd'hui son œuvre par la *Politique*, et que l'Institut, il y a quelques semaines, a couronné pour son Mémoire sur l'*Orga-*

num. On ne saurait avoir trop d'estime et de sympathie pour cette volonté audacieuse et réfléchie qui s'engage dans une si longue et si difficile carrière, et il est bon de pouvoir opposer ce noble exemple à la frivolité prétentieuse qui n'a que de l'amour-propre sans courage.

Le début de M. Barthélemy Saint-Hilaire a cet intérêt de nous présenter un des plus beaux monumens de l'antiquité sous une physionomie nouvelle; les huit livres dont se compose la *Politique* d'Aristote paraissent aujourd'hui dans un ordre différent; l'ouvrage a un autre aspect. Pour nous qui avons souvent consulté ce grave et docte traité, et qui avons cherché, il y a six ans, à l'apprécier et à l'analyser dans la série des grands hommes dont la pensée a été utile à la sociabilité humaine (1), nous venons d'éprouver, en le relisant, un plaisir profond et nouveau. Sur les traces de Scaïno da Salo, qui travaillait à la fin du XVIe siècle, et encore sur celles de Conring d'Helmstadt, qui traitait la même question soixante ans après le père Scaïno, dont il ignorait les recherches, M. Barthelémy Saint-Hilaire, ajoutant aux travaux de ses devanciers ses propres efforts, s'est occupé de l'ordre des livres de la Politique avec une critique supérieure, et après une discussion convaincante, il a pu établir les points suivans.

1° L'ordre actuel de la *Politique* d'Aristote est illogique, et en le conservant, l'ouvrage semble incomplet et mutilé. 2° En déplaçant trois livres, l'ouvrage procède d'une manière tout-à-fait logique et devient parfaitement complet. Les déplacemens sont indiqués et autorisés de la manière la plus formelle par des preuves nombreuses, et l'on peut dire irrécusables, tirées du contexte; ils sont tous sanctionnés par la logique la plus sévère et l'autorité de l'auteur lui-même. 3° On sait de la manière la plus certaine que les ouvrages d'Aristote, peu connus, par un motif ou par un autre, jusqu'au temps de Pompée, furent de nouveau publiés à cette époque, et arrangés par des mains peu habiles. Divers autres ouvrages d'Aristote offrent des traces de désordre non moins évidentes que la *Politique* 4° Tout porte à croire que la division en huit livres, existant déjà au temps de Diogène Laërce, à la fin du IIe siècle après Jésus-Christ, n'appartient pas à Aristote, mais qu'elle est d'Andronicus de Rhodes, son éditeur. 5° Enfin, l'ordre réel est celui-ci : Ier, IIe, IIIe, VIIe, VIIIe, IVe, VIe et V^e^ livres.

Nous félicitons M. Barthélemy Saint-Hilaire de n'avoir pas hésité

(1) *Philosophie du droit*, tom. II, liv. IV. Les philosophes, chap. II. Aristote.

à suivre cet ordre nouveau dans l'édition du texte et dans sa traduction. Désormais les déductions d'Aristote s'enchaîneront, pour le lecteur moderne, avec cette-simplicité rapide qui est une des qualités du génie. Pour ceux qui sont déjà familiers avec la sagesse politique du peripatéticien, ils auront, pour ainsi parler, à lier connaissance avec un nouvel Aristote, plus méthodique et plus lumineux, d'autant plus que la version du nouveau traducteur se fait lire avec entraînement. Exact sans contrainte, fidèle sans lourdeur et sans fatigue, M. Barthélemy Saint-Hilaire unit à la science du philologue l'habileté et le tact de l'écrivain. A le lire, on reconnaît un homme jeune dont l'érudition a fortifié l'intelligence et le patriotisme. Nous ne l'étonnerons pas en appelant son attention, quand il reverra son vaste travail, sur quelques taches, sur quelques imperfections qui peuvent déparer çà et là sa scrupuleuse exactitude, et l'élégante propriété de son style. Pour ces corrections faciles, les indications et les conseils des hommes compétens ne lui feront pas défaut, pas plus que ne lui ont manqué leurs suffrages, récompense honorable et méritée de nobles et sérieux travaux.

La politique était un objet inévitable de spéculation pour l'esprit grec, si abondant en aperçus et en théories, en systèmes et en observations. Aussi parmi les penseurs, les uns construisaient une cité idéale et cherchaient à l'élever à la beauté morale; les autres traçaient l'histoire critique des constitutions connues, et travaillaient à en tirer d'utiles leçons. Avant Platon et Aristote, beaucoup avaient écrit sur la politique. Le nouveau traducteur a, dans sa préface, rassemblé les noms principaux de cette littérature : ainsi Epiménide avait fait un ouvrage sur la constitution crétoise; Protagas d'Abdère avait composé un livre intitulé : *De la République*; Archytas de Tarente avait traité de la loi et de la justice; Criton, l'ami de Socrate, avait rédigé deux traités, l'un sur la loi, l'autre intitulé *le Politique*. Nous pouvons citer encore les noms de Simon, le cordonnier, qui avait écrit sur la démagogie, d'Antisthène, de Speusippe, de Xénocrate de Chalcédoine. Au surplus, le meilleur témoignage de l'abondance de cette philosophie politique avant Aristote n'est-elle pas dans ces paroles du Stagirite même : « Parmi les hommes qui ont publié leur système pour la meilleure constitution, les uns n'ont jamais manié les affaires publiques et n'ont été que de simples citoyens; nous avons cité tout ce qui dans leurs ouvrages méritait quelque attention; d'autres ont été législateurs, soit de leur propre pays, soit de peuples étrangers, et ont personnellement gou-

verné : parmi ceux-ci, les uns n'ont fait que des lois, les autres ont fondé aussi des gouvernemens (1). »

Pour les Grecs, l'esprit était donc le meilleur architecte des sociétés, et le génie philosophique leur paraissait naturellement appelé à l'administration des états. Avec quel soin, dans les derniers jours de l'antiquité, Elien ne rassemble-t-il pas les noms des philosophes qui eurent une vie politique! Entre les premiers, dit-il (2), sont Zaleucus et Charondas, qui réformèrent, l'un, le gouvernement des Locriens, l'autre, d'abord celui des Catanéens, puis, quand il eut été banni de Catane, celui des habitans de Rhegium; Archytas servit utilement les Tarentins; les Athéniens durent tout à Solon; Bias et Thalès rendirent de grands services à l'Ionie, Chilon à Lacédémone, Pittacus à Mitylène, Cléobule à Rhodes; Anaximandre fut chargé de conduire la colonie que les Milésiens envoyèrent à Apollonie; Platon fit rentrer Dion en Sicile; Socrate refusa courageusement de s'associer aux crimes des trente tyrans. Niera-t-on que Périclès, fils de Xantippe, Épaminondas, Phocion, Aristide, Éphialte, fussent de vrais philosophes? Que dirons-nous de Carnéade et de Critolaüs, qui vinrent long-temps après? Leur ambassade à Rome, où ils avaient été envoyés par les Athéniens, sauva la république; ils surent si bien disposer le sénat en leur faveur, que les sénateurs disaient : « Les Athéniens nous ont envoyé des ambassadeurs, non pour nous porter à faire ce qu'ils désirent, mais pour nous y forcer. » C'est ainsi qu'Élien, qui vivait au temps d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire après l'éclipse totale du génie philosophique et politique du polythéisme, se consolait à Rome, dont il sortit peu, en rassemblant dans ses écrits les glorieux souvenirs de l'intelligence grecque.

Aristote s'est proposé dans sa *Politique* d'appliquer les vues de l'esprit au bonheur des sociétés. Observant les faits sociaux avec la même sagacité que les phénomènes de la nature, il estime que la politique ne fait pas les hommes, mais les prend tels que la nature les lui donne (3); non que, dans son goût pour la réalité, il se refuse aux innovations nécessaires. « L'innovation, dit-il (4), a profité à toutes les sciences, à la médecine, qui a secoué ses vieilles pratiques, à la gymnastique, et généralement à tous les arts où s'excercent les facultés humaines, et comme la politique aussi doit prendre rang parmi

(1) *Politique* d'Aristote, liv. II, chap. IX, pag. 197.
(2) Elien, liv. III, chap. XVII.
(3) *Politique*, liv. Ier, pag. 39.
(4) *Ibid.*, liv. II, chap. V, pag. 133, 135.

les sciences, il est clair que le même principe lui est applicable... L'humanité doit, en général, chercher, non ce qui est antique, mais ce qui est bon..... La raison nous dit que les lois écrites ne doivent pas être immuablement conservées. Mais, d'un autre côté, il faut de la prudence dans les réformes. » Observation, réalité, progrès, sagesse, voilà tout Aristote.

Après avoir établi sans hésiter que le lien de toute association est l'intérêt, notre philosophe cherche les élémens de l'état, qui se compose de l'association de plusieurs villages, comme le village se compose de l'association de plusieurs familles; ainsi l'état vient de la nature, aussi bien que les premières associations dont il est la fin dernière; ainsi l'homme est naturellement sociable, et celui qui reste sauvage par organisation, et non par effet du hasard, est certainement ou dégradé ou supérieur à l'espèce humaine. L'état est naturellement au-dessus de la famille et de chaque individu.

Ici, Aristote formule la théorie de l'esclavage naturel, si connue et si souvent critiquée. Puis, il passe à la théorie de la propriété, où les droits de l'individualité sont maintenus contre les opinions platoniciennes. Après la propriété, il oppose les différens modes d'acquisition, réprouve l'usure, qu'il définit de l'argent issu d'argent, et la moins naturelle de toutes les acquisitions. La vie civile et domestique mène l'écrivain à la vie politique.

Il faut remarquer la méthode historique d'Aristote : avant d'exposer les idées qui lui appartiennent, il se met à critiquer tant les travaux de ses devanciers que les constitutions connues. D'une part, le système de Platon, celui de Phaleas sur l'égalité des biens, la république idéale d'Hippodamus, de Milet; de l'autre, les constitutions de Lacédémone, de Crète, de Carthage, d'Athènes, les lois de Zaleucus, de Charondas, d'Onomacrite, de Philolaüs, de Dracon, de Pittacus, d'Andromas de Rhegium, sont l'objet d'appréciations excellentes qui nous livrent à la fois la connaissance de l'antiquité et les jugemens d'un esprit supérieur. Ce second livre forme une histoire de la sociabilité grecque, tant pour les institutions qui furent en vigueur que pour les idées qui occupèrent la tête des sages et des publicistes de la Grèce.

Le trait distinctif du vrai citoyen, c'est la jouissance des fonctions de juge et de magistrat; ce qui revient à cette pensée, que la liberté c'est la puissance. On ne doit pas, dit Aristote, élever au rang de citoyen tous les individus dont l'état a nécessairement besoin. Cependant, les constitutions étant diverses, les espèces de citoyen le

seront nécessairement autant qu'elles. Il y a donc plusieurs organisations politiques : quels en sont le nombre, la nature, les différences? Le principe qui domine toutes les variétés d'organisation politique est que les constitutions qui ont en vue l'intérêt général sont pures et essentiellement justes, et que toutes celles qui n'ont en vue que l'intérêt personnel des gouvernans, viciées dans leurs bases, ne sont que la corruption des bonnes constitutions. Après avoir établi ce principe, Aristote reconnaît trois espèces principales de gouvernement, la royauté, l'aristocratie, la république ; mais ces trois espèces en enfantent trois autres ; la royauté produit la tyrannie, l'aristocratie l'oligarchie, la république la démagogie. Maintenant, à qui doit appartenir la souveraineté dans l'état ? Ce ne peut être qu'à la multitude, ou aux riches, ou aux gens de bien, ou à un seul individu supérieur par ses talens, ou à un tyran. Aristote signale partout des écueils ; il est aussi juste envers la multitude qu'envers l'élite des hommes distingués : il conclut que la souveraineté doit appartenir aux lois fondées sur la raison ; puis il pose ce fait fondamental, qui a été reproduit par Montesquieu, que les lois se rapportent toujours à la nature de l'état. Et il faut préférer la souveraineté de la loi à celle de l'individu ; et, d'après ce principe, si le pouvoir est remis à plusieurs citoyens, ils ne doivent être que les gardiens et les serviteurs de la loi. Des trois constitutions qui ont été reconnues bonnes, la meilleure doit être nécessairement celle qui a les meilleurs chefs. Tel est l'état où le pouvoir n'appartient qu'à la vertu, qu'on le confie d'ailleurs, soit à un seul individu, soit à une race entière, soit à la multitude, et où les uns savent obéir aussi bien que les autres savent commander, dans l'intérêt du but le plus noble.

Quel serait donc le gouvernement parfait ? Il faut préciser d'abord le but suprême de la vie humaine. Ce but est le bonheur ; et l'état le plus parfait est celui où chaque homme peut, grace aux lois, s'assurer le bonheur par la vertu : ainsi le but suprême de la vie est nécessairement le même pour l'homme pris individuellement que pour les hommes et l'état en général. Le bonheur, qui, pour les individus comme pour l'état, est toujours en proportion de la vertu et de l'intelligence, consiste dans l'activité. Pour agir, l'état doit être constitué harmonieusement. La juste proportion pour le corps politique, c'est évidemment la plus grande quantité possible de citoyens capables de satisfaire aux besoins de leur existence, mais pas assez nombreux pour se soustraire à une facile surveillance. Le meilleur territoire sera celui qui assure le plus d'indépendance à l'état, et qui

fournira, le plus possible, tous les genres de productions. La position de la cité doit être également bonne et par terre et par mer. La mer permet d'importer ce que le pays ne produit pas, et d'exporter les denrées dont il abonde. L'état doit avoir une force navale proportionnée au développement même de la cité.

Voilà les limites numériques du corps social; quelles sont les qualités naturelles requises dans ses membres? Les peuples qui habitent les climats froids, dit Aristote, les peuples d'Europe sont, en général, pleins de courage; mais ils sont certainement inférieurs en intelligence et en industrie; et s'ils conservent leur liberté, ils sont politiquement indisciplinables, et n'ont jamais pu conquérir leurs voisins. En Asie, au contraire, les peuples ont plus d'intelligence, d'aptitude pour les arts; mais ils manquent de cœur, et ils restent sous le joug d'un esclavage perpétuel. La race grecque qui, topographiquement, est intermédiaire, réunit toutes les qualités des deux autres : elle possède à la fois l'intelligence et le courage; elle sait en même temps garder son indépendance et former de bons gouvernemens; *capable, si elle était réunie en un seul état, de conquérir l'univers.*

On ne pouvait mieux apprécier la Grèce, son génie, et les divisions qui faisaient sa faiblesse. Il est remarquable au surplus que le précepteur d'Alexandre a une forte aversion pour la guerre. Il se plaint que les gouvernemens les plus vantés de la Grèce, comme les législateurs qui les ont fondés, ne paraissent point avoir rapporté leurs institutions à une fin supérieure, ni dirigé leurs lois et l'éducation publique vers l'ensemble des vertus; ils n'ont songé qu'à celles qui semblent devoir assouvir l'égoïsme de l'ambition. Aristote critique la constitution de Lacédémone que le fondateur a tournée tout entière vers la conquête et la guerre. Quelle meilleure preuve que le philosophe, dans la sincérité incorruptible de ses pensées, n'a jamais songé à flatter le fils de Philippe et de Jupiter? Et cependant les conquêtes d'Alexandre n'étaient pas moins raisonnables que glorieuses.

Trois choses peuvent rendre l'homme vertueux et bon : la nature, les mœurs et la raison; il faut que ces trois choses s'harmonisent entre elles, et souvent la raison combat la nature et les mœurs, quand elle croit meilleur de secouer leurs lois. Voilà comment Aristote se prépare à traiter de l'éducation; mais avant il parle du mariage, dont il détermine l'époque à dix-huit ans pour les femmes, à trente-sept ou un peu moins pour les hommes. Il entre dans des dé-

tails curieux pour l'histoire des mœurs, sur la grossesse des femmes, l'abandon des enfans contrefaits, qui était un principe généralement reçu dans la Grèce, l'alimentation des enfans et leurs premières années.

L'éducation doit être un des objets principaux du soin du législateur. Comme l'état tout entier n'a qu'un seul et même but, l'éducation doit être nécessairement identique pour tous ses membres, d'où il suit qu'elle doit être un objet de surveillance publique et non particulière, bien que ce dernier système ait généralement prévalu, *et qu'aujourd'hui chacun instruise ses enfans chez soi par les méthodes et sur les objets qu'il lui plaît.* Nous trouvons ici l'opinion théorique d'Aristote et la preuve de la décadence du patriotisme grec. Au temps du Stagirite, les cités de la Grèce avaient perdu leur unité morale; l'éducation était abandonnée aux fantaisies individuelles, et cependant, dit Aristote, les enfans appartiennent à l'état, puisqu'ils en sont tous des élémens; donc la loi doit régler l'éducation, et l'éducation doit être publique.

Dans ce cinquième livre, qui est fort court, où il traite de l'éducation, Aristote parle avec une justesse exquise de la musique qu'il appelle une imitation des sensations morales. Nous recommandons ce livre à ceux qui s'occupent de l'histoire de la musique et de la poésie; ils y verront les trois espèces de chants que connaissaient les Grecs, les motifs qui leur faisaient proscrire la flûte, et les louanges décernées à l'harmonie dorienne.

Après cette digression sur l'éducation, notre philosophe revient à sa thèse de la meilleure constitution; mais, dit-il, il ne suffit pas d'imaginer un gouvernement parfait, il faut surtout un gouvernement praticable, d'une application facile et commune à tous les états. L'homme d'état doit être capable d'améliorer l'organisation d'un gouvernement déjà constitué, et cette tâche lui serait complètement impossible s'il ne connaissait pas toutes les formes diverses de gouvernement. Aristote reprend ici son étude des constitutions, et s'engage plus que jamais dans l'exploration des faits politiques. Sa haute raison semble s'élever encore, et acquérir en même temps plus d'ampleur et de solidité. Le milieu et la fin de sa *Politique* sont marqués par trois théories, l'une sur les classes moyennes, l'autre sur les trois pouvoirs, la troisième sur les révolutions, théories qui tiennent le premier rang parmi les plus beaux résultats de la raison humaine. L'expérience des temps modernes peut encore aujourd'hui y puiser de salutaires leçons.

THÉORIE DES CLASSES MOYENNES.

La constitution n'est pas autre chose que la répartition du pouvoir qui se divise entre tous les associés, soit en raison de leur importance particulière, soit d'après un principe d'égalité commune, c'est-à-dire qu'on peut faire une part aux riches et une autre aux pauvres, ou leur donner des droits communs. Ainsi les constitutions seront nécessairement aussi nombreuses que les combinaisons de supériorité et de différence entre les parties de l'état.

C'est une erreur de faire reposer exclusivement la démocratie sur la souveraineté de la majorité, car dans les oligarchies aussi, et l'on peut même dire partout, la majorité est toujours souveraine. Il est bien plus exact de dire qu'il y a démocratie là où la souveraineté est attribuée à tous les hommes libres, oligarchie là où elle appartient exclusivement aux riches.

Il y a plusieurs espèces de démocraties et d'oligarchies. La première espèce de démocratie est caractérisée par l'égalité, et cette égalité, fondée par la loi, signifie que les pauvres n'auront pas des droits plus étendus que les riches, que ni les uns ni les autres ne seront souverains exclusivement, mais qu'ils le seront dans une proportion pareille. Après cette première espèce de démocratie en vient une autre, où les fonctions publiques sont à la condition d'un cens ordinairement fort modique. Dans une troisième espèce, tous les citoyens arrivent aux magistratures, mais la loi règne souverainement. Dans une autre, il suffit, pour être magistrat, d'être citoyen à un titre quelconque, la souveraineté restant encore à la loi. Une cinquième espèce admet d'ailleurs les mêmes conditions; mais on transporte la souveraineté à la multitude, dont les décrets sont souverains à la place de la loi.

Alors le peuple prétend agir en monarque; il rejette le joug de la loi, se fait despote et accueille bientôt les flatteurs : cette démocratie est, dans son genre, ce que la tyrannie est à la royauté. De part et d'autre, mêmes vices, même oppression des bons citoyens; ici les décrets, là les ordres arbitraires. Le démagogue et le flatteur ont une ressemblance frappante. Tous deux ils ont un crédit sans bornes, l'un sur le tyran, l'autre sur le peuple ainsi corrompu. Dans la démagogie, il n'y a plus de constitution, car il n'y a de constitution qu'avec la souveraineté des lois.

Le caractère distinctif de la première espèce d'oligarchie, c'est la fixation d'un cens assez élevé pour que les pauvres, bien qu'en majorité, ne puissent atteindre au pouvoir, ouvert à ceux-là seuls qui possèdent le revenu fixé par la loi. Dans une seconde espèce, le cens exigé est considérable, et le corps des magistrats a le droit de se recruter lui-même. Une troisième espèce d'oligarchie se fonde sur l'hérédité des emplois. Une quatrième joint au principe de l'hérédité celui de la souveraineté des magistrats, substituée au règne de la loi.

A côté de la démocratie et de l'oligarchie, Aristote rappelle qu'il y a aussi l'aristocratie avec ses différentes espèces, la république vulgaire, enfin la tyrannie; puis il pénètre plus avant encore dans la nature des choses.

Le caractère spécial de la démocratie, c'est la liberté; celui de l'oligarchie est la richesse; celui de l'aristocratie, la vertu : toutes trois admettent d'ailleurs la suprématie de la majorité, puisque dans l'une comme dans l'autre la volonté du plus grand nombre des membres du corps politique a toujours force de loi.

Trois élémens dans l'état se disputent l'égalité : ce sont la liberté, la richesse et le mérite; je ne parle pas d'un quatrième, qu'on appelle la noblesse, car il n'est qu'une conséquence des deux autres. La noblesse n'est qu'une ancienneté de richesse et de talent.

Tout état renferme trois classes de citoyens : les riches, les pauvres et les citoyens aisés, dont la position tient le milieu entre ces deux extrêmes. Si donc l'on admet que la modération et le milieu en toutes choses sont préférables, il s'ensuit évidemment qu'en fait de fortune la moyenne propriété sera la plus convenable de toutes. Elle sait, en effet, se plier aux ordres de la raison, qu'on écoute si difficilement quand on jouit de quelque avantage supérieur en beauté, en force, en puissance, en richesse, ou quand on souffre de quelque infirmité excessive de pauvreté, de faiblesse et d'obscurité.

L'association politique est donc surtout assurée par les citoyens de fortune moyenne. Partout où la fortune extrême est à côté de l'extrême indigence, ces deux excès amènent ou la démagogie absolue, ou l'oligarchie pure, ou la tyrannie.

La moyenne propriété ne s'insurge jamais. Là où les fortunes aisées sont nombreuses, il y a bien moins de mouvemens et de dissensions révolutionnaires. C'est la moyenne propriété qui rend les démocraties plus tranquilles et plus durables que les oligarchies, où elle est moins répandue et a moins d'importance politique. Quand le nombre des pauvres vient à s'accroître, sans que celui des fortunes

moyennes s'accroisse proportionnellement, l'état est sur son déclin, et arrive rapidement à sa ruine.

Les bons législateurs sont sortis de la classe moyenne, Solon, Lycurgue, Charondas, et plusieurs autres.

Le législateur ne doit jamais avoir en vue que la moyenne propriété. S'il fait des lois oligarchiques, c'est à elle qu'il doit penser; s'il fait des lois démocratiques, c'est encore d'elle qu'il doit s'occuper. La constitution n'est solide que là où la classe moyenne l'emporte en nombre sur les deux classes extrêmes, ou du moins sur chacune d'elles.

Aristote termine sa théorie des classes moyennes par l'invitation adressée aux législateurs de ne pas accorder trop aux riches et de ne pas vouloir tromper les classes inférieures. Il énumère les artifices spécieux dont on prétend leurrer le peuple en politique, et qui s'appliquent à cinq objets : l'assemblée générale, les magistratures, les tribunaux, la possession des armes, et les exercices du gymnase.

THÉORIE DES TROIS POUVOIRS.

Dans tout gouvernement, il est trois objets dont le législateur, s'il est sage, s'occupera par-dessus tous les autres. Ces trois points une fois bien réglés, le gouvernement est nécessairement bien organisé, et les états ne diffèrent réellement que par l'organisation différente de ces trois élémens. Le premier, c'est l'assemblée générale délibérant sur les affaires publiques; le second, c'est le corps des magistrats, dont il faut régler la nature, les attributions et le mode de nomination; le troisième, c'est le corps judiciaire. Ainsi voilà la théorie des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, que Montesquieu, dans le dernier siècle, inscrivait au commencement de son célèbre chapitre sur la constitution anglaise (1), et dont il oubliait de renvoyer l'honneur au rival de Platon, formulée avec une précision immortelle en face des excès et des contresens que présentaient au philosophe les constitutions de la Grèce. Nous ne suivrons pas Aristote dans les différentes combinaisons de l'assemblée générale, dans la répartition des magistratures, dans l'énumération de différentes espèces de tribunaux : nous nous contenterons de signaler aux publicistes cette fin du sixième livre, comme un fragment d'art politique qu'on ne saurait étudier avec trop de soin.

(1) *Esprit des Lois*, liv. XI, chap. VI.

Le septième livre est destiné à épuiser l'organisation spéciale du pouvoir, dans la démocratie et dans l'oligarchie, ainsi qu'à l'énumération des différentes magistratures politiques. On y voit comment, dans la démocratie, chacun doit commander et obéir à son tour, comment toute fonction doit être rétribuée. La démagogie est vivement censurée. Ceux qui ont le pouvoir dans les oligarchies sont invités à dépenser leur fortune dans l'intérêt public; mais, dit Aristote, les chefs des oligarchies font aujourd'hui tout le contraire, ils cherchent le profit plus que l'honneur, et l'on peut dire avec vérité que ces oligarchies ne sont que des démocraties réduites à quelques gouvernans.

THÉORIE DES RÉVOLUTIONS.

Pendant qu'Alexandre en Asie donnait aux affaires et aux rapports du monde une tournure nouvelle, Aristote, dans Athènes, méditait sur le passé de la Grèce. Les révolutions multipliées, les changemens infinis qui depuis les temps héroïques avaient agité les cités grecques, venaient enfin se réfléchir dans la vaste pensée d'un philosophe pour s'y faire juger. L'esprit humain, pour la première fois, esquissait la théorie des révolutions et trouvait la force d'arracher à des faits irréguliers et turbulens des leçons théoriques qu'il léguait à l'avenir. Les révolutions apparaissent à la fin du traité d'Aristote, comme un dénouement tragique, et la méthode s'élève ici à la poésie. Pour achever ce chef-d'œuvre de philosophie politique, l'histoire vient apporter ce qu'elle a de plus pathétique en évènemens, en péripéties, et la raison redouble d'énergie pour dominer le spectacle qu'elle se donne à elle-même et aux autres.

Il est une cause première à laquelle il faut rapporter toutes les révolutions: les systèmes politiques, quelque divers qu'ils soient, reconnaissent des droits et une égalité analogues à leur principe, mais tous s'en écartent dans l'application. La démagogie est née presque toujours de ce qu'on a prétendu rendre absolue et générale une égalité qui n'était réelle qu'à certains égards; l'oligarchie, de ce qu'on a prétendu rendre absolue et générale une inégalité qui n'était réelle que sur quelques points. Les uns, forts de cette égalité, ont voulu que le pouvoir politique, dans toutes ses attributions, fût également réparti; les autres, appuyés sur cette inégalité, n'ont pensé qu'à accroître leurs priviléges, et les augmenter, c'était augmenter l'inégalité. Tous les systèmes, bien que justes au fond, sont donc tous radicalement faux dans la pratique.

Les révolutions procèdent de deux manières : tantôt elles s'attaquent au principe même du gouvernement, tantôt aux personnes. Parfois aussi la révolution ne s'adresse qu'à une partie de la constitution, et n'a pour but que de fonder ou de renverser une certaine magistrature. Ainsi Lysandre voulait détruire la royauté à Sparte, et Pausanias l'éphorie.

Pour éviter les révolutions, il faut combiner ensemble l'égalité suivant le nombre, et l'égalité suivant le mérite. La démocratie est plus stable et moins sujette aux bouleversemens que l'oligarchie. Le peuple s'insurge peu contre lui-même, ou du moins les mouvemens de ce genre sont sans importance. La république où domine la classe moyenne, et qui se rapproche de la démocratie plus que de l'oligarchie, est aussi le plus stable de tous les gouvernemens.

Les causes de révolutions sont le désir du bien-être, l'ambition, l'insulte et le mépris, prodigués soit aux individus, soit à des classes de citoyens, la diversité d'origine entre les membres de la cité, la supériorité d'un homme (de là l'ostracisme,) l'accroissement disproportionné de quelques classes de la république.

Les querelles particulières sont aussi une source de révolutions. Les divisions qui éclatent entre les principaux citoyens s'étendent à l'état qui finit bientôt par y prendre part. Hestiée, Delphes, Mitylène, Epidamne, Phocée, nous en offrent la preuve par leurs tragiques dissensions.

Ceux qui ont acquis à leur patrie quelque puissance nouvelle, deviennent aussi pour l'état une cause de révolution : ou l'on s'insurge contre eux par jalousie de leur gloire, ou eux-mêmes, enorgueillis de leur succès, cherchent à détruire l'égalité.

L'absence d'une classe moyenne ou sa faiblesse amène aussi les révolutions.

Dans la démocratie, les révolutions naissent, avant tout, de la turbulence des démagogues. Je passe sur les exemples historiques. La concentration des pouvoirs dans une seule main provoque aussi les bouleversemens.

Dans les oligarchies, l'oppression des classes inférieures, ou l'ambition démesurée d'un oligarque, amènent les changemens. Les excès des oligarques, qui par leur inconduite dilapident leur fortune, la la nécessité où ils se trouvent d'employer des troupes mercenaires, ou de confier le commandement de l'armée à un chef qui n'a pas épousé leurs intérêts, leurs divisions entre eux, des mariages, des procès, voilà pour eux des causes de révolution.

Dans les aristocraties, la révolution peut venir d'abord de ce que les fonctions publiques sont le partage d'une minorité trop restreinte, car l'aristocratie est aussi une sorte d'oligarchie. La misère extrême des uns, l'opulence excessive des autres, conséquence assez ordinaire de la guerre, sont encore des causes de bouleversemens. Ajoutez-y l'infraction même du droit politique, tel que le reconnaît la constitution. Voilà pourquoi les formes démocratiques sont les plus solides de toutes, parce que c'est la majorité qui domine, et parce que l'égalité dont on y jouit fait chérir la constitution qui la donne. Le plus souvent, dans les aristocraties, les révolutions s'accomplissent d'une manière insensible et par les causes les plus minces. On néglige d'abord un point de la constitution sans importance, puis on arrive avec moins de peine à en changer un plus grave, jusqu'à ce qu'enfin on en vienne à changer le principe tout entier.

Enfin, les états sont exposés aux révolutions quand ils ont à leurs portes un état constitué sur un principe opposé au leur, ou bien quand cet ennemi, tout éloigné qu'il est, possède une grande puissance. Voyez la lutte de Sparte et d'Athènes. Partout les Athéniens renversaient les oligarchies, les Lacédémoniens les constitutions démocratiques.

Maintenant quels sont ses moyens de conservation? La connaissance des causes qui ruinent les états, implique la connaissance des causes qui les conservent. Il faut d'abord ne pas déroger à la loi; l'illégalité mine sourdement l'état. En second lieu, il ne faut pas se fier à ces ruses politiques qu'on emploie contre le peuple, et que l'expérience condamne si hautement. La courte durée des fonctions est aussi un moyen de prévenir, dans les aristocraties et les oligarchies, la domination des minorités violentes. Un puissant moyen de conservation politique est encore dans la mobilité du cens, qu'il faut élever proportionellement au niveau de la richesse publique, si elle est accrue, ou, en cas de diminution, réduire dans une mesure égale. Il faut aussi empêcher qu'aucune supériorité monstrueuse ne s'élève dans l'état. Une magistrature doit être chargée de veiller sur ceux dont la vie est peu d'accord avec la constitution, dans la démocratie avec le principe démocratique, dans l'oligarchie avec le principe oligarchique (1). Il faut aussi que les fonctions publiques n'enrichissent jamais ceux qui les occupent, car les citoyens s'indignent de penser que les magistrats volent les deniers publics, et ils

(1) Idée de la censure romaine.

ont alors deux motifs de se plaindre, puisqu'ils sont à la fois privés du pouvoir et du profit qu'il procure. Dans les démocraties, il ne faut pas permettre aux riches de faire de grandes dépenses pour le peuple; c'est le contraire dans les oligarchies.

On doit travailler à rendre la partie des citoyens qui veut le maintien de la constitution plus forte que celle qui en veut la chute. Il faut, en outre, observer la modération et la mesure en toutes choses. Bien des institutions en apparence oligarchiques ou démocratiques sont précisément celles qui ruinent l'oligarchie et la démocratie. On croit avoir trouvé le principe unique de la vérité politique, et on le pousse aveuglément à l'excès. Cette exagération déprave la constitution et finit par l'anéantir. On doit, dans les démocraties, s'occuper de l'intérêt des riches, et, dans les oligarchies, de l'intérêt du peuple.

L'éducation revient ici avec toute son importance. Si un seul citoyen est sans discipline, c'est que l'état lui-même n'en a pas.

Quels sont, dans les états monarchiques, les causes de révolution et de ruine, de stabilité et de salut? La royauté et la tyrannie sont séparées par de grandes différences. La royauté est créée par les hautes classes, qu'elle doit défendre contre le peuple, et le tyran est créé par la masse contre les citoyens puissans, dont il doit repousser l'oppression. Le but du tyran, c'est la jouissance; le but du roi, la vertu. La tyrannie est pleine d'avidité, de défiance et d'envie. Les monarchies portent en elles les mêmes causes de révolution que les républiques. Les passions, la peur, le mépris qu'inspire le maître, comme Sardanapale, qui fut tué parce qu'il portait une quenouille; l'amour de la gloire, comme chez Dion; les agressions d'un état qui est régi par un principe contraire, voilà, pour les tyrannies, des causes de révolution. La royauté n'a pas à redouter les dangers du dehors, et c'est ce qui en garantit la durée. Mais elle a deux dangers intérieurs, la trahison et la tendance au despotisme. Il faut ajouter aussi une cause de ruine toute spéciale; la plupart des rois par héritage deviennent bien vite méprisables, et on ne leur pardonne pas leur excès de pouvoir. La royauté ne peut se maintenir que par la modération. Voilà qui explique sa durée si longue chez les Molosses. A Sparte, ses limites et son partage entre deux personnes la conservèrent long-temps.

La tyrannie a des moyens détestables pour durer. Elle emploie tour à tour l'espionnage, les discordes, la calomnie, les lourds travaux dont elle écrase le peuple, comme les pyramides d'Égypte, les

monumens sacrés des Cypselides, le temple de Jupiter Olympien par les Pisistratides et les ouvrages de Polycrate à Samos. La guerre est aussi un moyen d'occuper l'activité des sujets, et leur impose le besoin constant d'un chef militaire. La défiance des citoyens entre eux, leur affaiblissement, leur dégradation, voilà la politique de la tyrannie.

Le tyran peut, pour affermir son pouvoir, s'attacher à se conduire comme un véritable roi. Cette hypocrisie peut le faire durer. Qu'il embellisse la ville, comme s'il en était l'inspecteur, et non le maître; qu'il affiche une piété exemplaire; qu'il porte une justice extrême dans la distribution des récompenses; qu'il évite d'allumer de graves ressentimens; qu'il recherche dans toute sa conduite la modération; qu'il se montre enfin complètement vertueux, ou du moins vertueux à demi, et qu'il ne se montre jamais vicieux, ou du moins jamais autant qu'on peut l'être. La plus longue des tyrannies fut celle d'Orthagoras et de ses descendans à Sycione; elle dura cent ans. Vient en second lieu celle des Cypselides à Corinthe; elle dura soixante-treize ans et six mois; puis celle des Pisistratides à Athènes, mais elle eut des intervalles. Il faut mentionner, enfin, les tyrannies d'Hiéron et de Gelon à Syracuse.

Comment, après cette magnifique théorie des révolutions, Aristote aurait-il pu se refuser au plaisir d'accabler Platon de sa supériorité? Il oppose, au grand tableau politique qu'il vient de présenter, la stérile obscurité du système des nombres, qui est pour Platon la clé des révolutions, et il semble se plaire à faire de la faiblesse de son rival le couronnement de son œuvre.

Au reste, l'orgueil pouvait être permis à Aristote quand son stylet eut tracé les derniers mots de la *Politique*. Il s'était élevé, par la pensée, au sommet des choses humaines et de l'histoire connue jusqu'à lui; il avait fait passer sous ses yeux les institutions et les hommes qui avaient acquis quelque notoriété depuis l'établissement des sociétés. Le monde moral lui était familier, comme le monde naturel, et il avait mis les trésors de son génie sous la garde d'une incorruptible justice. Aristote ne dépend de personne, ni du peuple d'Athènes, ni du roi de Macédoine. Il n'est, à vrai dire, dans les liens politiques ni de la démocratie, ni de la monarchie. Sa naissance, les circonstances de sa vie, l'ont affranchi le plus possible de tout engagement et de tout préjugé. Il a noblement usé de cette liberté précieuse; il a dit la vérité à tout le monde, aux peuples comme aux rois, et n'a pas plus épargné le tyran que le démagogue. Il n'a

pas flatté la multitude; mais il a mis en lumière les avantages et les droits de la démocratie. Il est juste envers la royauté, comme envers la supériorité du génie, et en même temps il reconnaît le bon sens populaire. Quels désirs, quelles passions pourraient ternir l'intégrité de ses jugemens? Il est heureux par la pensée, qu'il reconnaît seule pour maîtresse, pour guide, pour divinité. Il vit dans la vérité des choses, il écrit sous la loi de sa raison, et il ne s'informe pas si Athènes le trouve trop monarchique et le Macédonien trop démocrate.

Avec cette inaltérable probité dans la force et le talent, on bâtit pour l'éternité. Le livre d'Aristote est actuel encore aujourd'hui, et on peut en partager les fragmens aux nations modernes pour leur servir de leçons vivantes. Aristote, qui, dans sa *Politique* même, a fait la distinction de la raison pratique et de la raison spéculative, est pratique par excellence, parce qu'il est théorique avec supériorité. Il est réel, il est impartial; il écrit pour tous. Il n'a pas les entêtemens aristocratiques de Platon; il n'a pas dit : *Dieu verse l'or, non point tantôt dans l'ame des uns, tantôt dans l'ame des autres, mais toujours dans les mêmes ames.* Non, il croit à la puissance de l'intelligence répandue par l'éducation dans tous les esprits et dans toutes les classes, et nous pouvons convier à sa lecture riches et pauvres, faibles et puissans, peuples et rois.

En l'étudiant, nous nous demandions pourquoi un si grand livre ne serait pas répandu dans les rangs populaires. On a dit que l'avenir était incorruptible; la sagesse du passé n'a pas moins d'intégrité. En lisant les conseils parfois sévères des sages et des politiques de la Grèce et de Rome, le peuple élèverait son ame et mûrirait sa raison. A notre sens, il serait possible de rédiger un *Aristote populaire*, où les observations et les théories du penseur seraient mises dans un ordre simple et clair, et dégagées de ce que le raisonnement grec a parfois d'un peu subtil et d'un peu sophistique. On pourrait agir de même avec d'autres hommes des temps antiques, avec Tacite, avec Sénèque. De cette façon, le génie de tous les temps servirait de nourriture à tous les hommes. Sans doute, on ne saurait accorder trop d'estime aux écrivains consciencieux et modestes qui appliquent leurs efforts à l'instruction du peuple; mais pourquoi ne pas leur donner pour associés les grands hommes de l'antiquité? Au théâtre, dans nos musées, nous convions le peuple à l'admiration de Shakspeare, de Corneille, de Velasquez et de Michel-Ange; pourquoi donc ne pas lui composer une bibliothèque avec Hérodote, Homère, Aristote, Cicéron, Tacite, Plutarque, Sénèque et Marc-Aurèle? Là,

que de conseils pour former son bon sens ! que de plaisirs pour son imagination ! que de provocations pour éveiller son génie !

Alexandre écrivit un jour à Aristote : « Je n'approuve pas que vous ayez donné au public vos livres des sciences acroamatiques. En quoi serons-nous donc supérieurs au reste des hommes, si les sciences que vous m'avez apprises deviennent communes à tout le monde? J'aimerais encore mieux les surpasser en connaissances sur les objets les plus élevés qu'en puissance. » Cet égoïsme n'est-il pas le plus magnifique éloge de la science? Mais si le fils de Jupiter désirait garder pour lui seul les grands travaux de l'esprit humain, tout au contraire, aujourd'hui l'humanité veut en partager à tous la connaissance, parce qu'elle pense, avec Aristote, que le bonheur est toujours en proportion de la vertu, de l'intelligence, de la soumission à leurs lois. Et le philosophe citait, comme témoin de la vérité de cette parole, Dieu lui-même, dont la félicité ne dépend pas de biens extérieurs, mais de l'essence même de sa nature (1).

LERMINIER.

(1) *Politique*, liv. IV, chap. 1er, tom. II, pag. 9.

LE

FRONTON DU PANTHÉON.

M. David était naturellement appelé, par sa renommée, à décorer le fronton du Panthéon; M. Guizot a donc bien fait de confier à cet artiste éminent la traduction de la légende inscrite au-dessous du fronton de cet édifice : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Il a bien fait d'accepter le programme proposé par M. David, et de laisser au statuaire une entière liberté, car il est bien rare que les programmes rédigés dans les bureaux soient en rapport avec les moyens dont le peintre ou le sculpteur dispose. Si M. Guizot, en choisissant M. David, n'a consulté que l'opinion publique, nous devons lui savoir gré de sa docilité; s'il a obéi à son goût personnel, nous devons louer sa clairvoyance. M. d'Argout, qui, plusieurs fois, a prouvé à la chambre combien il est incapable de comprendre l'importance et la dignité de l'art, s'était effrayé du programme de M. David, et avait arrêté les travaux préparatoires du fronton. Heureusement M. Thiers, en arrivant au ministère, s'est hâté de lever le *veto* de M. d'Argout, et les travaux ont été repris selon la volonté primitive de M. David. Il est fâcheux que le caprice, l'ignorance ou la timidité d'un homme parfaitement étranger à la peinture et à la statuaire, ait ralenti la décoration du Panthéon; mais, maintenant que l'œuvre est achevée, nous oublions volontiers M. d'Argout pour

M. David. Nous étions d'autant plus impatient de voir et d'étudier le fronton du Panthéon, que, jusqu'ici, l'auteur n'avait pas encore rencontré un programme aussi magnifique, aussi digne de son habileté. Les bas-reliefs exécutés pour le tombeau du général Foy sont de petite dimension, et les batailles sculptées par M. David pour l'une des faces de l'arc de Marseille ne sont connues à Paris que par des modèles qui ont été triplés sur la pierre. Le fronton du Panthéon est donc pour nous le début de M. David dans la sculpture monumentale. Ce début a été ce qu'il devait être, c'est-à-dire une œuvre d'une science consommée, où la critique peut signaler quelques fautes de composition, mais dont l'exécution excitera, nous en sommes sûr, l'admiration unanime de tous les hommes habitués à contempler les plus beaux monumens de la statuaire antique. En présence du fronton du Panthéon, nous comprenons tout ce que M. David pourrait faire pour l'embellissement de nos édifices publics, si le ministère, au lieu de distribuer les travaux de sculpture et de peinture comme des aumônes, se décidait à les confier au plus digne. Les précédens ouvrages de M. David avaient éveillé en nous une espérance ambitieuse; nous sommes heureux de trouver dans le fronton du Panthéon une œuvre qui ne trompe pas notre espérance. Les bustes de Chateaubriand et de Bentham nous ont prouvé, depuis long-temps, que M. David n'a pas de rivaux dans l'art de comprendre et d'interpréter la tête humaine; le fronton du Panthéon nous prouve que cette merveilleuse faculté s'est agrandie de jour en jour, et nous ne croyons pas qu'il soit désormais possible à M. David de se surpasser dans cette partie importante de la statuaire. On sait que le talent de l'auteur consiste à deviner le sens intime d'une physionomie, et à rendre évidente, pour les yeux les moins clairvoyans, la pensée qui a dominé toute la vie de son modèle. Envisagés sous ce rapport, les bustes innombrables dont M. David a enrichi les principales villes de France et d'Europe, peuvent se comparer, sans exagération, aux plus beaux ouvrages de la Grèce. Sieyes et Merlin, Berzelius et Rauch ont la même finesse, la même précision, la même grandeur, que Bentham et Chateaubriand. Ces bustes savans expriment, avec une étonnante clarté, le caractère individuel de chaque modèle. Il est évident, pour tout homme familiarisé avec la réalité, que M. David s'est proposé, dans ces admirables ouvrages, quelque chose de plus que la reproduction littérale de la nature. Il règne dans tous les traits du visage une vie si abondante, une harmonie si pure, une logique si parfaite, qu'on devine difficilement la différence qui sépare

le marbre sculpté de la réalité vivante ; mais, pour peu qu'on prenne la peine de comparer le buste au modèle, on s'aperçoit bien vite que le mérite principal de M. David consiste à interpréter la nature pour lutter avec elle. La jeune fille qui épèle du doigt le nom de Marco Botzaris se recommande par le même mérite. En effet, l'âge de cette jeune fille est celui qui offre à la statuaire les difficultés les plus nombreuses. Dans le passage de l'enfance à l'adolescence, le corps de la femme présente rarement des lignes harmonieuses ; la femme qui sera belle à seize ans, est souvent disgracieuse à quatorze. Pour traduire en marbre une femme de quatorze ans, il faut une habileté consommée, et surtout une grande hardiesse d'interprétation. Profondément pénétré de la nécessité d'obéir à cette condition, M. David a trouvé dans une fille de quatorze ans le sujet d'une composition exquise : il a corrigé sans violence la sécheresse et la maigreur de plusieurs parties de son modèle, et en même temps il a su conserver les lignes, encore indécises, du torse et des membres. Si cette statue, destinée au tombeau de Botzaris, était enfouie à vingt pieds de profondeur aux environs d'Athènes ou de Marseille, je suis sûr qu'elle tromperait la sagacité d'un antiquaire.

La statue de Gouvion Saint-Cyr, placée sur le tombeau du maréchal, est composée d'après les mêmes principes. Désormais il n'est plus permis de croire que le costume moderne résiste obstinément à tous les efforts du statuaire ; car M. David, sans omettre aucun élément de la réalité, a trouvé moyen d'unir la grandeur à l'élégance. S'il plaisait à l'administration de la liste civile d'ouvrir au public les portes du musée d'Angoulême, fermées depuis 1829, les partisans exclusifs de la draperie antique verraient dans les œuvres de la renaissance le parti que la statuaire peut tirer du costume moderne. Mais en attendant que ces élégantes figures du XVIe siècle nous soient rendues, nous pouvons étudier, dans la statue de Gouvion Saint-Cyr, l'art d'assouplir et d'ordonner les différentes parties du costume moderne. Personne n'ignore que le costume du XVIe siècle offre au ciseau bien plus de ressources que celui du XIXe. La statue de Gouvion Saint-Cyr est donc un argument sans réplique. Le procédé employé par M. David dans la représentation fidèle, mais hardie, du maréchal, consiste à respecter, mais en même temps à élargir les différentes parties du vêtement, de façon à trouver des plis abondans et des lignes heureuses. Grace à l'application de ce procédé, le maréchal offre à l'œil des masses bien distribuées, et son costume militaire que M. David a reproduit complè-

tement, n'a plus rien d'étroit ni de mesquin. Si M. Desprez, en composant la statue du général Foy, aujourd'hui placée à la chambre des députés, se fût pénétré, comme M. David, de la nécessité de l'interprétation, le plus populaire des orateurs de la restauration ne ressemblerait pas à un paysan endimanché.

Sans doute il est permis de comprendre et de traduire diversement la légende inscrite au-dessous du fronton du Panthéon; mais la diversité des commentaires et des traductions ne peut abolir le sens général de cette légende, et nous croyons que la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes embrasse tous les momens de notre histoire et tous les ordres de mérite qui ont honoré notre pays: car s'il en était autrement, le Panthéon, au lieu d'être un monument national, serait un monument de circonstance; au lieu de s'adresser au peuple entier, il s'adresserait à une classe déterminée de la société française, et, si beau qu'il fût, il n'aurait plus qu'une importance secondaire. Je dis que cette légende : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, doit embrasser tous les ordres de mérite; car la patrie, c'est-à-dire la conscience une et continue des générations qui se succèdent sur le sol que nous habitons, est nécessairement impartiale et clairvoyante. Elle ne met pas le guerrier au-dessus du magistrat, l'orateur au-dessus du poète, l'homme d'état au-dessus de l'historien, l'industrie au-dessus de l'art; éclairée par les rayons qui lui arrivent de toutes parts, elle proclame dignes de reconnaissance toutes les œuvres qui peuvent servir à la gloire, à l'agrandissement, à l'indépendance, à la liberté de la nation. Elle est juste et généreuse, parce qu'elle est clairvoyante. Je dis que sa reconnaissance doit s'adresser à tous les momens de notre histoire, parce qu'elle n'est pas la conscience d'un siècle donné, mais bien celle de tous les siècles qui se sont succédé depuis que notre pays joue un rôle important dans l'histoire. La patrie est contemporaine de toutes les grandes actions, de tous les hommes éminens qui l'ont honorée; c'est pourquoi il ne lui est pas permis de couronner les héros de la révolution française, et d'oublier le premier législateur qui a réglé la conduite de nos ancêtres. Elle n'est pas obligée d'accepter comme illustres tous les hommes que les partis victorieux ont couronnés; mais à moins de mentir à sa personnalité, à moins de mutiler sa conscience, elle est forcée de distribuer ses couronnes à tous ceux qui ont laissé de leur passage une trace glorieuse. Seule elle peut juger ce que les grandes figures du XVIe siècle doivent aux grandes figures du XVe. Libre de toute passion, aimant d'un amour égal

tous ceux qui ont travaillé pour elle, elle ne partage pas l'orgueil insensé qui égare plusieurs de ses enfans; elle ne méconnaît pas la lumière qui a disparu la veille derrière l'horizon, pour admirer la lumière qui nous éclaire aujourd'hui; son approbation ne va jamais jusqu'à l'injustice. Pour elle, il n'y a pas de génie poétique ou militaire qui ne relève que de lui-même et ne doive rien au passé. Elle sait que les hommes les plus singuliers, les plus inattendus, ne sont que les anneaux d'une chaîne qui commence avec la nation et qui ne finira qu'avec elle. C'est pourquoi elle doit témoigner une égale reconnaissance à Charlemagne et à Napoléon, à Sully et à Colbert. De la cime où elle est placée, elle n'aperçoit pas les petites passions, les petits intérêts, qui aux yeux des contemporains diminuaient le mérite des guerriers ou des hommes d'état; elle ne voit que les grandes œuvres accomplies par eux, et elle se reprocherait de couronner Colbert au détriment de Sully, Napoléon au détriment de Charlemagne. La patrie, telle que je la conçois, paraîtra, je n'en doute pas, à plusieurs esprits chagrins, froide et inanimée. L'universelle reconnaissance que je lui attribue, et sans laquelle je ne la comprendrais pas, passera auprès de bien des juges pour une lâche amnistie offerte à tous les partis; mais je maintiens ma pensée comme vraie.

Il me semble que le statuaire chargé d'exprimer la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes devait tenir compte de tous les élémens du sujet. La science et la magistrature, la poésie et les arts, la politique et la guerre, avaient leur place marquée sur le fronton du Panthéon. Je suis loin de croire que M. David fût dans l'obligation de figurer tous les grands hommes de la France; mais il eût été logique et conforme au sens de la légende de choisir, parmi les grands hommes de tous les momens de notre histoire, les plus éminens, les plus populaires; à cette condition seulement, le statuaire pouvait se flatter d'avoir traité complètement le sujet qu'il avait accepté. Ainsi, j'aurais voulu voir parmi les magistrats, non-seulement les hommes célèbres qui ont présidé à l'administration de la justice, et contribué à la rédaction de nos lois, mais les courageux prévôts des marchands, les échevins dévoués, qui ont préparé l'affranchissement de la bourgeoisie. J'aurais désiré que Pascal et Descartes fussent placés à côté de Lagrange et de Laplace. Corneille et Molière devaient se trouver près de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau; Nicolas Poussin et Jean Goujon près de Lesueur et de Gros. La politique et la guerre devaient être représentées avec la même indépendance, la même impartialité. Avant Barnave et Mirabeau, il fallait placer l'Hos-

pital et Colbert; avant Hoche et Napoléon, Charlemagne, Duguesclin et Bayard. Y avait-il sur le fronton du Panthéon place pour tous les hommes que je demande? Je crois pouvoir me prononcer pour l'affirmative. Et, dans le cas où la place eût manqué, il eût toujours été possible de respecter le principe que je pose. Quel que fût le nombre des hommes appelés à représenter la gloire de la France, la raison prescrivait de choisir ces représentans, non dans un moment donné de notre histoire, mais en parcourant la biographie entière de la nation. Toutefois, je reconnais qu'il valait mieux se montrer sévère sur le choix des figures que de les multiplier indéfiniment, afin de leur donner une importance convenable. Le point capital, selon moi, était de donner au fronton un caractère grave, impartial; or, pour atteindre ce but, il est évident que le statuaire ne devait pas circonscrire la reconnaissance de la patrie dans le cercle étroit d'un siècle donné. Quoique la destination actuelle du Panthéon remonte aux jours ardens de la révolution française, il n'y a aucune inconséquence à juger, à célébrer le passé avec une clairvoyance, une générosité que la révolution française ne connaissait pas. Elle avait sa tâche, et le siècle présent a la sienne. Engagée dans une lutte sanglante, elle n'avait pas le loisir de trier dans le passé ce qui mérite une éternelle reconnaissance; elle continuait l'histoire et ne la comprenait pas. Son aveuglement ne doit pas être pour nous un sujet de reproche, mais il est bon, il est sage de le proclamer et de ne pas l'imiter. Les luttes réservées à la génération nouvelle sont d'une autre nature et permettent à la pensée de comprendre et de juger le passé avec plus de clairvoyance et de sérénité. C'est pourquoi le fronton du Panthéon, destiné à traduire l'opinion de la France sur les grands hommes qui l'ont honorée, devait juger le passé, non pas avec les passions de la révolution française, mais avec l'impartialité de la génération contemporaine. Puisque la restauration avait brisé les bas-reliefs sculptés dans les dernières années du XVIIIe siècle, puisque le fronton était vide, le statuaire avait une entière liberté.

M. David a compris autrement la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes. Il a cru devoir demeurer fidèle aux principes de la révolution française. A notre avis cette manière de concevoir le sujet a moins de grandeur et de richesse, mais elle a du moins le mérite de l'unité. Le statuaire a cru qu'il devait plutôt restituer qu'agrandir la pensée qui avait changé la destination primitive de Sainte-Geneviève. Il a vu dans le fronton du Panthéon l'occasion d'exprimer une opinion politique, précisément conforme aux espérances, à la

conduite de la révolution française. Le sujet, ainsi conçu, se rétrécit et perd le caractère d'impartialité qu'il devrait avoir; mais si nous blâmons la conception de M. David, nous ne la condamnons pas absolument, car il a usé de son droit en choisissant dans notre histoire un moment déterminé, et le problème se réduit à savoir s'il a bien exprimé ce qu'il voulait. Éclairé par la discussion, peut-être eût-il consenti à élargir son programme; mais sa pensée, en cessant d'être personnelle, serait devenue moins claire et moins précise; et quelle que soit la sincérité de nos réserves, nous pensons que tous les ministres futurs feraient bien d'imiter la conduite de M. Guizot à l'égard de M. David, et de ne pas gêner les statuaires dans la conception des bas-reliefs qui leur sont confiés.

A gauche, nous voyons Bichat, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, David, Cuvier, Lafayette, Manuel, Carnot, Berthollet, Laplace, Malesherbes, Mirabeau, Monge, Fénelon; à droite, le général Bonaparte et des soldats choisis dans toutes les armes; au centre, la figure de la Patrie, ayant à sa droite la Liberté, à sa gauche l'Histoire. Ainsi, à la gauche du spectateur, de nombreux portraits d'hommes célèbres; à droite, Bonaparte seul à la tête de l'armée. Il est évident que le statuaire n'a pas sans dessein établi entre les deux moitiés de son bas-relief une telle différence de caractère. Il ne faut pas une grande clairvoyance pour deviner qu'il a voulu personnifier le peuple dans l'armée. Cette pensée prise en elle-même ne serait pas inacceptable; mais une objection toute naturelle se présente. Ce que M. David a fait pour l'armée, ne pouvait-il pas le faire avec une égale justice pour la science et la magistrature? S'il y a parmi les soldats obscurs, dont l'histoire n'a pas recueilli les noms, des hommes qui auraient pu devenir des Turenne ou des Catinat, n'y a-t-il pas aussi parmi les esprits studieux à qui le temps et la liberté ont manqué, des hommes qui, placés dans une condition meilleure, auraient marché sur les traces de Descartes et de Pascal? L'intention de M. David a-t-elle été de montrer que la gloire est accessible à tous, et que la patrie n'est ingrate envers personne? Si telle a été son intention, il aurait pu l'exprimer plus clairement; et puisqu'il avait placé aux deux extrémités de son bas-relief des enfans et des hommes de vingt ans qui se préparent à la grandeur par l'étude, il n'avait pas besoin de figurer la gloire militaire de la France par les armes diverses de l'armée. Je ne voudrais pas exagérer l'importance de mes objections, mais je ne crois pas devoir les passer sous silence, car le parti adopté par M. David donne à la partie droite de sa composition une

sorte d'obscurité. L'œil, après avoir reconnu les différens portraits qui occupent la partie gauche, cherche à reconnaître les guerriers en qui M. David a personnifié la gloire militaire, et cette étude inutile nuit à l'effet général de l'ouvrage. Autant je blâme l'expression anonyme de la gloire militaire, autant j'approuve la manière ingénieuse dont M. David a traduit les relations qui unissent l'étude à la grandeur. C'est là une pensée vraiment claire, qui s'explique par elle-même et qui n'a besoin d'aucun commentaire. Il était permis de craindre que le statuaire, ne sachant comment remplir les deux extrémités angulaires du fronton, ne se résignât à les garnir de figures inutiles; les élèves des écoles savantes, que M. David a placés derrière les grands hommes couronnés par la patrie, contentent l'œil et la pensée.

Quant aux portraits que l'auteur a placés à gauche du spectateur et qui appartiennent tous, moins un, au dix-huitième siècle, ils ne sont ni choisis ni ordonnés d'une façon bien naturelle. Pourquoi Bichat précède-t-il Jean-Jacques Rousseau et Voltaire? Manuel est assurément un des orateurs les plus habiles de la restauration; mais le général Foy avait un talent plus populaire, et à ce titre M. David aurait dû le préférer à Manuel. David a produit dans la peinture française une réaction salutaire; si *les Sabines* et le *Léonidas* méritent des reproches nombreux, il serait injuste de méconnaître les services rendus au goût français par le retour violent de David aux types de la beauté antique. Mais David ne peut représenter dignement la peinture française, puisque la France a produit Nicolas Poussin et Lesueur, Gros et Géricault. Berthollet, Monge et Laplace ont laissé dans la science des traces glorieuses, et pour leur disputer la place qu'ils occupent, il faut s'appeler Lagrange ou Descartes. Pourquoi Fénelon se trouve-t-il au milieu des hommes illustres du XVIIIe siècle? Est-ce en qualité de poète ou de moraliste? M. David a-t-il voulu honorer dans l'évêque de Cambrai le précurseur des hardis esprits de la Constituante? S'est-il rappelé la satire du gouvernement de Louis XIV, présentée avec tant de réserve dans quelques chapitres de *Télémaque?* Mais il y a dans les tragédies de Corneille et dans les oraisons funèbres de Bossuet, des hardiesses bien autrement effrayantes pour la royauté absolue que la peinture du royaume d'Idoménée. M. David a-t-il voulu honorer dans Fénelon l'élégance et l'harmonie du style? Mais *Britannicus* et *Athalie* surpassent l'élégance et l'harmonie de *Télémaque*. Je déclare donc sincèrement ne pas savoir pourquoi Fénelon coudoie sur le fronton du

Panthéon les grands hommes du XVIIIe siècle. Dans le système d'impartialité qui, selon moi, aurait dû régir toutes les parties du fronton, la présence de Fénelon n'aurait rien de singulier; le parti adopté par M. David donne à l'évêque de Cambrai l'air d'un homme dépaysé. Malesherbes et Carnot sont à leur place.

La composition du fronton n'est donc pas précisément ce qu'elle devrait être. Non-seulement la partie droite n'est pas en harmonie avec la partie gauche; mais la partie gauche elle-même n'est pas aussi claire qu'on pourrait le désirer. Il y a dans la réunion des hommes que M. David a groupés autour de la patrie reconnaissante quelque chose de fortuit. L'ordre selon lequel sont disposés les portraits pourrait être changé sans inconvénient, et même avec avantage. Ce défaut, qui frappera tous les esprits sérieux, se rencontre fréquemment chez les sculpteurs contemporains. La statuaire trouve si rarement l'occasion de représenter de grandes scènes, ou d'exprimer des idées complexes, qu'elle oublie peu à peu la science de la composition proprement dite. Livrée tout entière au soin de l'exécution, elle se trouble dès qu'il faut établir des relations logiques entre des figures nombreuses. Pour relier étroitement les diverses parties d'un fronton tel que celui du Panthéon, il faudrait que les grands travaux ne fussent pas un hasard, mais une habitude.

Nous connaissions depuis long-temps l'habileté merveilleuse avec laquelle M. David comprend et traduit la physionomie des hommes illustres; les portraits sculptés sur le fronton du Panthéon soutiendront dignement la gloire qu'il s'est acquise par ses bustes si variés et si vrais. Nous croyons même pouvoir affirmer qu'il a traité les portraits du fronton avec plus de largeur et de liberté que les portraits, si justement admirés, de Bentham et de Chateaubriand. Les bustes de Goëthe et de Tieck, exécutés dans les mêmes proportions à peu près que les têtes du fronton, malgré la science que l'auteur y avait déployée, étaient loin de plaire à tous les hommes d'un goût exercé; ces deux têtes gigantesques causaient plus d'étonnement que de plaisir. Les têtes du fronton placées sur les épaules de personnages complets ont peut-être une beauté plus simple, et n'étonnent personne. Je n'aime pas l'attitude de Bichat venant déposer sur l'autel de la Science son *Traité de la vie et de la mort*. La tête de Rousseau est pleine de grace et d'intelligence; jamais l'auteur d'*Émile* n'a été représenté sous des traits plus harmonieux et plus purs. Mais peut-être M. David a-t-il eu tort de nous montrer Jean-Jacques adolescent tel que nous le connaissons par ses *Confessions*,

tel qu'il était à l'époque de ses premières aventures, de ses innocentes amours. Jean-Jacques avait quarante ans quand il écrivit sa première page, et le Jean-Jacques de M. David n'a pas plus de vingt-cinq ans. Quoique la tête que M. David lui a donnée soit très belle, je l'eusse mieux aimée ayant vingt ans de plus. La tête de Voltaire est également rajeunie de quelques années; cependant la saillie des pommettes est franchement accusée, les joues sont creusées par un sillon vertical, et le Voltaire de Houdon ne peut lutter, par la pénétration et la vivacité du regard, avec le Voltaire de M. David. L'auteur des *Sabines* est d'une grande ressemblance. Le sculpteur, sans se résoudre à nous présenter le côté difforme de la tête, n'a pourtant pas négligé d'indiquer la grimace des lèvres. George Cuvier n'était qu'un jeu pour M. David, qui, depuis long-temps, s'était familiarisé avec la tête de l'illustre naturaliste. Nous avons retrouvé dans le portrait du fronton, comme dans le buste du même auteur, l'intelligence, la sérénité, et en même temps l'absence complète de volonté. Il est permis, sans doute, de ne pas accepter littéralement les doctrines de Lavater ou de Gall; mais un esprit habitué à juger les hommes, ne peut confondre la physionomie volontaire et la physionomie intelligente. Certes, la tête de Cuvier, livrée à la sagacité d'un homme qui ne le connaîtrait pas, ne sera jamais prise pour celle d'un capitaine ou d'un orateur habitué aux luttes de la tribune. Le portrait de Cuvier est digne d'étude et d'admiration. La tête de Lafayette est tout ce qu'elle pouvait être, pleine de douceur, de bonhomie, de probité; mais la forme conique de la partie supérieure s'oppose impérieusement à ce que la tête soit belle. Toutefois, je préfère ce portrait au buste que l'auteur a fait du même modèle.

L'attitude que M. David a donnée à Manuel manque de naturel. Il n'est pas vraisemblable que l'orateur, pour recevoir de la patrie la couronne méritée par sa courageuse éloquence, se drape dans son manteau; plus simplement posé, il serait plus grand. La tête exprime nettement l'énergique volonté à laquelle Manuel a dû la meilleure partie de son talent. Quoiqu'elle rayonne d'intelligence, elle signifie plutôt la hardiesse du caractère que la profondeur de la pensée. Carnot et Berthollet se distinguent également par la noblesse des lignes et la fermeté du modelé. Laplace, comme George Cuvier, est un chef-d'œuvre de finesse et de précision. Il est impossible de traduire plus clairement, avec plus d'élégance et de simplicité, l'intelligence arrivée aux dernières limites de son développement, suffisant seule à remplir toute la vie, et ne laissant place ni aux passions, ni à

la volonté. La tête humaine, ainsi comprise, révèle dans le statuaire une science infinie et patiente; le portrait de Laplace résume toute la biographie de l'illustre astronome, car le statuaire a écrit sur le front de son modèle en caractères lumineux : comprendre sans vouloir.

Au premier aspect, l'attitude de Malesherbes étonne par sa raideur et son emphase; mais peu à peu l'œil et la pensée se familiarisent avec la physionomie sévère du magistrat, et l'attitude que M. David lui a donnée ne tarde pas à paraître naturelle, car elle est en harmonie avec la tête. On sait d'ailleurs que l'habitude de porter la robe donne aux magistrats une gravité voisine de l'emphase. M. David a donc fait preuve de bon sens en ne soumettant pas Malesherbes aux lois de l'élégance.

La tête de Mirabeau comptera certainement parmi les œuvres les plus savantes de la statuaire. Les marquises du XVIII[e] siècle admiraient la laideur de Lekain, et allaient même jusqu'à le trouver beau dans le rôle d'Orosmane; M. David, tout en respectant la laideur de Mirabeau, a su donner au monstre une grandeur, une énergie, qui sont bien près de la beauté. Il n'a omis ni l'expression libertine des lèvres, ni la colère du regard, ni la dilatation insolente des narines : il nous a rendu Mirabeau tel que nous le connaissons par le masque moulé sur nature; mais il a mis dans les traits du tribun une harmonieuse unité. La tête du Mirabeau de M. David est plus longue que celle du modèle, et cependant il faut une étude assez longue pour s'apercevoir de cette différence. Je suis sûr que le Mirabeau de la Constituante, dans ses plus beaux élans d'éloquence, n'avait ni plus d'animation ni plus de grandeur que le Mirabeau de M. David. La tête sculptée sur le fronton du Panthéon enseignera aux statuaires de notre âge l'art si difficile d'embellir la laideur en l'interprétant.

Le portrait de Monge, qui n'offrait pas les mêmes difficultés, honore cependant l'habileté de l'auteur, car la tête du géomètre français peut passer pour vulgaire. M. David, en affermissant la ligne des orbites, lui a donné une sorte de sévérité; il l'a corrigée sans la transformer. Je regrette qu'il se soit mépris sur l'expression de la tête de Fénelon. Tout le monde sait que l'instituteur du duc de Bourgogne avait un visage long, quelque peu maigre, mais plein de finesse et de douceur. Or, M. David, en élargissant le diamètre de la face, a diminué la finesse de la tête; il a modelé le front, la partie supérieure des orbites et surtout les tempes, de telle façon que la tête, au lieu d'exprimer la mansuétude et la mystique rêverie, signifie, pour tout homme habitué à l'analyse du visage, l'énergie et l'amour

de la lutte. Il est probable que M. David, en modelant la tête de Fénelon, a plutôt consulté le rôle qu'il assignait à l'évêque de Cambrai, que le caractère historique de son modèle.

Le portrait du général Bonaparte sera proclamé, d'une voix unanime, admirablement beau. L'auteur a su concilier dans cette tête l'ardeur, l'élégance et la fierté. La courbe de l'orbite appartient à un cercle d'un si grand rayon, qu'elle paraît presque droite, et l'œil enchâssé sous cette voûte regarde la Patrie d'un air impérieux. Les lèvres minces et comprimées expriment l'impatience et l'obstination. Quant au front, il resplendit d'intelligence et de volonté, et quoique l'attitude du général victorieux soit un peu théâtrale, l'œil oublie la ligne du corps pour retourner au visage radieux.

Je n'approuve pas le parti adopté par M. David pour la personnification de la gloire militaire, je pense que la partie droite du fronton n'est pas en harmonie avec la partie gauche; mais je me plais à louer l'exécution des figures qui malheureusement n'ont aucun nom historique. L'artilleur, le marin de la garde, le grenadier, le dragon, le lancier, le hussard, le tambour et le cuirassier, sont traités avec une souplesse et une largeur qu'on ne pourrait méconnaître sans injustice. Chacune de ces figures, étudiée individuellement, est un prodige d'habileté. Cependant le grenadier de la trente-deuxième demi-brigade appelle particulièrement l'attention; la tête de ce vieux soldat est admirable de noblesse; il attend la récompense due à son courage avec une ardeur pleine de confiance. Dans l'exécution de cette figure, M. David a franchement abordé toutes les difficultés que présentait la reproduction de la réalité. Il n'a omis ni le chapeau à trois cornes, ni les cheveux nattés, ni la longue moustache, et il a résolu tous ces problèmes avec une adresse consommée. Je ne sais pas si le grenadier de M. David est un portrait, mais j'incline à le penser. Si l'auteur a composé librement toutes les parties de cette belle et grande figure, s'il n'avait pas sous les yeux les traits qu'il a sculptés dans la pierre, nous devons le féliciter du bonheur avec lequel il a su concilier l'invention et la réalité. Désormais il ne sera plus permis de croire que la statuaire est inhabile à reproduire le type du soldat moderne; car M. David a montré, dans le grenadier de la trente-deuxième demi-brigade, que le ciseau, conduit par une main savante, peut enrichir les détails les plus mesquins. Une fois résolu à personnifier la gloire militaire dans les armes diverses de l'armée, l'auteur était naturellement amené à traiter chacune de ces armes avec

un soin patient. Décidé à ne placer, sur la partie droite du fronton, que des héros anonymes, il devait leur attribuer toute la noblesse, toute l'élégance, toute la vigueur dont l'imagination se plaît à douer les guerriers enthousiastes. Personne, je crois, n'osera contester à M. David le mérite d'avoir accompli rigoureusement la condition qu'il s'était imposée. Son grenadier prendra rang parmi les plus beaux ouvrages de la statuaire moderne.

Le tambour d'Arcole, placé au premier plan comme le grenadier, a été pour M. David l'occasion d'un nouveau triomphe. La tête de cet enfant respire une pieuse ardeur. Il est fier d'avoir, par son dévouement, assuré la victoire à l'armée française, et il se présente hardiment pour recevoir des mains de la Patrie la couronne acquise aux belles actions. Cette figure ne se recommande pas seulement par la pureté de l'expression, mais bien aussi par la jeunesse et la simplicité des plans du visage. Le tambour d'Arcole n'a pas plus de quinze ans, et l'on sait combien il est difficile de reproduire un modèle de cet âge. La forme n'est pas encore nettement accusée; en essayant de lutter avec la nature, le ciseau court le danger d'arrondir les chairs et d'effacer la vie. M. David a su éviter cet écueil, et conserver cependant la jeunesse de son modèle. L'attitude de cette figure est bien ce qu'elle devait être, animée, ardente, déduite logiquement de l'expression de la tête. La quatrième classe de l'Institut, à laquelle M. David appartient, mais dont il est loin de suivre les doctrines, ne manquera certainement pas de réprouver le tambour d'Arcole comme indigne de la statuaire; il se trouvera parmi les professeurs des Petits-Augustins des esprits assez judicieux pour affirmer que le ciseau déroge en traitant de pareils sujets, et que le tambour d'Arcole est et sera toujours la propriété exclusive de la lithographie. Il est facile de prévoir le rire dédaigneux avec lequel les défenseurs aveugles de la tradition accueilleront cette figure plébéiennne; mais il est probable que ni la foule, ni les hommes éclairés, ne partageront l'avis de l'Académie. M. David, ayant à traiter un sujet moderne, a bien fait d'accepter toutes les conditions du programme qu'il s'était tracé. D'ailleurs il a prouvé, dans son tambour comme dans son grenadier, que le ciseau d'un artiste éminent ennoblit tout ce qu'il touche. Ce qui eût été pour un statuaire médiocre l'occasion d'une défaite a été pour lui l'occasion d'une lutte glorieuse avec la réalité. La tête seule du tambour d'Arcole, par la finesse et la simplicité du modelé, suffirait à fonder la renommée d'un

statuaire; l'énergie et l'ardeur de l'attitude, en complétant cette belle création, assurent à M. David la sympathie et les suffrages de tous les hommes de goût.

Le hussard et le dragon sont empreints d'une vigueur héroïque. Je crois que la tête du lancier serait plus belle si M. David n'eût pas confondu la ligne du nez avec la ligne du front. Tel qu'il est, le profil du lancier n'est pas sans analogie avec celui d'un oiseau. Je ne dis pas qu'il soit impossible de rencontrer dans l'armée de pareils profils, mais je pense que l'art doit s'abstenir de les copier.

Le cuirassier, qui, en expirant, présente à la Patrie un trophée composé des dépouilles de l'Égypte, a le malheur de rappeler presque littéralement l'attitude de Bichat, placé de l'autre côté du fronton. Je professe pour la symétrie un respect religieux; mais les lois de la symétrie ne sont pas applicables en toute occasion, et M. David, en donnant à deux personnages si différens une attitude presque identique, me paraît s'être mépris complètement. Que Bichat, déposant sur l'autel de la Science son *Traité de la vie et de la mort*, lève la tête et regarde d'un œil à demi éteint les couronnes que la Patrie distribue à ses glorieux enfans, je le conçois, et cependant je voudrais que Bichat fût composé plus simplement; mais un soldat, même à son dernier soupir, doit garder un reste d'énergie militaire et se ranimer en voyant la couronne pour laquelle il a combattu. Or, le mouvement du cuirassier est à peu près le même que celui de Bichat. Le casque, en se renversant, laisse au-dessus de la tête, entre le front et la visière, un espace effrayant. N'eût-il pas été plus naturel de présenter le cuirassier tête nue? La cuirasse n'eût-elle pas suffi à désigner clairement l'arme à laquelle appartient le soldat expirant? Il est permis de croire que M. David a été poussé à la faute que je signale par la forme du fronton. Il a voulu mettre à profit toutes les parties de l'espace qui lui était dévolu, et il a placé deux figures pareilles de chaque côté de sa composition. Il me semble qu'il pouvait, tout en respectant la symétrie des masses, l'harmonie linéaire, attribuer à Bichat et au cuirassier de l'armée d'Egypte des mouvemens dissemblables.

Je dois louer sans restriction le parti que l'auteur a su tirer des deux extrémités du fronton. La raison défend de blâmer l'identité des attitudes attribuées aux élèves des écoles savantes. Les figures de chaque côté jouent le même rôle; il est naturel qu'elles décrivent la même ligne. Les poètes, les orateurs, les jurisconsultes futurs qui occupent l'extrémité gauche sont penchés sur leurs livres, comme les

futurs officiers de génie et d'artillerie, qui occupent l'extrémité droite; l'identité des mouvemens était donc une nécessité.

M. David a bien fait d'accepter le costume moderne et de n'en rien retrancher; préparé à la solution de cette difficulté par des études nombreuses, il a traité le vêtement de ses personnages avec hardiesse, avec liberté, et presque toujours avec élégance. Le vêtement de Voltaire est remarquable de souplesse et de largeur. Pourtant, si l'on veut bien parcourir d'un œil attentif les diverses parties de ce vêtement, on verra que M. David n'a rien négligé, rien omis. Depuis la cravate jusqu'au jabot, depuis les brandebourgs de la redingote jusqu'aux boucles de la culotte et des souliers, il a tout copié fidèlement d'après les portraits contemporains. Cette littéralité si scrupuleuse n'a rien de raide ni de servile. Tout en respectant les lignes du costume du XVIII[e] siècle, tout en s'interdisant les corrections violentes, l'auteur ne s'est cependant pas abstenu d'interpréter le costume comme il avait interprété la tête. Il a dégagé le cou, déboutonné la partie supérieure du gilet, simplifié le jabot, augmenté l'ampleur de la redingote, et, grace à ces modifications à peine sensibles, il a donné au costume de Voltaire une grace et une beauté au-dessus de tout éloge. Ce que je dis de Voltaire, je pourrais le dire de Rousseau ; mais comme l'auteur d'*Émile* n'est placé qu'au second plan, les qualités que je signale seront moins généralement aperçues. Il y a six ans, quand M. David venait d'achever le tombeau du général Foy, nous lui reprochions d'avoir drapé à l'antique la statue du général, et ce dédain pour la réalité nous frappait d'autant plus, que les bas-reliefs du tombeau représentaient des personnages de notre temps, vêtus comme nous. La statue du maréchal Gouvion Saint-Cyr, postérieure de trois ans à la statue du général Foy, fut un premier retour vers la réalité. Le fronton du Panthéon achève de nous prouver que M. David ne croit plus à la nécessité des draperies académiques dans les sujets modernes. Il est fâcheux que la liste civile n'ait pas offert à cet artiste éminent l'occasion de compléter sa démonstration en lui demandant, pour les Tuileries, la statue d'un personnage choisi dans notre histoire. Sans doute la statue de Philopœmen, que nous verrons dans quelques semaines, se distinguera par des qualités précieuses, la richesse et la vérité de la musculature ne manqueront pas d'exciter notre admiration; mais nous sommes encore à comprendre pourquoi la liste civile, au lieu d'orner une promenade publique de sujets nationaux, propose à nos méditations Thémistocle et Périclès, Cincinnatus et Philopœmen.

La robe de Malesherbes est loin d'avoir la même grace et la même élégance que le vêtement de Voltaire, et pourtant elle offrait à la statuaire des ressources plus nombreuses. Si M. David eût consenti à ne pas traiter les plis de cette robe d'une façon uniforme, s'il eût montré l'homme sous la draperie, il est certain que Malesherbes fût devenu l'une des meilleures figures de son bas-relief; mais les plis tombent en décrivant des lignes parallèles, et sont partout les mêmes. Ni les hanches ni les genoux ne sont indiqués; la draperie a l'air d'être là pour elle-même, elle ne traduit rien, elle ne révèle aucune forme, et c'est pour cela précisément qu'il est impossible de ne pas la trouver mauvaise. Autant il serait ridicule de montrer les rotules sous les plis de la toge, autant il est nécessaire de montrer l'homme sous l'étoffe, et de varier les lignes de la draperie selon la forme et le mouvement du personnage. Ajoutons que M. David eût bien fait de supprimer le bonnet carré de Malesherbes; cet élément de réalité est tout-à-fait inutile, et nuit singulièrement à la beauté des lignes. Tous les personnages placés près de lui ont la tête nue, et il n'y a aucune raison pour que Malesherbes demeure seul tête couverte parmi tous les hommes que la Patrie couronne. J'insiste à dessein sur les défauts de la toge de Malesherbes, parce que l'exemple de M. David peut entraîner dans la même faute un grand nombre de statuaires qui ne se recommanderaient pas par les mêmes qualités. C'est aux maîtres surtout que la critique doit s'adresser; elle peut traiter avec indulgence, souvent même avec une bienveillance empressée, les premiers débuts d'un artiste encore inexpérimenté; il lui est permis de passer sous silence les taches qu'elle a remarquées, car l'auteur de l'œuvre qu'elle applaudit ne fait pas autorité et n'entraînera personne à sa suite. Mais lorsqu'il s'agit d'un homme qui s'est déjà rendu célèbre par des œuvres nombreuses, il est juste, il est nécessaire de juger cet homme sans ménagement, avec une sévérité rigoureuse. Si la figure de Malesherbes se trouvait dans une composition signée d'un nom obscur, nous nous contenterions de la blâmer personnellement, sans nous croire obligé de publier notre blâme; nous la trouvons dans une composition signée d'un nom justement célèbre, nous croyons remplir un devoir en énonçant notre désapprobation et en déduisant les motifs sur lesquels repose notre opinion, car c'est à ces conditions seulement que la critique peut espérer de servir à quelque chose. L'inflexible rigueur qui blesserait un talent novice s'applique sans danger aux talens éprouvés.

C'est pourquoi je ne crains pas de blâmer avec la même franchise le

manteau de Manuel. Lors même que l'orateur aurait une attitude calme et réfléchie, ce manteau serait inutile; puisque l'auteur, contre toute vraisemblance, a donné à Manuel un mouvement énergique et passionné, le manteau est encore moins acceptable que dans l'hypothèse précédente. Manuel à la tribune ne se draperait pas dans son manteau; pour recevoir une couronne des mains de la Patrie, ne doit-il pas se présenter comme à la tribune, avec simplicité? Qu'un statuaire, inhabile à reproduire les expressions diverses de la tête humaine, essaie de compléter le sens d'une physionomie obscure par un geste violent et même emphatique, je comprends et j'excuse cette faiblesse; mais que M. David, qui pétrit et modèle toutes les parties de la tête humaine avec une si merveilleuse habileté, ne se renferme pas dans les limites de la vraisemblance et de la simplicité, qu'il tente d'exprimer le caractère de Manuel autrement que par les lignes et les plans de la tête, c'est une faute singulière, une faute grave, que nous ne pouvons lui pardonner. Habitué à étudier, à reproduire presque chaque jour des têtes d'une signification diverse, à résumer, dans un profil de quelques pouces ou dans un buste complet, tous les ordres de pensées qui ont rempli la vie de ses modèles, depuis la rêverie du poète jusqu'aux spéculations politiques, mieux que personne il sait que l'homme est tout entier dans l'expression de la tête, dans l'ardeur ou la limpidité du regard, dans les tempes jeunes ou dévastées. Il lui est arrivé si souvent d'exprimer, dans le bronze ou le marbre, la vie entière d'un homme sans nous donner autre chose que la tête de son modèle; il s'est si souvent montré grand historien dans ses bustes et ses médaillons, que nous avons lieu de nous étonner en le voyant recourir à l'emphase du geste et de la draperie, pour exprimer l'énergie et la persévérance de Manuel. Si, au lieu d'envelopper l'orateur dans un manteau, il se fût contenté d'élargir les basques de son habit de façon à dissimuler la maigreur des lignes de notre costume, s'il lui eût donné un geste simple et calme, le geste qui convient à un homme pénétré de la sainteté de sa mission, je suis sûr que la tête de Manuel aurait paru beaucoup plus belle. En multipliant les moyens d'expression, M. David, loin d'ajouter au sens de la tête, a donné au personnage une sorte de vulgarité; car l'éloquence, comme la bravoure, lorsqu'elle est vraie, lorqu'elle est sûre d'elle-même, se complaît dans la simplicité. M. David ne l'ignore pas, et s'il a drapé Manuel, c'est qu'il a douté de lui-même.

Les trois figures allégoriques placées au centre de la composition, la Liberté, la Patrie et l'Histoire, sont admirables de grandeur et de

franchise. La Patrie reçoit des mains de la Liberté les couronnes qu'elle distribue, et l'Histoire inscrit les noms des grands hommes couronnés. La Patrie est debout, l'Histoire et la Liberté sont assises. La tête de la Patrie satisfait à toutes les conditions de la sculpture monumentale; non-seulement l'expression est ce qu'elle devait être, calme et majestueuse, mais l'inflexion de la tête, combinée avec la direction du regard, donne à cette figure un merveilleux caractère de prévoyance. Il semble que la Patrie plonge déjà dans les profondeurs de l'avenir, et qu'elle prépare, pour les services futurs que lui rendront ses enfans encore à naître, les trésors inépuisables de sa reconnaissance. Les lignes et les plans de la tête sont d'une simplicité comparable aux plus beaux monumens de l'art antique; l'orbite est d'une ampleur prodigieuse, et la paupière supérieure, en se repliant sous la voûte de l'orbite, agrandit encore le champ du regard; les bras sont modelés avec une pureté qui défie l'analyse la plus patiente, et qui révèle, chez le statuaire, une science consommée. Pour agrandir la nature sur une pareille échelle sans violer l'harmonie des proportions, il faut connaître le modèle humain dans ses moindres détails, et surtout les relations qui régissent les diverses parties de ce modèle. Or, M. David est sorti victorieux de cette périlleuse épreuve; les deux bras de la Patrie sont traités avec tant de vraisemblance, l'harmonie des proportions est si religieusement respectée, que l'œil s'aperçoit à peine de l'agrandissement du modèle; malheureusement la draperie ne mérite pas les mêmes éloges. Je n'ai rien à dire des plis qui tombent sur les pieds; mais, depuis les épaules jusqu'à la ceinture, l'étoffe est mal ajustée, les plis sont lourds et ne traduisent aucune forme. Phidias et Jean Goujon ajustaient leurs draperies sur le modèle vivant, et l'étoffe ciselée par leurs mains n'avait jamais une souplesse égoïste. Certes, si M. David eût suivi l'exemple de ses illustres devanciers, il n'aurait pas commis la faute que je lui reproche, et la draperie de sa figure, au lieu d'accabler le corps qu'elle recouvre, le dessinerait et continuerait, sous l'étoffe obéissante, les lignes et les contours des parties nues.

La tête de la Liberté est pleine d'ardeur et d'énergie; les narines dilatées et palpitantes respirent l'enthousiasme; l'œil levé vers la Patrie a quelque chose d'impérieux; les lèvres fines et comprimées ajoutent encore à l'expression de la physionomie; le profil entier de cette tête se recommande par les qualités les plus rares. La Liberté, telle que l'a conçue, telle que nous la montre M. David, est jeune, hardie, amoureuse du combat et de la mêlée; mais sa hardiesse

rien de vulgaire. L'exaltation de ses traits concilie très bien la noblesse et la vivacité. Je ne blâme pas le bonnet phrygien dont M. David a coiffé la Liberté, car la tête et l'attitude de la figure, sans contredire les souvenirs de la révolution française, produisent, dans l'ame du spectateur, une émotion qui n'a rien de tumultueux. Or, cette émotion est précisément ce qui assure le triomphe du statuaire. Si M. David, en effet, eût donné à la Liberté une attitude militaire, s'il l'eût représentée appelant aux armes la jeunesse de la France, elle eût perdu en véritable grandeur ce qu'elle eût gagné en animation. L'auteur a vu l'écueil placé devant lui, et il a su l'éviter. La Liberté qu'il nous montre aime les combats, mais comprend toute la valeur de la paix; son ardeur belliqueuse ne s'oppose ni au développement, ni à l'exercice de la clairvoyance. Elle tourne ses yeux vers la Patrie reconnaissante, mais elle est assise de telle sorte que, sans changer de place, en tournant la tête, elle pourra porter ses regards sur les représentans glorieux de l'art, de la science, de la magistrature. L'expression de la tête se concilie admirablement avec l'attitude. La draperie de cette figure, sans avoir toute la légèreté, toute la souplesse que l'œil pourrait désirer, est cependant très supérieure à celle de la Patrie; la gorge se dessine sous l'étoffe avec précision; la saillie des hanches est clairement indiquée. Les bras de la Liberté se distinguent comme les bras de la Patrie, par la grandeur et la simplicité du modelé, par la logique et l'harmonie des proportions. M. David a bien fait de confier à la Liberté le soin de tresser les couronnes que la Patrie distribue. Il ne faut pas voir, dans le rôle qu'il a donné à cette vierge belliqueuse, l'intention de taquiner le pouvoir, mais bien la complète intelligence, l'explication précise de la liberté qui convient aux peuples civilisés. Si la Patrie prend des mains de la Liberté les couronnes qu'elle distribue, c'est que toutes les conquêtes scientifiques, comme les conquêtes militaires, tournent au profit de la liberté, c'est que le développement de l'intelligence, aussi bien que le développement de la force, sert à l'affranchissement des nations. La Patrie agit donc sagement en consultant la Liberté.

L'Histoire, placée pour le spectateur à droite de la Patrie, obtiendra peut-être des suffrages plus nombreux que les deux figures précédentes: quoique traitée avec une grande largeur, elle se rapproche cependant d'une façon plus évidente du type de la beauté grecque. Les cheveux sont relevés avec une élégance ionienne; les yeux respirent l'admiration et l'amour des grandes actions; les lèvres sont modelées avec une finesse exquise, et la tête, légèrement inclinée en

arrière, donne à la figure une grace voluptueuse; mais cette grace pourtant n'a rien de frivole ni de mondain, et ne contredit pas la gravité de cette muse divine. La Clio sculptée par M. David est si naturellement belle, si bien familiarisée avec tous les mouvemens qui révèlent une nouvelle face de la beauté, qu'elle rejette le cou en arrière sans se rendre coupable de coquetterie. Tout en choisissant la pose qui lui sied le mieux, elle n'oublie pas la tâche auguste qui lui est dévolue. Elle inscrit sur son livre les grandes actions que la Liberté juge et que la Patrie récompense. La main de l'Histoire fait le plus grand honneur à M. David; le type de cette main est de la beauté la plus élevée; les doigts sont longs, les phalanges distantes, et l'intervalle qui sépare du poignet la naissance de la première phalange assez richement mesuré pour donner une souplesse élégante à tous les mouvemens de la main. La draperie de cette figure est plus légère, mieux conçue et mieux rendue que celle de la Patrie et de la Liberté. Les plis qui s'attachent sur l'épaule offrent une ligne heureuse, et les diverses parties du corps sont habilement indiquées par le mouvement de l'étoffe. La draperie de l'Histoire satisfait à toutes les lois enseignées par les maîtres de la statuaire; elle ne se compose pas de plis capricieusement variés; elle suit et elle explique la forme qu'elle enveloppe. Loin de cacher les parties nues qu'elle recouvre, elle ajoute à la beauté du corps le charme de l'indécision; elle le dessine sans le montrer, et donne à l'œil le plaisir de deviner ce qu'il n'aperçoit pas. Je ne doute pas que la muse de l'Histoire ne contente les esprits les plus sévères.

Il y a donc beaucoup à louer dans les diverses parties du fronton de M. David. Si nous avons jugé sévèrement la composition, c'est que l'importance du sujet et le nom du statuaire nous prescrivaient la sévérité; mais nous sommes heureux de pouvoir, sans manquer à la justice, à la vérité, recommander à l'admiration publique le plus grand nombre des figures que M. David a sculptées sur le fronton du Panthéon. Nous ne connaissons pas les bas-reliefs dont l'exécution a été confiée à M. Nanteuil, et qui seront placés au-dessus de la porte principale de l'édifice; quels qu'ils soient, nous sommes sûr d'avance qu'ils ne s'accorderont pas avec le fronton de M. David, car la manière de M. Nanteuil et la manière de M. David se contredisent formellement. M. David, par la nature même de ses études habituelles, est porté à chercher dans l'histoire moderne le sujet de ses compositions. Familiarisé par le travail de chaque jour avec la vie et la physionomie des contemporains, il doit se proposer et il se propose, en effet, de trouver pour les sujets modernes un style moderne. Lors-

qu'il lui arrive de rappeler les monumens de l'art antique, c'est une rencontre plutôt qu'une imitation. Il est, avant tout, homme de son temps, et c'est à l'intelligence de son temps qu'il doit la meilleure partie de sa popularité. Pour sculpter dans le marbre ou la pierre les grands épisodes de notre histoire, il n'a pas besoin de faire violence aux affections traditionnelles de l'Académie; il n'est séparé de la scène qu'il veut reproduire par aucune doctrine inviolable. Il se souvient de la Grèce et de l'Italie, comme tous les statuaires qui aiment sincèrement la beauté suprême; mais pour se trouver face à face avec l'histoire de son pays, il n'est pas forcé de traverser une haie de statues et de bas-reliefs, hors de laquelle la quatrième classe de l'Institut ne voit pas de salut pour l'art moderne. Il sait la juste valeur de l'imitation, et voit dans les monumens de l'antiquité un conseil, un enseignement qui ne le dispense pas de l'invention. Résolu à l'indépendance, à la personnalité, ne comprenant pas son art comme l'expression obéissante d'une tradition immuable, mais comme soumis à la fois au passé par l'intelligence, à l'avenir par la volonté, il n'a qu'à être lui-même pour se trouver à la hauteur des sujets qu'il accepte. Il modèle sans effort la tête d'un général ou d'un orateur, et n'est jamais troublé dans l'achèvement de son œuvre par le souvenir d'Ajax ou de Periclès. C'est pourquoi la sculpture du fronton convenait parfaitement à son talent; et si la composition de M. David mérite plusieurs reproches, nous croyons pouvoir affirmer que personne, parmi les sculpteurs contemporains, n'aurait exécuté les morceaux qui assurent à cette composition l'admiration unanime de tous les esprits exercés.

M. Nanteuil est loin d'être placé sur le même terrain que M. David, car il est tellement absorbé dans le culte de la tradition, qu'il ne représente absolument rien par lui-même. Pour se ranger à l'avis que nous énonçons, il suffit de jeter les yeux sur l'Alexandre de M. Nanteuil. Cette statue, qui est aux Tuileries depuis plusieurs mois, semble proposée comme une énigme à la sagacité des promeneurs, et jamais sans doute il ne se fût rencontré un Œdipe capable de baptiser cet inintelligible guerrier. Heureusement, la liste civile a bien voulu nous révéler le nom du héros sculpté par M. Nanteuil, et nous savons aujourd'hui que cette figure académique, dont l'attitude inspire à tous les spectateurs un rire si expansif, s'appelle Alexandre. Pourquoi Alexandre plutôt que Darius? En vérité, je ne le devine pas; car le casque et le bouclier sont loin de caractériser le conquérant choisi par M. Nanteuil. Il est évident que l'auteur s'est proposé exclusivement de composer une figure, et de montrer son savoir. Il s'est

efforcé de montrer dans le torse et les membres tous les muscles dont l'académie recommande le volume plutôt que la beauté. C'est à peine s'il a tenu compte de la peau qui les recouvre, tant il désirait nous prouver qu'il les avait comptés. Nous aurions mauvaise grace à nier l'accomplissement de son désir. La figure de M. Nanteuil ne ressemble à aucun homme vivant, il serait impossible de se tenir pendant vingt secondes dans l'attitude qu'il lui a donnée; mais l'auteur a prouvé qu'il avait copié plusieurs centaines de fois tous les bras, toutes les jambes, tous les torses que M. Jacquet a moulés sur les marbres grecs et romains, et qui servent aux études de l'école. La statue de M. Nanteuil est complètement nulle, complètement inexplicable; mais il est impossible de ne pas reconnaître dans M. Nanteuil un disciple docile, sinon intelligent, des traditions académiques. Quelle est, en effet, selon l'Académie, la manière la plus claire de prouver son respect pour les traditions? N'est-ce pas de s'effacer si bien, de s'absorber si parfaitement dans l'imitation des monumens antiques, d'assembler dans une œuvre sans nom tant de morceaux connus, qu'il soit impossible au spectateur de dire : Cette œuvre est sortie des mains d'un homme nouveau? Et l'Alexandre de M. Nanteuil ne satisfait-il pas à toutes ces conditions? Il y a certainement parmi les élèves des Petits-Augustins vingt personnes capables de faire une statue pareille à celle de M. Nanteuil; donnez-leur du marbre, ils vous le prouveront.

Quels que soient donc les sujets proposés à M. Nanteuil par le ministère, il est impossible que M. Nanteuil les ait traités dans un style qui s'accorde avec le fronton de M. David. L'homme qui, ayant à représenter une des plus grandes figures de l'antiquité, n'a trouvé sous son ébauchoir que la statue sans nom que nous voyons aux Tuileries, n'est pas et ne sera jamais capable de traiter un épisode de l'histoire moderne. Il est probable qu'il aura suivi la méthode prudente adoptée par Gérard pour les pendentifs de la coupole. Il aura cherché dans la pierre une série d'allégories fécondes en significations diverses, tellement souples qu'elles peuvent s'appliquer à tous les ordres d'idées; et dans chacune de ces figures allégoriques, il aura trouvé moyen d'utiliser ses souvenirs. Sans vouloir juger des compositions qui nous sont inconnues, ce qui serait absurde, nous avons le droit d'affirmer que ces compositions auront toutes les qualités et tous les défauts de l'Alexandre. Or, il n'y a pas une partie de l'Alexandre qui indique le désir sincère de créer une œuvre personnelle, et sans ce désir il n'est pas possible de décorer le Panthéon.

De ce rapide parallèle de MM. David et Nanteuil, nous sommes

forcé de conclure que la décoration sculpturale du Panthéon manquera d'unité aussi bien que la décoration pittoresque de la coupole et des pendentifs. Le style de Gérard ne s'accorde pas avec le style de Gros ; le style de M. Nanteuil ne s'accordera pas davantage avec le style de M. David. Lors même que les bas-reliefs de M. Nanteuil nous révéleraient chez l'auteur un mérite inattendu, lors même qu'ils réfuteraient victorieusement les conclusions tirées de l'Alexandre, et pour notre part nous le souhaitons vivement, il n'y aura jamais d'harmonie possible entre les bas-reliefs et le fronton. Or, supprimer l'harmonie, c'est supprimer la beauté. Des épreuves nombreuses, qui toutes ont eu le même résultat, je veux dire l'incohérence, auraient dû enseigner au ministère la nécessité de ne pas émietter les travaux de peinture et de statuaire, et de les confier aux plus dignes, sans tenir compte des murmures de l'impuissance. Qu'il se trompe et qu'il oublie ceux qui ont des droits réels, ce sera une faute; mais du moins la faute commise ne sera pas volontaire, et l'opinion publique ne tardera pas à réformer le goût du ministre. Ce qui importe à la nation qui paie la décoration des monumens, c'est d'avoir des monumens splendidement décorés; elle ne s'inquiète pas du nombre des hommes entre lesquels le ministre a partagé l'œuvre à faire. Il ne faut donc pas nous lasser de protester contre la division des travaux, car nous soutenons la cause du bon sens.

Il nous reste à demander pourquoi le fronton de M. David n'est pas encore découvert. Nous ne comprenons pas la différence qui sépare les considérations politiques des considérations administratives, et, si c'est à ce dernier ordre de considérations que nous devons attribuer la volonté du ministère, il nous semble que le ministère eût bien fait d'expliquer quelles sont les considérations administratives qui s'opposent à ce que le fronton soit découvert. Les bas-reliefs de M. Nanteuil ne sont-ils pas achevés? Il n'y a aucun inconvénient à montrer le fronton sans les bas-reliefs. Si nous sommes bien informé, et nous avons lieu de le croire, le fronton était terminé dès les premiers jours de juillet, et M. Destouches, architecte du Panthéon, pouvait, dans l'espace d'une semaine, enlever la charpente et les châssis qui masquent le fronton; pourquoi donc s'est-il abstenu de les enlever? Le temps est la seule considération administrative que le ministère puisse faire valoir. Or, le temps n'a pas manqué. Nous sommes donc forcé de croire que des considérations politiques s'opposent à ce que le ministère découvre l'œuvre de M. David.

Sans doute le clergé veut garder le Panthéon pour retrouver Sainte-Geneviève; il ne veut pas que le fronton d'un édifice autrefois consa-

cré au culte catholique offre aux yeux de la foule l'image de Voltaire et de Rousseau ; il ne veut pas que les guerriers, les orateurs et les hommes d'état prennent la place de la croix et des rayons qui décoraient autrefois le fronton du Panthéon. Il nous semble que la religion n'a rien à voir dans ce débat, et si le clergé élève de pareilles prétentions, il est permis d'affirmer, sans impiété, que ces prétentions n'ont rien de raisonnable. Paris renferme des églises nombreuses, et chaque jour voit s'élever de nouvelles églises. La religion bien comprise ne proscrit pas la reconnaissance de la patrie pour les grands hommes qui l'ont honorée. D'ailleurs, le clergé a d'autant moins raison de protester contre la destination présente du Panthéon, qu'il n'a négligé aucune occasion de témoigner au gouvernement nouveau son mauvais vouloir. Lui céder sur ce point serait de la part du ministère une impardonnable faiblesse.

Le pouvoir craint-il, en découvrant le fronton de M. David, de réveiller des passions assoupies? Voit-il dans cette œuvre une provocation au mépris des lois? Mais, à l'exception de M. d'Argout, qui, en voyant le modèle de M. David, n'a dit présisément ni oui ni non, tous les ministres qui depuis sept ans ont siégé dans les conseils de la couronne ont accepté le programme du statuaire. M. Guizot et M. Thiers se sont associés par leur approbation à l'œuvre que vous cachez, et personne n'accusera M. Thiers ou M. Guizot de porter aux passions démocratiques un amour effréné. Tous deux ont prouvé en mainte occasion qu'ils aiment et qu'ils sont prêts à soutenir les institutions qui régissent aujourd'hui la France. Cacher l'œuvre de M. David, c'est déclarer que MM. Thiers et Guizot sont inhabiles au gouvernement du pays. Comment concilier cette déclaration avec les éloges décernés chaque jour à MM. Thiers et Guizot par ceux-là même qui n'approuvent pas ce que MM. Thiers et Guizot ont approuvé? La contradiction est évidente et frappera les moins clairvoyans.

Et comme le fronton du Panthéon a été vu par plusieurs centaines de personnes, comme M. David a ouvert son atelier à tous ceux qui, sans le connaître, désiraient contempler son œuvre et l'étudier à loisir avant que le regard n'en fût séparé par un intervalle qui ne permettra pas de saisir la finesse de tous les morceaux, tout le monde sait à quoi s'en tenir sur les craintes du ministère. Il n'y a rien dans le fronton de M. David qui puisse exciter à la lutte les passions politiques. Chacun se plaira, sans doute, à chercher sur le fronton le profil d'un homme préféré ; mais cette curiosité n'aura jamais rien de dangereux pour le gouvernement établi. Chaque jour la

tribune entend retentir des paroles auprès desquelles le fronton de M. David n'est qu'une œuvre inanimée; car le statuaire n'a mis en présence de la Patrie, de l'Histoire et de la Liberté que les morts illustres, et cette imposante réunion, tout en inspirant la passion des grandes choses, n'a rien qui excite au mépris du présent. Impartiale et désintéressée, cette assemblée de grands hommes, qui reçoit le prix de son dévouement, encourage la foule à bien faire, mais ne la pousse pas aux luttes tumultueuses. Les vertus civiles occupent dans cette page immense autant de place que les vertus militaires; pourquoi les premières seraient-elles sans autorité sur la foule? pourquoi les secondes seraient-elles seules comprises?

Nous ne pouvons croire que le ministère songe à mutiler le fronton de M. David. Si l'auteur a refusé de modifier sa composition, il a bien fait. Quoique le droit écrit accorde au pouvoir la faculté de cacher l'œuvre qu'il a payée, le bon sens public protesterait, nous n'en doutons pas, contre une pareille mesure; car les 80,000 francs donnés à M. David par le ministère sont loin d'acquitter la nation envers le statuaire. Sans parler des dépenses matérielles, qui ont absorbé la moitié du salaire, et qui réduisent à 40,000 francs le prix de sept années de travail, nous croyons que la gloire entre, comme élément nécessaire, dans la récompense due à M. David. Il n'est pas plus juste de priver le statuaire de la gloire à laquelle il peut légitimement prétendre, en mettant son œuvre sous clé, que de priver un général d'armée de la gloire qu'il a conquise dans une bataille, en rayant son nom des bulletins victorieux. Les tribunaux, répondront les légistes, ne peuvent apprécier un pareil dommage. Le statuaire et le général d'armée sont payés; la seule injustice dont nous puissions connaître se réduit à l'exécution incomplète des conditions convenues. L'administration a passé un traité avec le statuaire et l'homme de guerre pour un fronton et une victoire. Si toutes les conditions du traité ont été respectées, la plainte n'est qu'un enfantillage. Mais le bon sens parle plus haut que la loi écrite, et le bon sens veut que M. David obtienne la gloire qui lui appartient; et comme la seule manière de réaliser l'espérance, de satisfaire au droit du statuaire, est de montrer son œuvre, il faut la montrer. Le ministère, nous l'espérons, éclairé par l'opinion publique, réduira au silence le mauvais vouloir du clergé, ou du moins ne pliera pas devant l'archevêque de Paris; il comprendra qu'en mettant sous clé le portrait de Manuel, il s'expose à la raillerie. M. David obtiendra justice, et le fronton sera découvert.

GUSTAVE PLANCHE.

LES

MAITRES MOSAÏSTES.

A Maurice D........

Tu me reproches, enfant, de te faire toujours des contes qui finissent mal, et te rendent triste, ou bien des histoires si longues, si longues, que tu t'endors au beau milieu. Crois-tu donc, petit, que ton vieux père puisse avoir des idées riantes, après un hiver si rude, après un printemps si pâle, si froid, si rhumatismal? Quand le triste vent du nord gémit autour de nos vieux sapins, quand la grue jette son cri de détresse au son de l'angélus qui salue l'aube terne et glacée, je ne puis rêver que de sang et de deuil. Les grands spectres verts dansent autour de ma lampe pâlissante, et je me lève, inquiet, pour les écarter de ton lit. Mais le temps n'est plus où les enfans croyaient aux spectres. Vous souriez quand nous vous racontons les superstitions et les terreurs qui ont environné notre enfance; les contes de revenans, qui nous tenaient éveillés et tremblans dans nos lits, jusqu'au lugubre coup de matines, vous font sourire et vous endorment dans vos berceaux. C'est donc une histoire toute simple et toute naturelle que tu demandes, jeune esprit fort! Je vais essayer de me rappeler une de celles que l'abbé Panorio racontait à Beppa, du temps que j'étais à Venise. L'abbé Panorio était de ton avis, quant aux histoires. Il était rassasié de fantastique; la confession des vieilles dévotes lui avait fait prendre les sorciers et les visions en

horreur. D'autre part, il donnait peu dans le genre sentimental. Les amours de roman lui semblaient d'une fadeur extrême, mais comme toi il s'intéressait aux rêveries des amans de la nature, aux travaux et aux tribulations des artistes. Ses récits avaient toujours un fond de réalité historique, et si quelquefois ils nous attristaient, ils finissaient toujours par une vérité consolante ou par un enseignement utile.

C'était durant les belles nuits d'été, à la clarté pleine et suave de la lune des mers orientales, qu'assis sous une treille en fleurs, abreuvés du doux parfum de la vigne et du jasmin, nous soupions gaiement de minuit à deux heures, dans les jardins de Santa-Margarita. Nos convives étaient Assem Zuzuf, honnête négociant de Corcyre, le signor Lelio, premier chanteur du théâtre de la Fenice, le docteur Acrocéronius, la charmante Beppa et le bel abbé Panorio. Un rossignol chantait dans sa cage verte, suspendue au treillage qui abritait la table. Au sorbet, Beppa accordait son luth et chantait d'une voix plus mélodieuse encore que celle du rossignol. L'oiseau jaloux l'interrompait souvent par des roulades précipitées, par des assauts furieux de mélodie ou de déclamation lyrique; puis on éteignait les bougies, le rossignol se taisait, la lune répandait de pâles saphirs et des diamans bleuâtres sur les cristaux et les flacons d'argent épars devant nous. La mer brisait au loin avec un bruit voluptueux, sur les plages fleuries, et le vent nous apportait quelquefois le récitatif lent et monotone du gondolier :

Intanto la bella Erminia fugge, etc.

Alors l'abbé racontait les beaux jours de la république, et les *grandes mœurs* des temps de force et de gloire de sa patrie. D'autres fois aussi il se complaisait à rappeler ses temps de faste et d'éclat. Quoique jeune, l'abbé connaissait mieux l'histoire de Venise que les plus vieux citoyens. Il l'avait étudiée avec amour dans ses monumens et dans ses chartes. Il s'était plu aussi à chercher, dans les traditions populaires, des détails sur la vie des grands artistes. Un jour, à propos du Tintoret et du Titien, il nous raconta l'anecdote que je vais essayer de me rappeler, si la brise chaude qui fait onduler nos tilleuls, et l'alouette qui poursuit dans la nue son chant d'extase, ne sont pas interrompus par le vent d'orage, si la bouffée printanière qui entr'ouvre le calice de nos roses paresseuses, et qui me prend au cœur, daigne souffler sur nous jusqu'à demain matin.

I.

— Croyez-moi, *messer Jacopo*, je suis un père bien malheureux. Je ne me consolerai jamais de cette honte. Nous vivons dans un siècle de décadence, c'est moi qui vous le dis. Les races dégénèrent, l'esprit de conduite se perd dans les familles. De mon temps, chacun cherchait à égaler, sinon à surpasser ses parens. Aujourd'hui, pourvu qu'on fasse fortune, on ne regarde pas aux moyens, on ne craint pas de déroger. De noble on se fait traficant, de maître manœuvre, d'architecte maçon, de maçon goujat. Où s'arrêtera-t-on, bonne sainte mère de Dieu?

Ainsi parlait messire Sébastien Zuccato, peintre oublié aujourd'hui, mais assez estimé dans son temps comme chef d'école, à l'illustre maître Jacques Robusti, que nous connaissons davantage sous le nom du Tintoret.

— Ah! ah! répondit le maître, qui par préoccupation habituelle était souvent d'une sincérité excessive, il vaut mieux être un bon ouvrier qu'un maître médiocre, un grand artisan qu'un artiste vulgaire, un.....

— Eh! eh! mon cher maître, s'écria le vieux Zuccato un peu piqué, appelez-vous artiste vulgaire, peintre médiocre, le syndic des peintres, le maître de tant de maîtres qui font la gloire de Venise, et forment une constellation sublime, où vous êtes enchâssé comme un astre aux rayons éblouissans, mais où mon élève Tiziano Vecelli ne brille pas d'un moindre éclat?

— Oh! oh! maître Sébastien, reprit tranquillement le Tintoret, si de tels astres et de telles constellations dardent leurs feux sur la république, si de votre atelier sont sortis tant de grands maîtres, à commencer par le sublime Titien, devant lequel je m'incline sans jalousie et sans ressentiment, nous ne vivons donc pas dans un siècle de décadence, comme vous le disiez à l'instant même.

— Eh bien! sans doute, dit le triste vieillard avec impatience. C'est un grand siècle, un beau siècle pour les arts. Mais je ne puis me consoler d'avoir contribué à sa grandeur et d'être le dernier à en jouir. Que m'importe d'avoir produit le Titien, si personne ne s'en souvient et ne s'en soucie? Qui le saura dans cent ans? encore, aujourd'hui ne le sait-on que grace à la reconnaissance de ce grand homme, qui va partout faisant mon éloge, et m'appelant son cher *compère*. Mais

qu'est-ce que cela? Ah! pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis que je fusse le père du Titien; qu'il s'appelât Zuccato, ou que je m'appelasse Vecelli! au moins mon nom vivrait d'âge en âge, et dans mille ans on dirait : Le premier de cette race fut un bon maître; tandis que j'ai deux fils parjures à mon honneur, infidèles aux nobles muses, deux fils remplis de brillantes dispositions, qui auraient fait ma gloire, qui auraient surpassé peut-être et le Giorgione et le Schiavone, et les Bellini, et le Veronèse, et Titien, et Tintoret lui-même.... Oui, j'ose le dire, avec leurs talens naturels, et les conseils que, malgré mon âge, je me fais encore fort de leur donner, ils peuvent effacer leur souillure, quitter l'échelle du manœuvre, et monter à l'échafaudage du peintre. Il faut donc, mon cher maître, que vous me donniez une nouvelle preuve de l'amitié dont vous m'honorez en vous joignant à messer Tiziano pour tenter un dernier effort sur l'esprit égaré de ces malheureux enfans. Si vous pouvez ramener Francesco, il se chargera d'entraîner son frère, car Valerio est un jeune homme sans cervelle, je dirais presque sans moyens, s'il n'était mon fils, et s'il n'avait fait parfois preuve d'intelligence en traçant des frises à fresque sur les murs de mon atelier. Mon Checo (1) est un tout autre homme, il sait manier le pinceau comme un maître, et sait communiquer aux peintres les hautes conceptions que ceux-ci, que vous-même, comme vous me l'avez dit souvent, messer Jacopo, ne faites qu'exécuter. Avec cela il est fin, actif, persévérant, inquiet, jaloux... il a toutes les qualités d'un grand artiste; hélas! je ne concevrai jamais qu'il ait pu se fourvoyer dans une si méchante voie.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répondit le Tintoret, mais auparavant je vous dirai en conscience ce que je pense de votre colère contre la profession qu'ont embrassée vos fils. La mosaïque n'est point, comme vous le dites, un vil métier; c'est un art véritable, apporté de Grèce par des maîtres habiles; c'est un art dont nous ne devrions parler qu'avec un profond respect, car lui seul nous a conservé, encore plus que la peinture sur métaux, les traditions perdues du dessin au Bas-Empire. Si elle nous les a transmises, altérées et méconnaissables, il n'en est pas moins vrai que, sans elle, nous les eussions perdues entièrement. La toile ne survit pas aux outrages du temps. Apelles et Zeuxis n'ont laissé que des noms. Quelle reconnaissance n'aurions-nous pas aujourd'hui pour des artistes généreux qui auraient éternisé leurs chefs-d'œuvre à l'aide du

(1) Abréviation de Francesco; se prononce *Keco*.

cristal et du marbre? D'ailleurs la mosaïque nous a conservé intactes les traditions de la couleur, et en cela, loin d'être inférieure à la peinture, elle a sur elle un avantage que l'on ne peut nier : elle résiste à la barbarie des temps, comme aux outrages de l'air....

— Et pourquoi, puisqu'elle résiste si bien, interrompit le vieux Zuccato avec humeur, *la seigneurie* fait-elle donc réparer toutes les voûtes de Saint-Marc, qui sont aujourd'hui aussi nues que mon crâne?

—Parce qu'à l'époque où elles furent revêtues de mosaïques, les artistes grecs étaient rares à Venise, venaient de loin, restaient peu, formaient à la hâte des apprentis qui exécutaient les travaux indiqués, sans savoir le métier et sans pouvoir donner à ces travaux la solidité nécessaire. Aujourd'hui que cet art est cultivé, de siècle en siècle, à Venise, nous sommes devenus aussi habiles que les Grecs l'ont jamais été, et les ouvrages de votre fils Francesco passeront à la postérité : on le bénira d'avoir tracé sur les parois de notre basilique des fresques inaltérables; la toile où Titien et Véronèse ont jeté leurs chefs-d'œuvre tombera en poussière; un jour viendra où l'on ne connaîtra plus nos grands maîtres que par les mosaïques des Zuccati.

— Fort bien, dit l'obstiné vieillard. De cette manière, Scarpone, mon cordonnier, est un plus grand maître que Dieu; car mon pied, qui est l'œuvre de la Divinité, tombera en poussière, tandis que ma chaussure pourra garder, pendant des siècles, la forme et l'empreinte de mon pied!

— Et la couleur! messer Sébastien, et la couleur! Votre comparaison ne vaut rien. Quelle substance travaillée de main d'homme pourra garder la couleur exacte de votre chair pendant un temps illimité? tandis que la pierre et le métal, substances primitives et inaltérables, garderont, jusqu'à leur dernier grain de poussière, la couleur vénitienne, la plus belle du monde, et devant laquelle Buonarroti et toute son école florentine sont forcés de baisser pavillon. Non, non, vous êtes dans l'erreur, maître Sébastien! Vous êtes injuste, si vous ne dites pas : « Honneur au graveur, dépositaire et propagateur de la ligne pure! Honneur au *mosaïste*, gardien et conservateur de la couleur! »

— Je suis votre *esclave* (1), répondit le vieillard. Merci de vos bons avis, messer; il ne me reste plus qu'à vous prier de veiller à ce que l'on n'oublie pas de graver mon nom sur ma tombe, avec le

(1) *Schiavo*, comme nous disons : Votre serviteur.

titre *pictor*, afin qu'on sache, l'année prochaine, qu'il y avait à Venise un homme de mon nom qui maniait le pinceau et non pas la truelle.

— Dites-moi donc, messer Sebastiano, reprit le bon maître en le retenant, est-ce que vous n'avez point vu les derniers travaux que vos fils ont exécutés dans l'intérieur de la basilique?

— Dieu me préserve de voir jamais Francesco et Valerio Zuccato hissés par une corde comme des couvreurs, coupant l'émail et maniant le mastic.

— Mais vous savez, mon bon Sébastien, que ces ouvrages ont obtenu les plus beaux éloges du sénat et les plus belles récompenses de la république?

— Je sais, messer, répondit Zuccato avec hauteur, qu'il y a sur les échelles de la basilique de Saint-Marc un jeune homme qui est mon fils aîné, et qui pour cent ducats par an abandonne la noble profession de ses pères, malgré les reproches de sa conscience et les souffrances de son orgueil. Je sais qu'il y a sur le pavé de Venise un jeune homme qui est mon second fils, et qui, pour payer ses vains plaisirs et ses folles dépenses, consent à sacrifier toute fierté, à se mettre aux gages de son frère, à quitter les habits beaucoup trop riches du débauché pour les habits beaucoup trop humbles du manœuvre, à trancher du patricien, à la brune, dans les gondoles, et à supporter, tout le jour, le rôle de maçon, pour payer le souper et la sérénade de la veille. Voilà ce que je sais, messer, et rien autre chose.

— Et moi, je vous dis, maître Sébastien, reprit Tintoret, que vous avez deux bons et nobles enfans, deux excellens artistes, dont l'un est laborieux, patient, ingénieux, exact, passé maître dans son art; tandis que l'autre, aimable, brave, jovial, plein d'esprit et de feu, moins assidu au travail, mais plus fécond peut-être en idées larges et en conceptions sublimes...

— Oui, oui, repartit le vieillard, fécond en idées et en paroles encore plus! J'ai beaucoup connu ces théoriciens, qui *sentent l'art*, comme ils disent, qui l'expliquent, le définissent, l'exaltent, et ne le servent point: c'est la lèpre des ateliers; à eux le bruit, aux autres la besogne. Ils sont de trop noble race pour travailler, ou bien ils ont tant d'esprit, qu'ils ne savent qu'en faire; l'inspiration les tue. Aussi, pour n'être point trop inspirés, ils babillent ou battent le pavé du matin au soir. C'est apparemment dans la crainte que les émotions de l'art et le travail des mains ne nuisent à sa santé que messer

Valerio, mon fils, ne fait œuvre de ses dix doigts, et laisse son cerveau s'en aller par les lèvres. Ce garçon m'a toujours fait l'effet d'une toile sur laquelle on tracerait tous les jours les premières lignes d'une esquisse, sans se donner la peine d'effacer les précédentes, et qui présenterait ainsi, au bout de peu de temps, le spectacle bizarre d'une multitude de lignes incohérentes, dont chacune pourtant aurait eu une intention et un but, mais où l'artiste, plongé dans le chaos, ne pourrait jamais en ressaisir et en suivre une seule.

— J'avoue que Valerio est un peu dissipé et passablement paresseux, repartit le maître. Je me chargerai donc de l'en reprendre encore une fois, usant en ceci du droit paternel qu'il m'a accordé lui-même en se fiançant volontairement à ma petite Maria.

— Et vous souffrez cette plaisanterie! dit le vieux peintre en déguisant mal le secret plaisir que lui causait cette circonstance, confirmée par la bouche de Robusti lui-même; vous permettez qu'un artisan, pas même un artisan, un apprenti, ose aspirer, même en riant, à la main de votre fille? Messer Jacopo, je vous déclare que si j'avais une fille, et que Valerio Zuccato, au lieu d'être mon fils, se trouvât être mon neveu, je ne souffrirais pas qu'il se mît sur les rangs pour l'épouser.

— Oh! cela regarde ma femme! répondit Robusti. Cela regardera ma fille, quand elle sera en âge d'être épousée. Maria a du talent, beaucoup de talent; j'espère que bientôt elle fera des portraits que j'oserai signer, et que la postérité n'hésitera point à m'attribuer; j'espère qu'elle se fera un nom illustre, par conséquent une position élevée. L'héritage d'une fortune indépendante lui est assuré par mon travail. Qu'elle épouse donc Valerio, l'apprenti, ou même Bartolomeo Bozza, apprenti de l'apprenti, si bon lui semble: elle sera toujours Maria Robusti, fille, élève et continuateur du Tintoret. Il y a des filles qui peuvent se marier pour leur plaisir et non pour leur avantage. Les jeunes patriciennes sont plus portées vers leurs pages que vers les illustres fiancés qu'on leur offre. Maria est une patricienne aussi dans son genre. Qu'elle agisse donc en patricienne. Savez-vous que l'enfant a du goût pour Valerio?

Le vieux Zuccato hocha la tête, et ne répondit pas, afin de ne pas laisser percer sa reconnaissance et sa joie. Cependant le maître put s'apercevoir d'un grand adoucissement dans son humeur; et après une assez longue discussion, où Sébastien se défendit pied à pied, mais avec moins d'acreté qu'au commencement, il finit par se laisser emmener à la basilique de Saint-Marc, où les frères Zuccati ache-

vaient en ce moment la grande mosaïque de la voûte, au-dessus de la porte majeure interne. Les figures, tirées des visions de l'Apocalypse, étaient exécutées sur les cartons du Titien et du Tintoret lui-même.

II.

Lorsque le vieux Zuccato entra sous cette coupole orientale, où d'un fond d'or étincelant s'élançaient, comme de terribles apparitions, les colossales figures des prophètes et des fantômes apocalyptiques évoqués dans leurs songes, il fut saisi, malgré lui, d'une frayeur superstitieuse, et le sentiment de l'artiste faisant place un instant au sentiment religieux, il se signa, salua l'autel dont les lames d'or brillaient faiblement au fond du sanctuaire; et déposant sa barrette sur le pavé, il récita tout bas une courte prière.

Quand il eut fini, il releva péniblement ses genoux raidis par l'âge et se hasarda à jeter les yeux sur les figures des quatre évangélistes qui étaient les plus rapprochées de lui. Mais comme sa vue était affaiblie, il n'en put saisir que l'ensemble, et dit, en se retournant vers le Tintoret: « On ne peut nier que ces grandes masses ne fassent de l'effet. Pur charlatanisme, après tout! — Oh! oh! monsieur, vous voilà? — Ces dernières paroles furent adressées à un grand jeune homme pâle, qui, en entendant les échos de la coupole répéter les sons aigus et cassés de la voix de son père, était descendu précipitamment de son échafaudage pour aller le recevoir. Francesco Zuccato, ayant lutté avec douceur et persévérance contre la volonté paternelle, avait fini par suivre sa vocation et s'abstenir des fréquentes entrevues qui eussent pu réveiller ce sujet de discorde; mais il était en toute occasion humble et respectueux envers l'auteur de ses jours. Pour lui faire un accueil plus convenable, il avait essuyé à la hâte ses mains et sa figure, il avait jeté son tablier, et endossé sa robe de soie garnie d'argent, que lui présenta un de ses jeunes apprentis. En cet équipage, il était aussi beau et aussi élégant que le patricien le plus à la mode. Mais son front mélancolique et la gravité de son sourire portaient l'empreinte des nobles soucis et du saint orgueil de l'artiste.

Le vieux Zuccato le toisa de la tête aux pieds, et résistant à l'émotion qu'il éprouvait, lui dit avec ironie :

— Eh bien! monsieur, comment ferons-nous pour admirer vos chefs-d'œuvre? S'ils n'étaient liés à la muraille, *corpore et animo*, on vous prierait d'en décrocher quelques-uns; mais vous avez mieux

entendu les intérêts de votre gloire, en plaçant tout cela si haut, que nul regard ne peut y atteindre.

— Mon père, répondit modestement le jeune homme, le plus beau jour de ma vie serait celui où ces faibles productions obtiendraient de vous un regard d'indulgence; mais votre volonté sévère est un obstacle bien plus grand que la distance qui vous sépare de cette voûte. S'il était en mon pouvoir de fléchir votre répugnance, je ne doute pas qu'avec l'aide de mon frère, je ne parvinsse à vous conduire au haut de ces planches, d'où vous pourriez embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble des figures, qu'elles vous masquent en ce moment.

— Votre frère! répondit le vieux grondeur, et où est-il, votre frère? Ne daignera-t-il pas descendre de son empyrée de verroterie, pour venir me saluer à son tour?

— Mon frère est sorti, dit Francesco, sans quoi il se fût empressé, comme moi, de passer sa robe et de venir vous baiser la main; je l'attends d'un instant à l'autre, et il sera bien heureux de vous trouver ici.

— D'autant plus qu'il arrivera joyeux et chantant comme de coutume, n'est-ce pas, la barrette sur l'oreille, l'œil trouble et les jambes avinées? Un ouvrier qui s'absente à l'heure du travail pour aller au cabaret sera un guide fort sûr, en effet, pour m'aider à grimper toutes vos échelles.

— Mon père, Valerio n'est point au cabaret. Il s'est absenté pour les fournitures de notre métier. Je l'ai envoyé à la fabrique me chercher quelques échantillons d'émail qu'on a été obligé de cuire exprès pour moi, et dont la nuance exacte est très difficile à obtenir.

— En ce cas, vous pourrez lui souhaiter le bonjour de ma part, car il y a bien deux lieues d'ici à Murano, et il a l'eau contraire (1), ce qui peut s'entendre de deux façons. C'est pourquoi il aura bu beaucoup de vin en compagnie de ses bateliers, et la rame ne fera pas mieux son métier aujourd'hui que la truelle.

— Mon père, on vous a fait de faux rapports sur le compte de Valerio, répondit le jeune homme en s'animant. Il aime le plaisir et le vin de Chypre, j'en conviens, mais il n'en est pas moins diligent. C'est un excellent ouvrier, et quand je le charge d'une commission, il s'en acquitte avec une exactitude et une intelligence qui ne laissent rien à désirer.

(1) Le reflux qui se fait sentir sur les lagunes et rend la navigation très difficile à certaines heures.

— Valerio! voilà messer Valerio! cria du haut des planches l'apprenti Bartolomeo, qui voyait par un des jours de la coupole le débarquement des gondoles aux degrés de la Piazzetta.

Peu d'instans après, Valerio, suivi de ses ouvriers, portant un grand panier de verroterie, entra dans la basilique d'un air dégagé et chantant, d'une voix fraîche et sonore, sans trop de respect pour le lieu saint, le refrain d'une chanson d'amour.

Mais aussitôt qu'il eut aperçu son père, il se découvrit et cessa de chanter; puis il s'approcha sans trouble et l'embrassa avec l'assurance et la candeur d'une ame droite.

Zuccato fut frappé de sa bonne tenue, de son air riant et ouvert. Valerio était le plus beau garçon de Venise.

Il était moins grand, mais mieux découplé et plus robuste que son frère. L'expression de son admirable visage n'offrait, au premier abord, qu'enjouement, courage et franchise. Il fallait de l'attention pour découvrir dans ses grands yeux bleus le feu sacré qui sommeillait souvent à l'ombre d'une douce insouciance, et dont un peu de fatigue avait, sinon altéré, du moins voilé l'éclat. Cette demi-pâleur ennoblissait sa beauté et tempérait l'audacieuse sérénité de son regard. Il était toujours d'une grande coquetterie dans sa toilette, et donnait le ton aux plus brillans seigneurs de la république. Il était recherché par eux et par les dames à cause du talent qu'il avait pour composer et dessiner des ornemens que l'on faisait ensuite exécuter, sous sa direction, en broderie d'or et d'argent, sur les plus riches étoffes. Une toque de velours entourée d'une grecque de la façon de Valerio Zuccato, une frange de robe taillée sur ses modèles, une bordure de manteau en drap d'or brodé de soies nuancées avec des enroulemens de chaînes, de fleurs ou de feuillages dans le goût de ses mosaïques byzantines, étaient, aux yeux d'une dame de bonne maison ou d'un seigneur de mœurs élégantes, des objets de première nécessité. Valerio gagnait donc beaucoup d'argent à cette industrie qui le délassait de ses travaux et de ses plaisirs, et qu'il exerçait dans son petit atelier à *Santi-Filippo e Giacomo*, à l'ombre d'un certain mystère auquel tout le monde était initié bénévolement. Sa bonne mine, sa belle humeur, ses relations avec les magnifiques patriciens et les joyeux ouvriers qui remplissaient son atelier à toute heure, l'avaient entraîné nécessairement à la vie de plaisir; mais son activité naturelle et sa fidélité à remplir tous les engagemens d'un travail quelconque le préservaient de tomber dans l'excès d'un désordre qui eût ruiné son génie.

Une tendre et inaltérable amitié unissait les deux frères; ils réussirent à vaincre la feinte résistance du vieux Zuccato, et, faisant dresser deux échelles latérales près de celle où il se risqua, ils le soutinrent et l'enlevèrent presque jusqu'au dernier étage de leurs échafauds. Le Tintoret, déjà vieux, mais encore ferme et habitué à faire son atelier des vastes coupoles de la basilique, les y suivit afin d'être témoin de la surprise de Sébastien.

Le sentiment de terreur religieuse que le vieillard avait éprouvée d'abord, fit place à un ravissement involontaire, lorsque, parvenu au niveau des grandes figures d'évangélistes et de prophètes qui occupaient les premiers plans, il vit toutes les parties presque terminées de cette vaste et merveilleuse composition. Ici le *transito* de la Vierge, traité d'après le Salviati, plus loin la résurrection de Lazare, scène effrayante, où le cadavre, revêtu des tons clairs du linceul, semble flotter avec incertitude sur le fond brillant de la muraille; le saint Marc du Titien, personnage grandiose, qui est porté par le croissant de la lune, comme par une nacelle, et semble enlevé dans les cieux resplendissans par un mouvement d'ascension appréciable à la vue; le grand feston du cintre soutenu par de beaux enfans ailés, et, au-dessus de ces nombreux chefs-d'œuvre, la vision de saint Jean où les damnés sont précipités dans les enfers, tandis que les élus du Seigneur, vêtus de blanc et montés sur de blancs coursiers, se perdent dans l'éclat adouci et dans le rayonnement vague de la coupole, comme une nuée de cygnes dans la vapeur embrasée du matin.

Zuccato essaya bien encore de lutter contre l'admiration qu'il éprouvait, en attribuant l'effet de son saisissement à la magie de la lumière jouant sur les objets, à la situation favorable et à la dimension imposante des figures. Mais quand le Tintoret le contraignit à s'approcher du feston, afin d'en apprécier les détails, il fut forcé d'avouer qu'il n'aurait jamais cru l'art de la mosaïque susceptible d'une telle perfection, et que les angelots voltigeant parmi ces guirlandes pouvaient rivaliser, pour la couleur et pour la forme, avec la peinture des plus grands maîtres.

Mais toujours avare de louanges et rebelle à sa secrète satisfaction, le vieillard prétendit que ce n'était là qu'un mérite d'exactitude et un travail de patience. Tout l'honneur, dit-il, revient au maître qui a tracé les modèles de ces groupes et dessiné le détail de ces ornemens.

— Mon père, repartit Francesco avec une fierté modeste, si vous

daignez me permettre de vous montrer les cartons des maîtres, vous nous accorderez peut-être le mérite d'avoir, sinon créé, du moins compris nos modèles avec quelque intelligence.

— Je le veux, dit Tintoret, je veux que mes cartons de l'Apocalypse fassent preuve du talent de peintre qui distingue Francesco et Valerio Zuccato de tous les artistes de leur classe.

Plusieurs modèles furent exhibés, et Sébastien put se convaincre de la science avec laquelle les Zuccati travaillaient en maîtres d'après les maîtres, traçaient eux-mêmes le dessin élégant et pur de leurs sujets, et créaient leur merveilleuse couleur, d'après la simple indication du peintre. Valerio, après s'être un peu fait prier par son frère, avoua même qu'il était l'auteur de plusieurs figurines, et, à son tour, dévoilant le secret de Francesco, il indiqua à son père deux beaux archanges volant l'un vers l'autre ; l'un, enveloppé d'une draperie verte, était son propre ouvrage; l'autre, vêtu de bleu turquin, était l'ouvrage de Francesco, composé et exécuté de même sans l'aide d'aucun peintre.

Zuccato se laissa conduire vers ces figures qui étaient réellement aussi belles qu'aucune de celles dont le modèle avait été fourni. Francesco avait donné à son jeune archange les traits de son frère Valerio, et réciproquement, l'archange de Valerio était le portrait de Francesco. Ils avaient employé des compartimens d'une finesse extrême pour exécuter cette œuvre chérie et l'avaient placée modestement dans un angle obscur, où les regards de la foule ne pouvaient atteindre. Le vieux Zuccato resta long-temps immobile et muet devant ce couple ailé, et confus de voir l'erreur orgueilleuse de toute sa vie si glorieusement réfutée, il fut pris d'un terrible accès d'humeur. Il descendit l'échelle et reprit son manteau des mains de Valerio avec beaucoup de sécheresse, sans daigner lui adresser un mot d'encouragement, non plus qu'à son frère, et saluant à peine le Tintoret, il franchit, d'un pas plus ferme qu'on ne s'y serait attendu de sa part, le seuil de la basilique. Mais il n'eut pas descendu la première marche, que, cédant au besoin impérieux de son ame, il se retourna, et, ouvrant ses bras à ses deux fils qui s'y précipitèrent, il les pressa long-temps contre sa poitrine en arrosant de larmes leurs belles chevelures.

III.

— Allons, vive la joie! par le corps du diable! l'ouvrage avance! Ici, du mastic! petit singe noir! Maso! m'entendez-vous?... Vincent,

mon frère! de par le diable! n'accaparez pas tous les apprentis. Faites descendre vers moi un de vos séraphins barbouillés, afin que je ne sois pas retardé. Ah! sang de Bacchus! si je lance mon battoir à la tête de ce marsouin de Maso, il est à craindre que la république ne revoie de long-temps une aussi laide figure.

Ainsi criait du haut de son échafaudage, un géant à barbe rousse qui dirigeait les travaux de la chapelle de Saint-Isidore, cette partie de la basilique de Saint-Marc ayant été confiée à Dominique Bianchini, dit le Rouge, et à ses deux frères, émules et rivaux des frères Zuccati, dans l'art de la mosaïque.

— Vous tairez-vous, grosse cloche? prendrez-vous patience, minaret de cuivre rouge? cria de son côté le hargneux Vincent Bianchini, l'aîné des trois frères; n'avez-vous pas vos apprentis? Faites-les marcher, et laissez les miens faire leur devoir. N'avez-vous pas Jean Visentin, ce joli fromage blanc des Alpes? Où avez-vous envoyez Reazo, votre bœuf enrhumé qui chante si bien au lutrin le dimanche? Je gage que tous vos garçons courent les cabarets à cette heure pour trouver une bouteille de vin à crédit sous votre nom. S'il en est ainsi, ils ne rentreront pas de si tôt.

— Vincent, répondit Dominique, bien vous prend d'être mon frère et mon associé, car je pourrais d'un coup de pied faire crouler votre échafaudage et envoyer votre illustre personne et tous vos jolis apprentis étudier la mosaïque sur le pavé.

— Si tu en avais seulement la pensée, cria d'une voix aigre Gian-Antonio Bianchini, le plus jeune des trois frères, en secouant le pied de l'échelle sur laquelle travaillait Dominique, je te ferais voir que les plus haut perchés ne sont pas les plus solides. Ce n'est pas que je me soucie de la peau de Vincent plus que de la tienne; mais je n'aime pas les fanfaronnades, vois-tu, et depuis quelques jours, je trouve que tu prends, tantôt avec lui, tantôt avec moi, un ton qu'on ne peut souffrir.

Le farouche Dominique jeta sur le jeune Antonio un regard sombre, et se laissa balancer sur l'échelle pendant quelques instans, sans dire un seul mot. Puis aussitôt qu'Antonio se fut remis à broyer son ciment sous le portique, il descendit, jeta son tablier et sa toque, retroussa ses manches et s'apprêta à lui infliger une rude correction.

Le prêtre Alberto Zio, qui était aussi un mosaïste distingué, et qui, monté sur une échelle, réparait en cet instant un des tympans de la porte extérieure, se hâta de descendre, afin de séparer les combattans, et Vincent Bianchini, accourant à grands pas du fond de la

chapelle, son battoir à la main, s'apprêta à entrer dans la lice, plus par ressentiment contre Dominique que par intérêt pour Antonio.

Le prêtre, ayant vainement essayé de les ramener à des sentimens plus chrétiens, se servit, pour les apaiser, d'un argument qui manquait rarement son effet.

— Si les Zuccati vous entendent, leur dit-il, ils vont triompher de vos discordes, et s'imaginer que, grace à leur douceur et à leur bonne intelligence, ils travaillent mieux que vous.

— C'est juste, dit Dominique le rouge en reprenant son tablier, nous viderons la querelle ce soir, au cabaret. Pour le moment, il ne faut pas donner d'armes contre nous à nos ennemis.

Les deux autres Bianchini se rangèrent à cet avis, et tandis que chacun d'eux chargeait sa raclette du ciment nouvellement préparé, le père Alberto, entrant en conversation, leur dit :

— Vous avez tort, mes enfans, de regarder les Zuccati comme vos ennemis. Ils sont vos émules, voilà tout. S'ils travaillent d'après d'autres procédés que les vôtres, ils n'en reconnaissent pas moins le mérite de votre ouvrage. J'ai même entendu souvent leur premier apprenti, Bartolomeo Bozza, dire que votre *cimentation* était d'une qualité supérieure à la leur, et que les Zuccati le reconnaissaient de bonne foi.

— Quant à Bartolomeo Bozza, répondit Vincent Bianchini, je ne dis pas le contraire, c'est un bon ouvrier et un robuste compagnon. Je ne suis pas éloigné de lui faire un avantage pour l'embaucher à mon service. Mais ne me parlez pas de ces Zuccati. Il n'y a pas de pires intrigans dans le monde, et si leur talent répondait à leur ambition, ils évinceraient tous leurs rivaux. Heureusement la paresse les ronge ; l'aîné perd son temps à imaginer des sujets inexécutables, le plus jeune fait un travail de contrebande à *San-Filippo*, dont il mange le fruit avec des gens au-dessus de sa condition.

— L'astre des Zuccati pourrait bien tomber des nuées, malgré toutes les protections des peintres, dit l'envieux Dominique, si on voulait s'en donner la peine.

— Comment cela ? s'écrièrent les deux autres ; si tu sais un moyen de les humilier, dis-le, et que tes torts envers nous te soient remis.

— Je ne me soucie pas plus de vous que d'eux, répliqua Dominique : seulement, je dis qu'il n'est pas impossible de prouver qu'ils abusent de leur salaire, en faisant de mauvaise besogne, et que par conséquent ils volent les deniers de la république.

— Vous êtes méchant, messer Dominique, dit le prêtre avec sévé-

rité. Ne parlez pas ainsi de deux hommes qui jouissent de l'estime générale, vous donneriez à penser que vous êtes jaloux de leurs avantages.

— Oui, j'en suis jaloux! s'écria Dominique en frappant du pied. Et pourquoi n'en serais-je pas jaloux? N'est-ce pas une injustice, de la part des procurateurs, de leur donner cent ducats d'or par an, tandis que nous n'en avons que trente, nous qui travaillons depuis bientôt dix ans à l'arbre généalogique de la Vierge? J'ose dire que ce travail énorme n'eût pu être mené à moitié, quand même les Zuccati y auraient consacré toute leur vie. Combien de mois leur faut-il pour faire seulement un pan de robe, ou une main d'enfant! Qu'on les observe un peu, et on verra ce que leur beau talent coûte à la république.

— Ils vont moins vite que vous, il est vrai, répondit le prêtre; mais quelle perfection de dessin, quelle richesse de couleur!

— Si vous n'étiez pas un prêtre, répliqua Vincent en haussant les épaules, on vous apprendrait à parler. Vous feriez mieux de retourner à votre confessionnal et à votre encensoir, que de juger des choses auxquelles vous n'entendez rien.

— Messer! qu'osez-vous dire là? s'écria Alberto un peu offensé. Vous oubliez que je savais le métier avant que vous en eussiez les premières notions, et que je suis le meilleur disciple de notre maître à tous, l'ingénieux Rizzo, le digne successeur de nos vieux maîtres gypsoplastes?

— Ingénieux tant que vous voudrez, il ne faut pas tant d'imagination, par le corps du Christ! pour travailler la mosaïque. Il faut ce qui vous manque, à vous autres prêtres, et à ces fainéans de Zuccati : il faut des bras infatigables, des reins de fer, de la précision et de l'activité. Dites la messe, père Alberto, et laissez-nous tranquilles.

— Pas de bruit! dit Antonio, voilà ce vieux sournois de Sébastien Zuccato qui passe. Comme ses fils le reconduisent avec des coups de barrette et des baisemens de mains! Ne dirait-on pas d'un doge escorté de ses sénateurs? Cela tranche de l'illustrissime, et cela ne sait pas tenir le tampon!

— Silence, dit Vincent, voilà messer Robusti qui vient regarder notre ouvrage.

Ils se découvrirent tous les trois, plus par crainte du crédit du maître, que par respect pour son génie, qu'ils n'étaient pas capables d'apprécier. Le père Alberto marcha à sa rencontre et le promena dans la chapelle de Saint-Isidore. Le Tintoret donna un coup

d'œil aux panneaux incrustés, accorda des éloges aux réparations de l'antique mosaïque grecque, confiées au prêtre, et se retira en saluant profondément les Bianchini, sans leur adresser la parole, car il n'estimait ni leurs ouvrages, ni leur personne.

IV.

Quand la journée de travail fut finie, les Zuccati ayant soupé avec leurs principaux apprentis, Bozza, Marini et Ceccato (qui tous plus tard furent d'excellens artistes), dans une petite *bottega* où ils avaient coutume de se rassembler sous les procuraties, Valerio s'apprêtant à courir à ses affaires ou à ses plaisirs, son frère le retint et lui dit :

— Pour aujourd'hui, mon cher Valerio, il faut que tu me fasses le sacrifice d'une partie de ta soirée. Je me retire de bonne heure, tu le sais ; tu auras donc encore du temps de reste quand nous aurons causé.

— J'y consens, répondit Valerio, mais c'est à condition que nous allons prendre une barque de regate, et courir un peu le flot, car je me sens brisé par le travail de la journée, et je ne puis me reposer d'une fatigue que par une autre.

— Je ne saurais t'aider à la rame, répondit Francesco, je n'ai pas ta santé robuste, mon cher Valerio, et comme je ne veux pas manquer à mon travail de demain, il ne faut pas que je me fatigue ce soir; mais comme si je te refuse ce divertissement, je vois bien que je ne pourrai obtenir de toi que tu me consacres ces deux ou trois heures, je vais prier Bozza d'être de la partie; c'est un digne garçon, il ne sera pas de trop dans l'entretien que je veux avoir avec toi.

Bartolomeo accepta cette offre avec empressement, fit avancer une des barques les mieux décorées, et saisit une rame, tandis que Valerio s'empara de l'autre. Chacun, debout à une extrémité de la barquette, l'enleva d'un bras vigoureux et la fit bondir sur les ondes écumantes. C'était l'heure où le beau monde allait jouir, sur le grand canal, de la fraicheur du soir. L'étroite nacelle se glissa rapide et furtive parmi les gondoles, comme un oiseau des mers qui fuit le chasseur en volant au ras des herbes marines. Mais malgré l'agilité et le silence des rameurs, tous les regards s'attachèrent sur eux, et toutes les dames se penchèrent sur leurs coussins pour voir plus long-temps le beau Valerio, dont la grace et la force faisaient envie

aux patriciens comme aux gondoliers, et dont les regards offraient un mélange singulier d'audace et de candeur. Le Bozza était aussi un garçon robuste, bien fait, quoique maigre et pâle. Un feu sombre brillait dans ses yeux noirs, une barbe épaisse couvrait la moitié de ses joues, et quoique ses traits manquassent de régularité, ils fixaient l'attention par leur expression triste et dédaigneuse. Maigre et pâle aussi, mais noble et non arrogant, mélancolique et non chagrin, Francesco Zuccato, couché au fond de la barque sur un tapis de velours noir, appuyé nonchalemment sur un de ses coudes, et plongé dans une rêverie qui ne lui permettait guère de s'occuper de la foule, partageait avec Valerio les suffrages des dames et ne s'en apercevait pas.

Quand ces trois jeunes gens eurent remonté tout le canal, ils errèrent doucement sur les lagunes, bien loin des endroits fréquentés; puis, se laissant aller à la dérive, couchés dans la barque, sous un beau ciel semé d'innombrables étoiles, ils causèrent sans contrainte.

— Mon cher Valerio, dit l'aîné des Zuccati, je vais encore vous obséder de mes représentations, mais il faut absolument que vous me promettiez de mener une vie plus sage.

— Tu ne pourras jamais m'obséder, mon frère bien-aimé, répondit Valerio, et ta sollicitude me trouvera toujours reconnaissant. Mais je ne puis te promettre de changer. Je me trouve si bien de cette vie que je mène! je suis heureux, autant qu'un homme peut l'être. Pourquoi veux-tu que je m'abstienne de bonheur, toi qui m'aimes tant?

— Cette vie te tuera, s'écria Francesco. Il est impossible de mener de front, comme tu le fais, le plaisir et la fatigue, la dissipation et le travail.

— Cette vie m'anime et me soutient, au contraire! reprit Valerio. Qu'est-ce que la vie dans les desseins de Dieu, sinon une continuelle alternative de jouissances et de privations, de fatigue et d'activité? Laisse-moi faire, Francesco, et ne juge pas de mes forces d'après les tiennes. La nature a été certainement inconséquente, en ne donnant pas au meilleur et au plus estimable de nous deux la santé la plus forte et le caractère le plus enjoué. Mais tant d'autres dons te sont échus, que tu peux bien, cher Francesco, ne pas m'envier ceux-là.

— Je ne te les envie pas, dit Francesco, quoique ce soient les plus précieux de tous, et qu'eux seuls nous rendent propres à sentir le bonheur. Il m'est doux de penser qu'un frère que j'aime plus que

moi-même, ne souffre pas dans son corps et dans son ame les maux et les ennuis qui me rongent. Mais il n'est pas question de cela seulement, Valerio; vous tenez certainement à votre état, à l'amitié des maîtres illustres, à la protection du sénat, aux bonnes graces des procurateurs...

— Moi, mon frère! s'écria l'insouciant jeune homme, sauf l'amitié de notre cher compère Tiziano, et la bienveillance de Robusti (deux hommes que je vénère), sauf la tendresse de mon père et celle de mon frère, que je préfère à tout au monde, tout le reste à mes yeux est de peu d'importance, et il ne me faudrait pas deux bouteilles de Scyros pour me consoler de la perte de mon emploi et de la disgrace du sénat.

— Vous tenez du moins à l'honneur, dit Francesco avec gravité, à l'honneur du nom de votre père, au vôtre, dont je me suis porté garant, et dont le mien répond.

— Certes! s'écria Valerio, en se relevant sur un de ses coudes avec vivacité; où veux-tu en venir?

— A te dire que les Bianchini conspirent contre nous, et qu'ils peuvent nous faire perdre, je ne dis pas seulement la position avantageuse et le riche salaire auxquels tu as la philosophie de préférer le vin de Scyros et les parties de plaisir, mais la confiance du sénat, et partant l'estime des citoyens.

— Évohe! dit Valerio, je voudrais bien voir cela! Allons trouver ces Bianchini, s'il en est ainsi, et proposons-leur un cartel. Ils sont trois; notre ami Bozza sera notre troisième. Le bon droit est pour nous, nous ferons un vœu à la madone, et nous serons délivrés de ces traîtres.

— Folie que tout cela! dit Francesco; les puissances divines ne se déclarent point en faveur des provocateurs, et nous le serions, si nous appelions au combat des hommes contre lesquels nous n'avons encore aucun grief prouvé. D'ailleurs, les Bianchini répondraient à l'offre de croiser la dague, comme ils ont coutume de le faire, en aiguisant le stylet, afin de nous frapper dans l'ombre. Ce sont des adversaires insaisissables. Ils ne nous offenseront jamais ouvertement, tant que nous serons sous la protection des puissans, et quand ils nous feront savoir qu'ils nous haïssent, nous serons déjà perdus. Au reste, c'est ce que je crains un peu. Vincent, toujours si poli envers moi, commence à ne plus me saluer quand je passe devant ses échafauds. Ce matin, tandis que nous reconduisions notre père au bas des marches de la basilique, il m'a semblé voir, sous le portique, les

trois Bianchini qui nous observaient malignement et nous tournaient en dérision. La haine, concentrée depuis long-temps au fond de leurs ames, commence à briller dans leurs yeux. Bozza peut te dire, d'ailleurs, que mainte fois, après la journée close, ou le matin, lorsqu'il arrivait au travail le premier, il a surpris Vincent ou Dominique Bianchini sur nos échafauds, observant avec une attention scrupuleuse les moindres détails de notre ouvrage.

—Bah! tout cela ne prouve pas grand' chose! S'ils ne vous saluent pas, c'est qu'ils sont naturellement grossiers; s'ils nous ont regardés de travers ce matin, c'est qu'ils nous enviaient le bonheur d'avoir un bon père; s'ils examinent notre travail, c'est qu'ils voudraient étudier les causes de notre supériorité. Sont-ce là des motifs d'inquiétude?

— Pourquoi donc, au lieu de causer naturellement avec le Bozza lorsqu'il les rencontre sur nos planches, se retirent-ils lestement par les échelles opposées, comme des gens qui viennent de faire un mauvais coup?

— Si je les y rencontre, moi, s'écria Valerio en serrant le poing, il faudra bien qu'ils s'expliquent, ou, par Bacchus, je les ferai descendre plus vite qu'ils n'y seront montés.

— Ce sera envenimer le mal. Pour venger celui que vous aurez maltraité, les deux autres se ligueront contre vous jusqu'à la mort. Croyez-moi, les moyens les plus honnêtes sont toujours les plus sages. Soyons modérés, et gardons la noble attitude qui convient à des gens de cœur. De généreux procédés les ramèneront peut-être, du moins ils donneront tort à leur animosité, et s'ils nous persécutent, nous obtiendrons justice.

— Mais enfin, frère, quelle persécution peuvent-ils donc nous susciter? quel pouvoir ont-ils pour nous nuire? Prouveront-ils que nous ne travaillons pas aussi bien qu'eux?

— Ils diront que nous ne travaillons pas aussi vite, et il leur sera aisé de le prouver.

— Nous prouverons qu'il est facile de travailler vite quand on travaille mal, et que la perfection du travail ne souffre pas la précipitation.

—Cela n'est pas bien facile à prouver. Entre nous soit dit, le procurateur-caissier, commis à l'examen des travaux, n'est point un artiste. Il ne voit dans la mosaïque qu'une application de parcelles coloriées plus ou moins brillantes. La vérité des tons, la beauté du dessin, l'entente de la composition, ne sont rien pour lui. Il ne voit que ce qui frappe le public grossier, l'éclat et la promptitude du tra-

vail. N'ai-je pas vainement essayé l'autre jour de lui faire comprendre que les anciens morceaux de cristal doré employés par nos ancêtres, et un peu ternis par le temps, étaient plus favorables à la couleur que ceux que la fabrique nous fournit aujourd'hui? — Vous vous êtes fait tort, messer Francesco, m'a-t-il dit, en abandonnant aux Bianchini tous *les or* de fabrique moderne. La commission avait décidé que les anciens serviraient, mêlés avec les nouveaux. Je ne conçois pas pourquoi vous vous êtes réservé les premiers. Pensez-vous donc que ce mélange de vieux or et d'or moderne eût fait un mauvais effet? En cela vous sembleriez vouloir être meilleur juge que les procurateurs de la commission?

— Et vous m'avez donné grande envie de rire, interrompit Valerio, lorsque vous lui avez répondu de l'air le plus sérieux : « Monseigneur, je n'ai pas cette insolente prétention. »

— Mais n'ai-je pas vainement essayé de lui démontrer, reprit Francesco, que cet or éclatant nuit aux figures et écrasait complètement l'effet des couleurs? Que mes étoffes ne peuvent ressortir que sur cet or un peu rougeâtre, et que si j'avais adopté les fonds étincelans, j'aurais été forcé de sacrifier toutes les nuances et de faire des chairs violacées et sans contours, des étoffes sans plis et sans reflets?

— Il vous a donné, reprit Valerio en riant, une raison sans réplique et d'un ton fort sec. Les Bianchini ne se gênent pas pour le faire, a-t-il dit, et leurs mosaïques plaisent beaucoup mieux à l'œil que les vôtres. De quoi vous inquiétez-vous après une pareille solution? Supprimez les nuances, supprimez les contours, taillez-moi des pans d'étoffe dans une grande lame d'émail, et appliquez-la sur le ventre de saint Nicaise; faites à sainte Cécile une belle chevelure avec une tuile mal cuite, à saint Jean-Baptiste un joli agneau avec une poignée de chaux vive, et la commission doublera votre salaire, et le public battra des mains. Pardieu! mon frère, vous qui rêvez la gloire, je ne conçois pas que vous vous obstiniez au culte de l'art.

— Je rêve la gloire, il est vrai, répondit Francesco, mais une gloire durable, et non la vaine popularité d'un jour. Je voudrais laisser un nom honoré, sinon illustre, et faire dire à ceux qui examineront les coupoles de Saint-Marc dans cinq cents ans : Ceci fut l'ouvrage d'un artiste consciencieux.

— Et qui vous dit que dans cinq cents ans le public sera plus éclairé qu'aujourd'hui, dit le Bozza d'une voix creuse, et rompant le silence pour la première fois.

— Il y aura du moins toujours des grands hommes pour réviser les jugemens du public, et c'est aux grands hommes de tous les temps que j'ai l'ambition d'agréer. Est-ce une ambition condamnable, Valerio?

— C'est une ambition noble, mais c'est une ambition, et toute ambition est une maladie de l'ame, répondit le jeune Zuccato.

— Une maladie, reprit Francesco, sans laquelle pourtant l'intelligence ne saurait vivre et languirait dans l'ombre sans éclairer le monde. C'est le vent qui tire l'étincelle du charbon, qui agite la flamme et l'étend au loin. Sans cette brise céleste point de chaleur, point de lumière, point de vie.

— J'ai la prétention de n'être pas mort, s'écria Valerio, et pourtant ce vent d'orage n'a jamais soufflé sur moi. Je sens que l'étincelle de la vie jaillit à toute heure de ma poitrine et de mon cerveau. Mais pourvu que je sois échauffé par la flamme divine et que je me sente vivre, peu m'importe que la lumière émane de moi ou d'autre chose. Toute lumière vient du foyer divin; qu'est-ce que l'auréole d'une tête humaine? Gloire au génie incréé! La gloire de l'homme n'est pas plus en lui-même que le soleil n'est dans les eaux qui répètent son image.

— Peut-être! dit Francesco en levant au ciel ses grands yeux bruns humides de larmes. Peut-être est-ce une folie et une vanité que de se croire quelque chose, parce qu'à force de se rapprocher de l'idéal par la pensée, on en est venu à concevoir le beau un peu mieux que les autres hommes. Et pourtant de quoi l'homme se glorifiera-t-il, si ce n'est de cela?

— Pourquoi faut-il que l'homme se glorifie? Pourvu qu'il jouisse, n'est-il pas assez heureux?

— La gloire n'est-elle pas la plus sensible, la plus âpre, la plus ardente de ses jouissances? dit le Bozza d'un ton incisif, en tournant ses regards vers Venise.

C'était l'heure où la reine de l'Adriatique, semblable à une beauté qui se couvre de diamans pour le bal, commençait à s'illuminer, et les guirlandes de feux se répétaient dans les ondes calmes et muettes, comme dans un miroir habitué à l'admirer.

— Tu fais abus des mots, ami Bartolomeo, s'écria le jeune Valerio en donnant un grand coup de rame dans l'eau phosphorescente, et en faisant jaillir un pâle éclair autour des flancs noirs de la barque. La plus ardente des jouissances humaines, c'est l'amour; la plus

sensible, c'est l'amitié; la plus âpre, c'est en effet la gloire. Mais qui dit âpre, dit poignant, terrible et dangereux.

— Mais ne peut-on dire aussi que cette âpre jouissance est la plus élevée de toutes? reprit Francesco avec douceur.

— Je ne saurais le penser, répondit Valerio. Ce qu'il y a de plus doux, de plus noble et de plus bienfaisant dans la vie, c'est d'aimer; c'est de sentir et de concevoir le beau idéal. Voilà pourquoi il faut aimer tout ce qui s'en rapproche, le rêver sans cesse, le chercher partout, et le prendre tel qu'on le trouve.

— C'est-à-dire, répliqua Francesco, embrasser de vains fantômes, saisir de pâles reflets, fixer une ombre incertaine, adorer le spectre de ses propres illusions, cela s'appelle-t-il jouir et posséder?

— Mon frère, si tu n'étais pas un peu malade, dit Valerio, tu ne parlerais pas ainsi. L'homme qui désire en cette vie mieux que cette vie est un orgueilleux qui blasphème ou un ingrat qui souffre. Il y a d'assez grandes jouissances pour quiconque sait aimer. N'y eût-il que l'amitié sur la terre, l'homme n'aurait pas le droit de se plaindre. N'eussé-je que toi au monde, je bénirais encore le ciel. Je n'ai jamais rien imaginé de meilleur, et, si Dieu m'eût permis de me créer un frère, je n'aurais pu rien créer d'aussi parfait que Francesco. Va, Dieu seul est un grand artiste! et ce que nous lui demandons dans nos jours de folie ne vaut pas ce qu'il nous donne dans son immuable sagesse.

— Ah! mon cher Valerio, s'écria Francesco en serrant son frère dans ses bras; tu as bien raison, je suis un orgueilleux et un ingrat. Tu vaux mieux que nous tous, et tu es bien la preuve vivante de ce que tu dis. Oui, en effet, mon ame est malade! Guéris-moi par ta tendresse, toi dont l'ame est si saine et si forte. Sainte Vierge! priez pour moi, car j'ai été bien coupable, ayant un si bon frère, en commettant le péché de tristesse.

—Et pourtant, reprit Valerio en souriant, le proverbe dit: « Point de grand artiste sans beaucoup de tristesse. »

— Et sans un peu de haine, ajouta le Bozza d'un air sombre.

— Oh! les proverbes mentent toujours à moitié, répondit Valerio, par la raison que tout proverbe, ayant sa contre-partie, dit le faux et le vrai en même temps. Francesco est un grand artiste, et je gagerais mon corps et mon ame qu'il n'a jamais connu la haine.

— Jamais envers les autres, dit Francesco; envers moi-même fort souvent, et c'est là le crime de mon orgueil. Je voudrais toujours

être meilleur et plus habile que je ne le suis en effet. Je voudrais qu'on m'aimât à cause de mon mérite, et non à cause de ma souffrance.

— On t'aime à cause de l'un et de l'autre, s'écria Valerio; mais peut-être que tous les hommes ne sont pas propres à se contenter de l'affection. Peut-être, sans le besoin d'être admiré, n'y aurait-il ni grands artistes ni chefs-d'œuvre. L'admiration des indifférens est une amitié dont on n'a que faire. On la trouve indispensable pourtant. Ce besoin est si étrange, qu'il faut bien qu'il serve à quelque chose dans les desseins de Dieu.

— Il sert à nous faire souffrir, et Dieu est souverainement injuste, dit Bartolomeo Bozza en se recouchant dans la barque avec une sorte de désespoir.

— Ne parle pas ainsi! s'écria Valerio. Vois, mon pauvre camarade, comme la mer est belle là-bas sous l'horizon! écoute, comme cette guitare qui passe soupire de doux accords! Est-ce que tu n'as pas une maîtresse, Bartolomeo? Est-ce que nous ne sommes pas tes amis?

— Vous êtes des artistes, répondit Bozza, et je ne suis qu'un apprenti.

— Cela nous empêche-t-il de t'aimer?

— Cela ne doit pas vous empêcher de m'aimer; mais moi, cela m'empêche de vous aimer autant que je le ferais si j'étais votre égal.

— Pardieu! à ce compte, je n'aimerais pas grand monde, dit Valerio, car je n'ai d'artiste que le titre, et je ne suis, à vrai dire, qu'un artisan. Tous ceux que je chéris sont au-dessus de moi, à commencer par mon frère, qui est mon maître. Mon père était un bon peintre; Vecelli et Robusti sont des colosses devant lesquels je ne suis rien, et pourtant je les aime, et jamais je n'ai songé à souffrir de mon infériorité. Artistes! artistes! vous êtes tous les enfans de la même mère; elle s'appelait *Convoitise!* et vous tenez d'elle tous plus ou moins. C'est ce qui me console de n'être qu'un écervelé.

— Ne dites pas cela, Valerio, repartit le frère aîné. Si vous daigniez vous en donner la peine, vous seriez le premier mosaïste de votre temps; votre nom effacerait celui du Rizzo, et le mien ne viendrait qu'à la suite du vôtre.

— J'en serais bien fâché. Par saint Théodose! sois toujours le premier. Sainte fainéantise! préserve-moi d'un si fâcheux honneur!

— Ne prononce pas ce blasphème, Valerio; l'art est au-dessus de toutes les affections.

— Quiconque aime l'art aime la gloire, ajouta Bozza, toujours triste et lugubre comme une grosse note de cuivre au milieu d'un chant joyeux et tendre, quiconque aime la gloire est prêt à lui tout sacrifier.

— Grand merci! quant à moi, je ne lui sacrifierai jamais rien. Foin de la prostituée! Et pourtant j'aime l'art, vous le savez, vous autres, bien qu'on m'accuse de n'aimer que le vin et les femmes. Il faut que je l'aime bien, puisque je lui sacrifie la moitié d'une vie que je me sens de force à consacrer tout entière au plaisir. Jamais je ne suis si heureux que quand je travaille. Quand je réussis, je ferais sauter mon bonnet par-dessus la grande tour de Saint-Marc. Si j'échoue, rien ne me décourage, et l'espèce de colère que j'éprouve contre moi est encore un plaisir, du genre de celui que procure un cheval rétif, une mer houleuse, un vin brûlant. Mais l'approbation d'autrui ne me stimule pas plus que ne le ferait un coup de bonnet des seigneurs Bianchini. Quand Francesco, cet autre moi-même, m'a dit: « Cela va bien, » je suis satisfait. Quand mon père, en regardant mon archange, souriait malgré lui ce matin, tout en fronçant le sourcil, j'étais heureux. A présent, que le procurateur-caissier dise que Dominique le rouge fait mieux que moi, tant pis pour le procurateur-caissier; je ne pousserai pas la compassion jusqu'aux larmes. Que le bon peuple de Venise trouve que je n'ai pas mis assez de brique dans mes chairs et assez d'ocre dans mes draperies, *evviva giumento!* Si tu n'étais pas si sot, tu ne me ferais pas tant rire, et ce serait dommage, car je ris de bon cœur!

— Heureuse, trois fois heureuse insouciance! s'écria Francesco.

En devisant ainsi, ils se rapprochaient de la ville. Quand ils furent près de la rive: — Avant que je vous quitte, dit Valerio, il faut conclure. De quoi vous plaignez-vous? Qu'exigez-vous de moi? que je cesse de me divertir? autant vaudrait empêcher l'eau de couler.

— Que tu te divertisses moins publiquement, répondit Francesco, et que tu renonces, pour quelque temps du moins, à ton atelier de San-Filippo. Tout cela peut être mal interprété. On demande déjà comment cette prodigieuse quantité d'arabesques que tu dessines, et de menus travaux auxquels tu te prêtes, peut se concilier avec le travail de la basilique. Si je ne connaissais ton activité infatigable, je n'y comprendrais rien moi-même; et si je ne voyais par mes yeux avancer ta besogne, je ne croirais pas que deux ou trois heures de sommeil, après des nuits de plaisir et de bruit, puissent suffire à un ouvrier attaché tout le jour à un travail pénible. Empêche tes nom-

breuses connaissances, et surtout ces jeunes patriciens si babillards, de venir te rendre, à la basilique, des visites continuelles. Un tel honneur blesse l'amour-propre des Bianchini : ils disent que ces jeunes gens te font perdre ton temps, qu'ils te détournent du travail pour t'occuper de choses futiles ; par exemple, cette joyeuse confrérie que vous venez d'instituer, et qui met en rumeur tous les fournisseurs de la ville...

— Oimé ! s'écria Valerio, c'est précisément pour cela que je suis si pressé de vous quitter ce soir : on m'attend pour régler le costume. Il n'y a pas à reculer, et tu es engagé sur l'honneur, Francesco, à en faire partie.

— Je m'y suis engagé, à condition que l'affaire ne commencerait qu'après la Saint-Marc, parce qu'alors j'espère avoir terminé ma coupole.

— J'ai dit cela et pour ton compte et pour le mien ; mais tu penses bien que deux ou trois cents jeunes gens, avides de plaisir, n'entendent pas facilement les raisons d'un seul qui est avide de travail. Ils ont juré que si nous nous refusions à être des leurs sur-le-champ, l'association était manquée, que rien n'était possible sans moi ; et là-dessus, ils m'ont fait de grands reproches, prétendant que je les avais lancés, que les dépenses étaient faites, la fête ordonnée, et qu'un aussi long retard donnerait un triomphe aux autres *compagnies*. Bref, ils ont tant fait, que je me suis engagé, et pour toi et pour moi, à inaugurer la bannière des compagnons du Lézard dans quinze jours. On débutera par un grand jeu de bagues et par un repas magnifique, où chaque compagnon sera tenu d'amener une dame jeune et belle.

— Ne penses-tu pas que ces folies vont retarder ton travail ?

— Vive la folie ! mais je la défie bien de m'empêcher de travailler quand l'heure du travail sonne. Il y a temps pour tout, frère ; ainsi je puis compter sur toi ?

— Tu peux m'inscrire, et, par tes mains, je déposerai ma cotisation ; mais je ne paraîtrai point à cette fête : je ne veux pas qu'on dise que les deux Zuccati s'amusent à la fois. Il faut que l'on sache que quand l'un se divertit, l'autre travaille pour deux.

— Cher frère ! s'écria Valerio en l'embrassant, je travaillerai pour quatre la veille, et tu viendras à la fête. Va, ce sera une fête superbe et dont le but est noble, une fête toute plébéienne et toute fraternelle. Il ne sera pas dit que les patriciens seuls ont le droit de s'amuser, et que les ouvriers n'ont que des confréries dévotes. Non, non ! l'artisan n'est pas réservé à faire toujours pénitence ! les riches s'ima-

gineraient que nous sommes faits pour expier leurs péchés. Allons, Bartolomeo, tu en seras aussi, je vais te faire inscrire; cela t'occasionnera un peu de dépense. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai, moi, et je prends tout sur mon compte. A revoir, chers amis, à demain. Frère bien-aimé, tu ne diras pas que je n'écoute pas tes conseils avec le respect qu'on doit à son aîné. Allons, avoue que tu es content de moi!

En parlant ainsi, Valerio sauta légèrement sur la rive du palais ducal, et disparut sous les ombres fuyantes de la colonnade.

V.

Ce même soir, vers minuit, le Bozza revenant de chez sa maîtresse, triste et soucieux plus que jamais, ennuyé de l'amour, ennuyé du travail, ennuyé de la vie, marchait à grands pas sur la rive solitaire. Un vent d'orage s'était élevé, le flot battait les quais de marbre, et des voix mystérieuses semblaient murmurer des paroles de haine et de malédiction sous les noires arcades des vieux palais.

Il se trouva tout à coup en face d'un homme dont le pas lourd et retentissant n'avait pu le distraire de sa rêverie. A la lueur d'un fanal attaché à un pieux d'amarrage, le Bozza et l'autre promeneur nocturne se reconnurent, et, s'arrêtant en face l'un de l'autre, se toisèrent de la tête aux pieds; Bartolomeo, pensant que cet homme pouvait bien avoir quelque mauvais dessein, mit la main sur son stylet; mais, contre son attente, Vincent Bianchini (car c'était lui) porta la sienne à son bonnet et l'accosta avec courtoisie.

Vincent était, comme son frère Dominique, un rude compagnon et un méchant homme. Moins brutal en apparence et capable, malgré son peu d'éducation, d'affecter d'assez bonnes manières, profondément rusé, rompu au mensonge par suite des accusations infamantes qu'il avait subies devant le conseil des dix, il était certainement le plus dangereux des trois Bianchini.

— Messer Bartolomeo, dit-il, je viens d'un endroit où je croyais vous rencontrer, et où je suis fort aise que vous n'ayez pas eu, comme moi, la curiosité de vous glisser furtivement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, messer Vincenzo, répondit le Bozza en s'inclinant et en essayant de passer outre.

Vincent mesura son pas sur celui de Bozza, sans paraître s'apercevoir du désir qu'il avait de l'éviter.

— Vous savez sans doute, dit-il, que les principaux membres de

la nouvelle compagnie viennent de s'assembler pour délibérer sur les statuts et sur les admissions.

— C'est possible, répondit Bartolomeo, cela m'importe assez peu, messer Bianchini, je ne suis pas un homme de plaisir.

— Mais vous êtes un homme d'honneur, et c'est pour cela que je me réjouis de ne vous avoir point vu au nombre des auditeurs de cette belle délibération.

— Que voulez dire? s'écria le Bozza en s'arrêtant.

— Je veux dire, brave Bartolomeo, reprit Vincent, que si vous eussiez été là, les choses se seraient passées autrement, et qu'il y aurait eu peut-être un peu de bruit. Il vaut mieux, au reste, que tout se soit arrangé, car une affaire si puérile ne mérite pas.....

— Allons, parlez, messer, je vous prie, dit Bozza avec impatience; s'est-il passé là quelque chose qui intéresse mon honneur?

— Eh! eh! non pas personnellement, peut-être; mais c'est un affront collectif que vous avez reçu. Voici ce qui est arrivé : Vous savez que la nouvelle compagnie doit se former, à l'instar des autres joyeuses associations, de membres choisis dans diverses corporations, émules les unes des autres pour la richesse et le talent. Ainsi, dans celle-ci, on s'était promis de recevoir tous ceux de la corporation des verrotiers qui seraient assez riches et assez amis du plaisir pour vouloir être admis. Celle des architectes et celle des vitriers, celle des fondeurs et celle des travailleurs en mosaïque, enfin tous les états qui concourent aux travaux de la basilique devaient fournir leurs candidats. Cela posé, il ne s'agissait plus que d'enregistrer les noms de ces candidats, et les fondateurs, ayant à leur tête messer Valerio Zuccato, votre maître, se sont réunis tantôt à cet effet. Mais croiriez-vous que cet artiste, si renommé pour son agréable humeur et sa popularité, s'est montré plein de hauteur et de dédain à l'égard de la plupart des admissions proposées? Oui vraiment, il s'est mis à trancher du gentilhomme et du sénateur; il a déclaré que quiconque ne serait pas reçu maître dans une profession quelconque n'était pas digne de se réjouir en sa compagnie. On lui a fait beaucoup d'objections, et plusieurs se sont hasardés à dire que certains apprentis avaient plus d'économie et de talent, par conséquent plus d'argent et de mérite que leurs maîtres; c'est ce qu'il n'a jamais voulu entendre, et il s'est exprimé en termes si vains et si durs, qu'il a blessé tout le monde. En ce moment je me trouvais près de lui sans qu'il me vît, et quelqu'un lui dit : Si vous l'emportiez, n'auriez-vous pas regret au Bozza, ce brave compagnon qui travaille si bien, qui a une si bonne con-

duite et tant d'attachement pour vous et votre frère? — Si mon apprenti, a répondu messer Valerio, est admis dans la compagnie, je me retire. Malgré cela, l'avis de la majorité l'a emporté, et les compagnons seront admis, pourvu toutefois qu'il soient jugés par l'assemblée dignes d'être portés prochainement à la maîtrise dans leurs professions respectives.

Le Bozza ne répondit rien à ce discours; mais Vincent Bianchini, qui l'observait de près, vit, à la sécheresse de son pas sur le pavé et au mouvement de contraction de son bras sous le manteau, qu'il éprouvait un violent dépit.

Cependant Bartolomeo se contenait, car il n'ajoutait pas une foi absolue aux paroles du Bianchini. Celui-ci, voyant qu'il ne fallait pas laisser refroidir la blessure, ajouta d'un ton dégagé : — C'est bien dommage, après tout, qu'un garçon si bien tourné et si aimable se soit laissé gonfler par la vanité! Le commerce des patriciens devait amener ce malheureux travers. Il est fâcheux pour un artiste de voir des gens au-dessus de sa classe.

— Il n'est point de classe au-dessus de l'artiste, répondit avec humeur le jeune apprenti : si Valerio estime quelque chose plus que son art, il n'est pas digne du titre qu'il porte.

—Cette sotte vanité, reprit tranquillement Bianchini, est une maladie de famille. Sébastien Zuccato méprise ses enfans, parce qu'il est peintre et que ses enfans sont mosaïstes. François, le fils aîné, qui est premier maître dans son art, méprise son frère parce que celui-ci n'est que maître en second, et ce dernier méprise son apprenti....

— Ne dites pas qu'il me méprise, messer, dit Bozza d'une voix sourde. Il n'oserait! ne dites pas que je suis un homme méprisé, car par le sang du Christ! je vous apprendrai le contraire.

— Si vous étiez méprisé par un sot, répondit Bianchini avec le calme de l'hypocrisie, ce mépris tournerait à votre gloire. Il est des gens dont l'estime est une injure.

— Valerio n'en est pas là avec moi, reprit Bozza essayant de lutter contre les vipères qui lui rongeaient le cœur.

—J'espère que non, dit Vincent; pourtant je ne conçois pas ce qu'il a pu dire de vous à la personne qui avait prononcé votre nom, car il lui a parlé à l'oreille, et j'ai vu seulement de qui il était question, à la manière dont il a enfoncé sa barrette jusque sur les yeux, et relevé le collet de son manteau jusqu'aux oreilles pour vous contrefaire et vous ridiculiser. En faisant cela, il fronçait le sourcil et

imitait votre geste, ce qui faisait rire aux éclats le confident de ces sottes plaisanteries.

— Et qui était celui qui se permettait de rire? s'écria le Bozza en enfonçant malgré lui son bonnet sur les yeux, serrant le poing et le ramenant sur la poitrine, geste que, selon Bianchini, Valerio avait tourné en dérision.

— Ma foi, je ne saurais pas vous le dire, répondit Vincent, je ne pouvais voir sa figure, parce que, selon sa coutume, Valerio rassemblait autour de lui un auditoire nombreux, avide de ses saillies. Quand j'ai réussi à fendre la presse, Valerio avait changé d'interlocuteur et parlait d'autre chose, mais on riait encore à la place qu'il venait de quitter.

— C'est bien, messer Vincent, répliqua le jeune homme désespéré. Je vous remercie de m'avoir dit cela; peut-être trouverai-je l'occasion de vous en récompenser.

En parlant ainsi, le Bozza doubla le pas, et le Bianchini suivit des yeux pendant quelque temps sa plume noire agitée par le vent d'orage. Puis il le perdit de vue, et, s'applaudissant d'avoir entamé la cuirasse du premier coup, il resta long-temps immobile sur la rive écumante, absorbé dans ses pensées de haine et dans ses desseins pervers.

George Sand.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

SUR L'ORIGINE GRECQUE

DES ZODIAQUES

PRÉTENDUS ÉGYPTIENS.

Cet écrit a été lu, il y a treize ans (le 30 juillet 1824), à la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était resté inédit (1), ainsi que les recherches dont il contient le résumé. J'ai négligé de mettre la dernière main à ces recherches et de les publier, par suite de la répugnance que j'éprouve à publier des travaux qui ne me satisfont pas sur tous les points. Or, dans un grand ensemble, il y a presque toujours des lacunes qu'on espère remplir par la suite; on attend que de nouvelles méditations, ou la découverte de quelques faits, viennent en fournir les moyens. Dans l'intervalle, on se met à courir après d'autres vérités qu'on entrevoit et que l'on compte bien atteindre. Sur cela, les anciens travaux sont négligés, jusqu'à ce que quelque circonstance engage à les tirer de l'oubli.

C'est ce qui est arrivé à mon travail sur l'uranographie grecque et sur l'astrologie. Les bases en sont posées depuis treize ans, les recherches faites en grande partie ; mais l'ouvrage demanderait, pour être mis en état de paraître, un temps que l'auteur, qui s'occupe beaucoup plus de s'instruire soi-même que d'instruire les autres, aime mieux employer à des recherches nouvelles. Je cède pourtant à d'amicales sollicitations, et je publie au moins l'introduction telle que je l'ai écrite, il y a treize ans. C'est un résumé assez clair des idées développées dans l'ouvrage même, présentées sous un aspect général, et unies par un enchaînement logique qui permet d'en saisir facilement l'ensemble.

Le résultat de ce travail se résume, comme on le verra, dans cette proposition unique : *notre zodiaque en douze signes, qui se retrouve en Égypte et dans presque tout l'Orient, est d'origine grecque.* Cette proposition est à

(1) Mon ami, M. Guigniaut, en a donné seulement un extrait dans sa savante traduction de *la Symbolique* de M. Creuzer, tom. I, pag. 928, 929. Paris, 1825.

peu près l'inverse de tout ce qui a été dit sur ce sujet; car s'il y a eu jusqu'à présent *autant d'avis que de têtes* sur l'objet et l'époque du zodiaque, tout le monde s'est pourtant accordé en un point, c'est que le zodiaque grec provient de l'Asie ou de l'Egypte. Cette proposition est donc un *paradoxe*, et elle fut qualifiée telle, je devais m'y attendre; aussi la qualification ne pouvait m'ébranler. Je sais le peu que vaut, en général, un *paradoxe* qui n'est qu'un aperçu de l'esprit, qu'une manière plus ou moins ingénieuse de voir autrement que les autres; mais quand un *paradoxe* est la conséquence rigoureuse de faits bien constatés, qui ne sauraient admettre une autre explication aussi probable, il prend un caractère scientifique, et l'on ne doit pas craindre de le produire, quelque éloigné qu'il puisse être de l'opinion commune; car il y a bien de l'apparence que, s'il n'est pas vrai de tous points, il contient une somme de vérité qui finira par modifier sensiblement les idées reçues.

On aura donc raison de persister. C'est ce que j'ai fait en d'autres circonstances, et je ne m'en suis pas mal trouvé. Ainsi, pour rappeler le point de départ de ces recherches nouvelles, lorsqu'en 1821, à l'époque où l'opinion de la haute antiquité des monumens d'architecture égyptienne avait le plus de force et d'autorité, je lus en Académie et je publiai dans le *Journal des Savans* un Mémoire où je concluais du sens des inscriptions gravées sur la façade de quelques temples de la Haute-Egypte, que ces édifices avaient été élevés, en tout ou en partie, terminés, ou réparés sous la domination grecque et romaine, on cria de toutes parts au *paradoxe;* on écrivit pour prouver l'impossibilité de cette opinion. Champollion lui-même protesta d'abord très fortement contre les conséquences que j'osais en tirer (1). Malgré ma déférence pour ses avis, j'eus confiance dans la force des argumens où mon instinct philologique me tenait attaché : je persistai; bien m'en prit. Six mois ne s'étaient pas écoulés que Champollion découvrait (2) les hiéroglyphes phonétiques : il se mettait à lire couramment sur ces temples les mêmes noms royaux ou impériaux qui, d'après les inscriptions grecques, devaient s'y trouver, et déjà, dans le *Précis* du système hiéroglyphique, il admettait la conséquence où j'étais parvenu du premier saut, tout simplement en ne reculant pas devant une déduction qui paraissait téméraire, mais qui n'était que naturelle.

Le second pas dans cette nouvelle carrière fut marqué par un résultat important, à savoir qu'il n'existe aucune représentation zodiacale dans les monumens égyptiens antérieurs à la domination grecque, d'où je tirais la conséquence que notre zodiaque est étranger à l'ancienne Égypte (3), conséquence que jusqu'ici rien n'est venu démentir.

Le troisième pas est résulté des nouvelles recherches dont on lira le *résumé* dans la seconde moitié de cet écrit. On y verra que l'opinion sur l'origine grecque du zodiaque est une conséquence de mes recherches antérieures. Cette opinion ressort également d'observations certaines, de faits simples et bien constatés, liés par une chaîne de déductions exactes.

Je le publie tel qu'il a été composé en 1824, tel que l'ont lu plusieurs sa-

(1) *Revue encyclopédique*, mars 1822.
(2) Septembre 1822.
(3) Voir mes *Observations sur les représentations zodiacales*, mars 1824.

vans auxquels je l'ai communiqué ensuite, entre autres Cuvier, La Place, M. Alex. de Humboldt et M. Arago. Les *notes ajoutées* précédées d'un — indiquent les points que les travaux faits depuis 1824 ont confirmés ou modifiés.

Aucune question historique n'a plus vivement agité le monde savant que celle de l'antiquité des zodiaques représentés dans plusieurs temples de l'Égypte. Pendant plus de vingt années, elle a occupé les astronomes et les antiquaires, les théologiens et les philosophes. Elle a fait naître une multitude de dissertations et d'ouvrages, où les opinions les plus contradictoires ont été avancées et soutenues avec une vivacité de controverse dont il y a peu d'exemples. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de déterminer l'âge de quelques monumens antiques, genre de discussions qui peut amener des disputes très vives, mais qui sort rarement d'un cercle étroit d'initiés. Les questions les plus graves, qui touchaient, ou qu'on croyait toucher aux opinions religieuses, se montraient derrière la question archéologique. Dès-lors l'intérêt scientifique en devint, pour la plupart, le moindre intérêt. Beaucoup se décidèrent pour ou contre l'antiquité reculée des zodiaques, selon les vues particulières qu'ils voulaient faire prévaloir. Ceux qui, étrangers à toute préoccupation, conservèrent l'indépendance d'esprit nécessaire, furent soupçonnés de se laisser conduire par des motifs où la science avait la plus faible part.

Depuis que les efforts heureux de la philologie sont parvenus à démontrer sans réplique que ces représentations zodiacales ont toutes été sculptées sous la domination romaine, elles ont perdu de leur importance aux yeux du grand nombre. Les questions graves qu'on y rattachait se trouvant écartées, l'esprit de secte et de parti a presque abandonné les zodiaques. Mais ils ont acquis une importance toute nouvelle aux yeux des personnes instruites, par les recherches récentes qui établissent la liaison de ces monumens avec certaines idées dominantes à l'époque où ils ont été sculptés dans les temples de l'Égypte.

L'exposé sommaire de ces recherches et des observations qui les ont occasionnées n'est peut-être pas indigne de l'attention de ceux qui aiment à suivre les progrès des sciences historiques.

I.

Pour qu'on en saisisse mieux la marche et l'ensemble, il faut re-

monter jusqu'aux idées de Bailly et de Dupuis, dont l'influence sur toute cette question a été aussi profonde que durable.

On doit d'abord distinguer dans le *zodiaque*, considéré comme la bande céleste que le soleil traverse dans sa course annuelle, deux notions tout-à-fait distinctes, et qu'on a presque toujours confondues : 1° sa division en tel ou tel nombre de parties égales; 2° le choix des figures quelconques destinées à représenter les constellations placées sur les divers points de la route du soleil.

La divison de l'écliptique en vingt-sept, vingt-huit, en douze, vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit parties, peut exister chez des peuples qui n'ont eu entre eux aucune communication; car toutes ces divisions résultent de phénomènes constans, et partout les mêmes. Tous les peuples ont dû observer que le mouvement rétrograde de la lune, dans le ciel, s'opère en un peu plus de vingt-sept jours, et que la course du soleil est marquée par environ douze pleines lunes. Les uns partagèrent cette route en vingt-sept ou vingt-huit parties, les autres seulement en douze, ou en nombres multiples de celui-là. Mais, comme les groupes d'étoiles affectent rarement des formes déterminées, et comme ces groupes eux-mêmes peuvent être composés de vingt manières différentes, il est clair que l'usage des mêmes groupes et des mêmes figures, chez deux peuples, ne peut être un effet du hasard; l'un des deux les a nécessairement empruntés à l'autre.

Ainsi, deux peuples peuvent avoir la même division du zodiaque, et admettre cependant des configurations différentes. On conçoit encore comment, chez tel peuple, la division quelconque de l'écliptique ou de l'équateur a précédé la disposition, en groupes, des étoiles placées dans la direction de ces grands cercles, et comment, chez tel autre peuple, un certain nombre de groupes auront été formés dans le voisinage de l'un des deux, avant qu'on ait imaginé de les diviser régulièrement l'un ou l'autre.

Ces distinctions, prises dans la nature même des choses, sont confirmées par ce qu'on remarque sur la sphère de plusieurs peuples, où l'on voit les mêmes divisions du zodiaque porter d'autres noms, ou être marquées par des configurations toutes différentes. Tels sont les *khordehs* des Persans, les *sou* des Chinois, les *nakshatras* des Hindous, formant la même division du zodiaque en vingt-sept ou vingt-huit parties.

Cependant on ne saurait dire combien d'erreurs et de préjugés sont résultés de la confusion de ces notions élémentaires. Ainsi Bailly, partant du fait, qu'il croyait certain, que les Égyptiens et les

Chaldéens divisaient l'écliptique en douze parties, en conclut qu'ils avaient le même zodiaque que les Grecs; et, comme les douze signes du zodiaque grec existent dans les sphères des Persans, des Arabes, et ont été retrouvés jusque dans l'Inde, il admit comme prouvé que l'Orient est la source d'où la Grèce avait tiré ces constellations. S'il avait recherché d'abord quelle pouvait être l'époque des monumens dont il s'appuyait, il aurait vu sans doute que cette identité pouvait bien ne rien prouver du tout, car il n'en est aucun qui ne soit d'une époque de beaucoup postérieure à l'ère vulgaire; rien n'empêcherait donc de croire que ces zodiaques sont le zodiaque grec, que l'influence de l'école d'Alexandrie aura transporté dans tout l'Orient peu de temps avant ou après notre ère. Mais Bailly, qui, sur l'autorité de Goguet (1) et d'autres, trouvait jusque dans Job des preuves de l'existence du zodiaque (2), ne pouvait concevoir le moindre doute sur l'antiquité de cette institution en Orient. Il ne pouvait sentir la nécessité d'un pareil examen, et il ne balança pas à reporter au-delà du déluge (3) l'origine du zodiaque. Naturellement il en donna l'invention à cet ancien peuple de la Haute-Asie qui, selon lui, nous avait *tout appris*, excepté, comme disait d'Alembert, son nom et son existence. L'autorité de cet éloquent écrivain prépara la voie à d'autres hypothèses plus hardies encore.

Un homme d'un grand savoir, d'un esprit étendu et pénétrant, malheureusement peu critique, Dupuis, fit remonter l'institution du zodiaque à une époque bien plus reculée encore. Bailly s'était arrêté à l'an 4,600 avant notre ère. Dupuis ne se contenta point de cette ancienneté, déjà fort respectable; il recula l'époque jusqu'à 13,000 ou 15,000 ans, en la rattachant à l'explication même de chacun des douze signes.

Cette explication ingénieuse n'était que le développement d'une hypothèse indiquée par un grammairien du ve siècle de notre ère. Dupuis l'adopta, sans s'apercevoir qu'elle appartient à un ordre d'idées étrangères aux opinions de l'antiquité.

On sait que, par suite du contact des Grecs et des Romains avec les nations asiatiques, il se forma un singulier mélange des superstitions de l'Occident et de l'Orient. La religion grecque et romaine accueillit, avec une facilité merveilleuse, les cultes étrangers; plusieurs

(1) *Origine des Lois*, tom. I, pag. 413 et suiv., éd. de 1820.

(2) *Hist. de l'Astronomie ancienne*, pag. 478. Qu'il soit question dans Job de quelques constellations (9, 9; 38, 32), cela est certain; mais on ne sait pas au juste quelles sont celles dont il a voulu parler.

(3) Ouvrage cité, pag. 74.

des divinités de l'Égypte et de l'Asie passèrent en Italie et dans les autres provinces européennes de l'empire romain. Des cultes purement locaux prirent une extension nouvelle; les attributions des diverses divinités furent mêlées et confondues; des superstitions inconnues naquirent; on vit paraître des symboles extravagans et des images odieuses ou ridicules, résultats de cette étrange confusion; une foule de monumens et plusieurs des hymnes prétendus orphiques nous montrent que le paganisme, dans les premiers siècles de notre ère, présentait un effroyable chaos. Depuis long-temps, quelques sectes philosophiques, pour chercher une explication raisonnable à des superstitions absurdes, avaient imaginé des allégories et des symboles tendant à faire croire que sous de telles extravagances était cachée une science profonde ou une métaphysique raffinée. Plus tard, l'apparition et les progrès toujours croissans du christianisme firent entrer plus avant les païens dans cette voie d'explication. En présence d'une religion nouvelle, dont la morale et les dogmes faisaient tant de prosélytes, on redoubla d'efforts pour montrer que le polythéisme, bien compris, était une religion pour le moins aussi épurée. Les écrits des Porphyre, des Jamblique, des Proclus et des Plotin témoignent de ces efforts infructueux du paganisme expirant pour se relever et se légitimer aux yeux de la raison.

C'est à cette cause qu'il faut rapporter l'origine du système dont Macrobe nous a conservé les principaux traits, mais à l'appui duquel on ne peut trouver que des autorités bien postérieures à l'ère vulgaire. Selon ce système, les principaux dieux, Jupiter, Mars, Osiris, Mercure, Bacchus, Horus, Hercule, Adonis, sont le soleil sous des formes et des représentations diverses (1) : les mythes et les différens cultes de ces divinités sont des symboles de mouvemens astronomiques. Macrobe donne une explication des signes du zodiaque, fondée sur les rapports présumés de ces signes avec l'année agricole, ou les phénomènes célestes. Il prétend, par exemple, que le *cancer* est un symboble de la route rétrograde du soleil, du tropique d'été vers l'équateur; que le capricorne exprime la route de cet astre, qui remonte du tropique d'hiver.

Dupuis partit de cette explication, qu'il crut représenter la vraie signification des configurations zodiacales. Il posa d'abord en fait deux pures hypothèses, à savoir, que le zodiaque avait été *inventé* en

(1) Macrob., *Saturn.*, I, 17 — 23.

Égypte, et qu'il était une expression, soit des phénomènes célestes, soit des diverses circonstances de l'année agricole dans ce pays.

Ces deux hypothèses lui présentaient cependant cette grave difficulté, qu'en faisant correspondre, comme au temps d'Hipparque, le cancer au solstice d'été, et le capricorne au solstice d'hiver, aucune des configurations zodiacales, considérées comme symboles agricoles ou astronomiques, ne pouvait s'appliquer au sol de l'Égypte. C'est alors qu'il conçut l'idée hardie de faire faire une demi-conversion au zodiaque. Il supposa donc que les points solsticiaux et équinoxiaux, par l'effet de la précession, avaient parcouru la moitié de l'écliptique, depuis l'invention du zodiaque jusqu'au moment où les uns vinrent coïncider avec le premier degré des signes du cancer et du capricorne, les autres avec le premier degré du bélier et de la balance (vers 410 ans avant Jésus-Christ). A l'époque de cette invention, le solstice d'hiver répondait au cancer, celui d'été au capricorne, l'équinoxe de printemps à la balance, et celui d'automne au bélier; ce qui ferait remonter cette institution au moins à 13,000 ans avant notre ère. A l'aide de cette demi-conversion, il se procura l'explication plausible de sept ou huit signes, explication sur laquelle il y a cependant beaucoup à dire encore.

Or, comme ce n'est pas au berceau de sa civilisation qu'un peuple s'avise d'une institution pareille, il fallait admettre une antiquité encore plus grande pour l'origine de la civilisation égyptienne. Mais, outre l'impossibilité de donner la moindre consistance historique à une époque si reculée, cette chronologie avait le grave inconvénient de se trouver en contradiction formelle avec l'opinion des Égyptiens eux-mêmes. Si nous laissons, en effet, de côté les nombres fabuleux assignés aux règnes des dieux et des héros en Égypte, chronologie toute religieuse, et si nous nous en tenons à la chronologie historique conservée dans les fragmens de Manéthon, conforme au total que donne un passage de Diodore de Sicile (1), nous trouvons que l'histoire des Égyptiens, selon leur propre opinion, ne remonte qu'à environ 5,000 ans avant notre ère (2).

Dupuis sentit lui-même quelle difficulté historique présentait la grande étendue de sa chronologie. Il fut le premier à suggérer une modification qui consistait à supposer que les inventeurs du zodiaque

(1) Voir, sur ce passage, un Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions, le 19 septembre 1823. — Imprimé dans le tome XII des *Mémoires*. Paris, 1836. (*Note ajoutée.*)

(2) — C'est ce que j'ai développé dans mon cours de 1836 au Collége de France. (*Note ajoutée.*)

en avaient placé les symboles, non pas dans le lieu qu'occupe le soleil, mais dans la partie du ciel opposée, de manière que la succession des levers du soir de chaque signe aurait servi à marquer les rapports du soleil et de ces signes, ce qui ramenait l'origine du zodiaque à l'époque où le lion était solsticial et le taureau équinoxial, environ 2,400 ans avant l'ère vulgaire (1). Dupuis possédait à un trop haut degré l'esprit de combinaison pour ne pas sentir que cette modification, tout hypothétique, dérangeait l'unité de son système, et remplaçait une difficulté par une autre; aussi ne fut-elle de sa part qu'une concession presque involontaire, qu'il abandonna dans la suite (2). Ce fut en 1793-1794 qu'il publia son remarquable livre de l'*Origine de tous les cultes*, où il déploie l'érudition à la fois la plus vaste et la plus confuse, où mêlant, sans critique et sans ordre, les sources de tous les temps, il enveloppe dans son hypothèse favorite la fable et l'histoire, Bacchus, Hercule et saint Denis, les patriarches, Jésus-Christ et ses apôtres.

Quelques années après, lors de la mémorable expédition d'Égypte, on trouva des zodiaques sculptés dans plusieurs anciens temples de ce pays. Cette découverte, faite dans le pays même où Dupuis avait placé l'invention du zodiaque, sur des édifices dont on était loin de pouvoir alors mettre en doute la haute antiquité, devait paraître la confirmation la plus éclatante des idées du savant français; et, comme pour ajouter à cette remarquable coïncidence, les zodiaques de Dendérah ne commençaient point par le même signe que ceux d'Esneh, différence qui paraissait ne pouvoir s'expliquer que par celle de l'époque même des monumens. Cette circonstance parut décisive pour établir que les Égyptiens avaient eu égard à l'effet de la précession des équinoxes en dressant les zodiaques pour diverses époques.

Je crois superflu de rappeler ici les doctes et consciencieux travaux que la discussion de ces monumens fit naître, les recherches des érudits, les calculs étendus et subtils des mathématiciens, enfin la vive controverse qui s'agita dans toute l'Europe pour déterminer l'époque et l'objet des zodiaques, au moyen de caractères astronomiques que chacun s'efforça d'y découvrir. Il me suffira de dire que tous les savans qui prirent part à cette mémorable dispute, tant les défenseurs de la haute antiquité de ces monumens que les partisans d'une antiquité plus restreinte, trouvèrent, dans la combinaison des

(1) *Mémoire sur les Constellations*, pap. 30. — Dans l'*Origine des Cultes*, tom. III, p. 340.

(2) Voyez son *Mémoire explicatif sur le Zodiaque* (Paris, 1806), où il n'est plus question de la chronologie mitigée.

emblèmes qu'on y voit représentés, le moyen de prouver, avec un succès à peu près égal, la justesse de leurs opinions diverses. L'absence totale de points fixes et déterminés, sur lesquels tout le monde pût s'entendre, excluait la possibilité d'une discussion méthodique et régulière. Chacun allait devant soi, composant son hypothèse, ou combattant celle des autres, sans trop s'inquiéter des objections auxquelles la sienne était soumise à son tour. Les spectateurs de cette lutte opiniâtre, fatigués de tant de débats inutiles, finirent par concevoir un préjugé défavorable contre toutes ces tentatives, et se montrèrent fort disposés à faire aux zodiaques égyptiens l'application du mot de Voltaire : « Ce qu'on peut expliquer de vingt manières différentes ne mérite d'être expliqué d'aucune. »

Il est vraisemblable que la lutte aurait continué long-temps encore, grace au vague et à l'obscurité du sujet, si des recherches d'un genre tout nouveau n'eussent arrêté l'ardeur des combattans, en leur donnant à croire qu'ils pourraient bien avoir jusqu'alors cherché l'explication des zodiaques précisément là où ils ne devaient pas la trouver.

II.

Après tant d'efforts infructueux, il était facile de prévoir qu'on n'arriverait jamais à aucun résultat certain, en continuant de combiner des emblèmes dont rien ne pouvait déterminer le sens, et qui laissaient le champ libre à toutes les hypothèses. Evidemment on ne pouvait sortir de ce dédale que si, mettant en œuvre l'élément philologique et archéologique, on parvenait à trouver, en dehors de ces monumens mêmes, un point de vue dans l'antiquité, d'où l'on pût les embrasser tous ensemble, et découvrir ainsi leur liaison avec les idées dominantes à une époque connue.

Mais la première condition, pour y parvenir, était de savoir *quand* ils avaient été exécutés, s'ils l'avaient été tous à la fois ou à de grands intervalles de temps les uns des autres. Cette donnée capitale ne pouvait résulter que de faits analogues à ceux qui servent à déterminer la date des autres monumens antiques, c'est-à-dire de légendes, d'inscriptions rapprochées des témoignages de l'histoire.

Déjà plusieurs savans, et à leur tête l'illustre Visconti, avaient présumé que le temple de Dendérah pouvait être de l'époque grecque ou romaine. Cette opinion, ou plutôt cet aperçu, étant fondée, en grande partie, sur des considérations assez vagues et sur des dessins dont les auteurs avaient un peu flatté le style égyptien, fut com-

battue avec succès par les partisans d'une antiquité plus grande. Des inscriptions grecques avaient été recueillies par les voyageurs, sur la façade et dans l'intérieur de quelques temples égyptiens : mais on n'en avait bien déterminé ni le sens ni l'objet. Je me mis à les examiner avec plus de soin et de patience, et leur analyse complète donna enfin la preuve que quelques-uns des édifices sacrés de l'Égypte ont été construits ou décorés sous la domination des Grecs et des Romains.

Ce fait attestait non-seulement la permanence des usages religieux et du caractère des arts propres à l'Egypte sous les dominations étrangères (1), mais encore l'excellente politique des vainqueurs qui, se faisant Égyptiens en Égypte, rebâtirent les temples que les Perses avaient détruits, comme quinze siècles auparavant les Thouthmosis et les Ramsès avaient relevé les édifices sacrés de Thèbes, rasés par les *Hycsos*. Or, dans le nombre de ces édifices, se trouvent le temple de Dendérah, décoré de deux zodiaques, et le petit temple d'Esneh, dont les sculptures, ainsi que l'atteste une inscription grecque décisive, ne remontent pas beaucoup au-delà des règnes d'Antonin et d'Adrien. Cet édifice renferme l'un des deux zodiaques qu'on regardait comme les plus anciens, et dont on reportait l'exécution à 3000 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'on les faisait l'un et l'autre d'environ trente siècles trop vieux (2).

Ces faits nouveaux et certains changeaient l'état de la question. Ils lui donnaient enfin une base historique, et l'on pouvait dès-lors prévoir qu'elle allait cesser d'être un champ d'interminables disputes sur le sens d'emblèmes inconnus.

Mais bientôt une découverte inattendue, dont tous les amis des lettres ont été frappés, celle de M. Champollion le jeune, a confirmé tous ces résultats nouveaux. Ce savant philologue est parvenu à lire les signes *phonétiques* ou de *sons* de l'écriture hiéroglyphique; il a déchiffré d'une manière indubitable les noms propres contenus dans les inscriptions égyptiennes gravées sur les monumens, et l'on a vu paraître, sur les temples dont j'avais fixé l'époque d'après les inscriptions grecques, les noms des mêmes Ptolémées, et des mêmes empereurs indiqués dans ces inscriptions (3). Il a trouvé le nom de l'em-

(1) C'est ce qui fut établi pour la première fois dans un mémoire inséré au *Journal des Savans*, mars et août 1821.

(2) L'ensemble de tous ces faits est exposé dans l'ouvrage intitulé : *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*. Paris, 1823.

(3) Voyez son *Mémoire sur les hiéroglyphes phonétiques*, lu à l'Académie des Inscriptions, le 22 septembre 1822.

pereur Néron, inscrit auprès de la figure (1) qui tient au zodiaque de Dendérah, d'où il résulte que ce monument a dû être exécuté sous la domination romaine; enfin, il a reconnu que toutes les sculptures du grand temple d'Esneh, par conséquent le zodiaque qui le décore, appartiennent aux deux premiers siècles de notre ère (2).

C'est ainsi que des recherches, dont les moyens et les procédés sont différens, ont successivement conduit au même résultat sur l'époque relative de quelques monumens égyptiens et des zodiaques qui s'y trouvent. Une caisse de momie, rapportée de Thèbes par M. Cailliaud (3), vint offrir une confirmation nouvelle. Cette caisse contient, dans son intérieur, un zodiaque peint, dont les signes sont disposés et dessinés justement comme ils le sont dans les zodiaques de Dendérah. Déjà les partisans de la haute antiquité de ces monumens s'apprêtaient à démontrer celle de la caisse de momie, lorsque quelques lettres grecques, tracées sur le bord, annoncèrent la présence d'une inscription qui, restituée d'une manière indubitable en ce qu'elle a d'essentiel, détruisit encore une fois toutes leurs espérances, car elle apprit que la caisse avait été faite pour un Égyptien nommé *Pétéménophis*, mort l'an XIX de l'empereur Trajan.

Le zodiaque de cette momie est le *cinquième* qui soit connu. Un *sixième* existait sur un propylon à Panopolis, mais malheureusement très mutilé. La description donnée par Pococke montre pourtant qu'il avait un caractère astrologique, analogue au monument appelé le planisphère de Bianchini (4). Or, le propylon de Panopolis, d'après l'inscription grecque, est aussi du règne de Trajan (5).

Il demeure démontré que tous les zodiaques égyptiens connus, au nombre de six, sont postérieurs au règne de Tibère, et ont été exé-

(1) Voyez sa *Lettre* insérée dans mes *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 111-118.— Depuis que ceci est écrit, l'application certaine de l'alphabet de Champollion a beaucoup augmenté le nombre des édifices de la Haute-Égypte qui doivent leur construction aux souverains grecs de ce pays. Ce fait, que Champollion lui-même s'était d'abord refusé à croire, est devenu, grace à son admirable découverte, l'un des mieux constatés de l'histoire. C'est à lui, par exemple, qu'on doit de savoir qu'il n'y a rien de pharaonique parmi les monumens de Philes, à l'exception d'une petite chapelle où se lit le nom de Nectanébo, qui a régné sur la fin de la période persane. On ne peut plus douter que cette île ne contînt d'anciens édifices, qui furent détruits par les Perses au temps d'Ochus, et que les rois grecs firent rebâtir. (Wilkinson, *Topogr. of Thebes*, pag. 469.) (*Note ajoutée.*)

(2) — Ces résultats, indiqués déjà par Champollion dans le *Précis du système hiéroglyphique* (en 1824), ont été confirmés par lui-même dans son voyage (1828-1830) et par tous les voyageurs instruits. (Wilkinson, *Topogr. of Thebes.* London, 1835.) (*Note ajoutée.*)

(3) Déposée au Cabinet des Antiques.

(4) Au Musée royal des Antiques, numéro 271.

(5) Tous ces faits sont exposés et développés dans mes *Observations sur les représentations zodiacales*, mars 1824.

cutés dans l'espace de moins d'un siècle, entre les années 57 et 150 de notre ère.

N'est-il pas fort remarquable qu'on n'ait trouvé de ces représentations dans *aucun* des temples de l'Égypte et de la Nubie, dont l'époque remonte avant la domination romaine, dans *aucune* des tombes royales qu'on a pu ouvrir, quoique presque toutes contiennent des scènes astronomiques, enfin dans *aucune* des momies anciennes que nous connaissons? *Cette absence* de toute représentation zodiacale sur les monumens *purement égyptiens*, semble attester clairement que ces représentations n'étaient ni dans les usages religieux, ni dans les habitudes nationales de l'ancienne Égypte, et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'elles doivent se rattacher à quelque superstition nouvelle, qui prit un grand développement vers le premier siècle de l'ère chrétienne.

La détermination de l'époque de tous ces monumens nous amène donc à chercher, dans cette époque même, les motifs qui ont dû guider leurs auteurs.

III.

Or, dans le tableau des superstitions dominantes aux temps voisins de l'ère chrétienne, si nous cherchons quelles sont celles qui ont un rapport direct avec les représentations zodiacales, nous trouvons *l'astrologie*, cette science mensongère qui fondait ses prédictions sur les circonstances astronomiques de la nativité. Une branche importante de cette science, celle qui rapportait les nativités à la place qu'occupaient les planètes dans le zodiaque, née, à ce qu'il paraît, dans la Chaldée, s'introduisit assez tard chez les peuples occidentaux; elle acquit un singulier développement vers le premier siècle de notre ère, alors que les progrès de l'astronomie et des mathématiques, chez les Alexandrins, lui eurent permis de s'entourer d'un appareil scientifique propre à déguiser sa futilité réelle. La manie des horoscopes devint donc générale; elle atteignit les petits comme les grands, les peuples comme les magistrats et les empereurs; on dressa partout des thèmes généthliaques, non-seulement de personnages, mais encore de villes, de temples et de divinités.

Cette coïncidence de l'époque du développement de l'astrologie avec celle de tous les zodiaques trouvés en Égypte, est trop frappante pour qu'on n'en tire pas l'induction que ces monumens ont dû avoir quelquefois pour objet de représenter un de ces thèmes astrologiques, dont l'usage était devenu si fréquent. Cette induction si natu-

relle est confirmée par le zodiaque de la momie dont j'ai parlé plus haut, d'après l'examen des diverses circonstances qui l'accompagnent; elles établissent que ce zodiaque, qui commence par le signe du lion, et finit par le cancer, comme ceux de Dendérah, a eu pour objet d'indiquer que le personnage était né sous le signe du capricorne.

Cette liaison chronologique entre l'apparition des zodiaques sur les monumens grecs, romains et égyptiens, et le développement des idées astrologiques, donne une nouvelle force à l'argument tiré de la présence des noms grecs et romains sur les monumens de style égyptien. On ne peut plus être tenté de dire que si les zodiaques ont été exécutés à cette époque tardive, du moins le thème qu'ils représentent est d'une haute antiquité; car pourquoi ce thème si ancien ne se montrerait-il jamais auparavant? On ne peut pas dire non plus que le nom de l'empereur Néron, par exemple, près du zodiaque de Dendérah, y a peut-être été mis après coup, la présence d'un tel nom se trouvant si bien expliquée par le crédit qu'avaient acquis alors les idées superstitieuses auxquelles ce zodiaque devait son exécution (1).

Et comme, dans toute question scientifique, une donnée importante bien constatée en explique beaucoup d'autres, celle de l'introduction récente du zodiaque, dans les sculptures des temples de l'Égypte, lève, comme on va le voir, une grande difficulté.

S'il est un fait historiquement avéré, c'est que la précession des équinoxes a été fortuitement découverte par Hipparque, et résulte de la comparaison qu'il a faite entre ses observations et celles d'Aristylle et de Timocharis. Le témoignage de Ptolémée ne laisse à cet égard aucun doute (2). Or, c'est là ce qu'il serait impossible de comprendre, dans le cas où, de temps immémorial, les Égyptiens eussent orné leurs temples de représentations zodiacales dans lesquelles ils avaient égard au déplacement successif des points équinoxiaux et solsticiaux. La vue seule de ces monumens aurait annoncé le phénomène, et son existence du moins, sinon la quotité du mouvement, eût été de bonne heure un fait constant, avéré, populaire même, non-

(1) — Le docteur G. Parthey, dans son excellente monographie intitulée *de Philis insulâ*, etc., (Berlin, 1830), n'attachant pas une confiance entière à l'argument tiré de la présence des noms, trouve une démonstration plus complète, de l'époque récente de ces monumens, dans les rapprochemens historiques que contient mon ouvrage. Il dit, pag. 59 : « Certiore viâ, disquisitionibus historicis, zodiacos illos famosos recentiori ætati vindicavit Letronnius in observationibus criticis. (Vide *Observations critiques sur les représentations zodiacales.*) » (*Note ajoutée.*)

(2) *Almag.* VII, 1, 2.

seulement parmi les Égyptiens, mais parmi les Grecs; car il ne faut pas oublier que, depuis cinq siècles, au temps d'Hipparque, mais surtout depuis l'établissement des Ptolémées (il y avait un siècle et demi), les Grecs parcouraient, visitaient l'Égypte, et habitaient en grand nombre dans ses principales villes. L'ignorance des Grecs et d'Hipparque lui-même, sur la précession, avant d'avoir comparé les observations de Timocharis avec les siennes, sa surprise, lorsqu'il s'aperçut du déplacement du point équinoxial, seraient tout-à-fait inexplicables. Maintenant, au contraire, qu'il est démontré que *tous* les zodiaques égyptiens sont postérieurs à Hipparque, cette grande difficulté disparaît. Comment pourrait-on être surpris que les Égyptiens aient pu, ainsi que les Grecs, ignorer si long-temps le mouvement de précession (1), lorsqu'on sait que les Chinois, qui avaient un tribunal de mathématiques de temps immémorial, qui mesuraient exactement des ombres solsticiales onze cents ans avant notre ère, ne l'ont connu, et très probablement par une influence occidentale, que vers l'an 284 de notre ère (2), plus de quatre cents ans après Hipparque?

IV.

Tel est le point où cette question se trouve définivement amenée dans un ouvrage que j'ai publié récemment (3). Elle forme déjà une théorie historique qui ressort de toutes les données certaines. Dans un travail subséquent, et dont je vais dire à présent quelques mots, j'ai cru pouvoir donner à cette théorie plus de généralité, en la liant

(1) Sur la question de savoir si les Égyptiens ont connu la précession des équinoxes, M. Ideler s'est exprimé d'une manière très dubitative, et avec une circonspection remarquable, à l'époque où il publiait son savant ouvrage sur les *Observations des Anciens* (*Beobachtungen der Alten*, S. 89. Berlin, 1806.) — Plus tard, il s'est montré plus affirmatif : il adopte mon opinion à ce sujet dans son excellent *Manuel de Chronologie* (Berlin, 1825), où il dit : « Ich pflichte hierin ganz Hrn. Letronne bei. » (j'adopte entièrement ici l'avis de M. Letronne), tom. I, S. 193. M. A. Bœckh a cru apercevoir une idée du mouvement des fixes dans une opinion pythagoricienne, très obscurément exprimée (*Philolaos des Pythagoreers Lehren*, Berlin, 1819, S. 117, 118). Cet illustre philologue a pensé qu'une notion vague de la précession avait pu passer des Égyptiens aux Grecs, et il se fonde, pour en attribuer la connaissance aux premiers, précisément sur leur usage de placer des zodiaques dans leurs temples, en variant la division des signes, d'après les changemens survenus par suite du déplacement des points équinoxiaux et solsticiaux. Il est clair maintenant que cet usage n'existait pas. Je soutiens que la précession a été inconnue aux uns comme aux autres, et que l'idée pythagoricienne dont il s'agit n'est qu'une de ces vues aventureuses, qu'on trouve dans leur cosmographie, où, grace au vague et à l'obscurité de l'idée et de l'expression, on peut trouver le germe de plus d'une connaissance qu'ils n'ont pas même soupçonnée. (*Note ajoutée.*)

(2) Gaubil, *Hist. de l'Astr. chin.*, pag. 46.

(3) Les *Observations sur les représentations zodiacales*, citées plus haut.

avec des recherches moins incomplètes sur l'astrologie des anciens, dans ses rapports avec les représentations zodiacales.

Ces recherches m'ont conduit naturellement à faire une nouvelle analyse des notions relatives à l'origine de la sphère grecque et des configurations de notre zodiaque; car tous les élémens des opinions reçues jusqu'à présent à ce sujet se trouvent ou singulièrement réduits ou détruits entièrement.

En effet, que les configurations qui nous servent encore maintenant soient celles du zodiaque grec, c'est ce qui est prouvé par une série de monumens qui remontent jusqu'à Eudoxe, vers 360 ou 370 avant notre ère. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que ce zodiaque est à peu près identique avec celui des monumens trouvés en Égypte.

Or, le fait bien constaté que ces monumens sont tous de l'époque romaine donne lieu de croire que le zodiaque prétendu *égyptien* pourrait bien être celui de la sphère grecque; et, s'il en était ainsi, nous nous trouverions réduits à une complète ignorance sur la nature des configurations dont se servaient antérieurement les Égyptiens pour représenter les constellations zodiacales, supposé même qu'ils aient eu un *zodiaque*. D'un autre côté, l'impossibilité d'établir l'époque des sphères orientales où le zodiaque grec se rencontre, nous laisse dans la même incertitude à l'égard du zodiaque en douze signes de la Chaldée (1) et de l'Inde.

Il s'agissait donc de tirer des seules données qui sont maintenant certaines, les élémens d'une opinion qui ne présentât rien de conjectural. Voici les notions très simples qui m'ont servi pour l'établir :

Le planisphère de Dendérah est le plus complet de tous les monumens astronomiques trouvés en Égypte. On a même cru pouvoir y découvrir un système régulier de projection, ce qui reste encore incertain. Mais on s'est accordé jusqu'ici à croire qu'il contient, outre les signes du zodiaque, un certain nombre de constellations extrazodiacales, sinon tout le ciel visible sous le parallèle de Dendérah. Dès lors, on est singulièrement frappé de ce que, dans ce planisphère, les douze signes du zodiaque sont les mêmes que ceux de la sphère grecque, tandis que les figures des autres constellations sont différentes de celles de cette même sphère. De cette simple observation, il résulte avec évidence que l'un des deux peuples a emprunté à l'autre ces figures zodiacales, et les a introduites, après coup, parmi les autres figures de sa propre sphère. Il ne s'agit plus que de

(1) Le passage d'Achilles Tatius (c. 23) appartient au IVe siècle de notre ère; il est par conséquent d'une époque où toutes les notions étaient confondues.

savoir quel est celui des deux peuples qui est redevable à l'autre du zodiaque qui leur est commun.

Sans insister sur d'autres preuves, je m'en tiendrai à un argument qui prouve, ce me semble, les droits des Grecs à l'antériorité. On sait qu'à l'origine de la discussion sur l'âge des zodiaques égyptiens, Visconti et l'abbé Testa conclurent l'époque récente de ces monumens de ce qu'ils contenaient le signe de la balance, dont l'insertion dans la sphère grecque est d'une date peu ancienne. Dupuis (1) et d'autres savans répondirent à l'objection en alléguant plusieurs sphères orientales où l'on trouve ce même signe, réponse qui se réduit à peu de chose, puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de prouver l'époque antérieure de ces mêmes sphères. On allégua aussi que la balance est figurée souvent dans les bas-reliefs égyptiens, ce qui ne prouve rien du tout pour l'emploi de cet ustensile comme signe zodiacal. Toute la discussion à ce sujet n'a servi qu'à établir un seul renseignement bien positif, c'est qu'au temps d'Aratus et d'Hipparque, le zodiaque grec ne contenait pas encore le signe de la balance, et que cet astérisme n'y a été introduit que vers le premier siècle avant notre ère. Auparavant, la *constellation* du scorpion formait deux *signes*, en sorte qu'il y avait *douze divisions* et seulement *onze figures*. Or, il me semble qu'on n'a point aperçu toute la portée de cette donnée incontestable.

En effet, puisque chez l'un des deux peuples, à une époque quelconque, il existait un zodiaque dont les divisions étaient marquées par douze figures, et que ce zodiaque a passé de l'un chez l'autre, il est indubitable qu'il y aura passé tout entier. Il serait absurde d'imaginer que s'il avait contenu un nombre de figures égal à celui des parties du zodiaque, on ne lui en aurait pris que huit, neuf, dix ou *onze*; on les a prises *toutes*, ou l'on n'en a pris *aucune*. Le nombre de onze figures, qui existaient dans le zodiaque grec, au temps d'Eudoxe, d'Aratus et d'Hipparque, prouve donc qu'elles n'ont point été empruntées à un peuple qui en aurait connu *douze*; conséquemment, que ces configurations ont été imaginées pour la sphère dont elles font partie, bien avant qu'on s'occupât d'une division régulière de l'écliptique, et qu'à l'époque plus tardive où l'on aura commencé à se servir de la division de l'écliptique en douze parties, on aura coupé la plus grande des figures, pour avoir le nombre douze, jusqu'au moment où il aura paru plus simple d'imaginer une douzième figure,

(1) Il avait été au-devant des objections dans le *Mémoire sur les Constellations*, pag. 337, 338, tom. III, de l'*Origine des Cultes*.

qui fut celle d'une balance, symbole le plus clair de la position du point équinoxial dans ce nouveau signe. La conséquence nécessaire de ce raisonnement est que les zodiaques trouvés en Égypte sont la représentation du zodiaque grec, faite après qu'il fut devenu complet, ce qui est précisément le fait établi par les preuves archéologiques.

Ici commence, dans mon travail, l'application de cette conséquence aux témoignages historiques. En cherchant le rôle que le zodiaque a pu jouer parmi les opinions religieuses et populaires de la Grèce, j'ai trouvé que l'idée de cette bande céleste avait été inconnue aux anciens Grecs; que les levers et les couchers des astres, dont ils faisaient tant d'usage pour l'agriculture et la météorologie, étaient rapportés, non pas au zodiaque, dont personne ne paraît avoir fait usage en Grèce avant Eudoxe, mais approximativement à certaines époques de l'année, ou bien à la position du soleil dans les points solsticiaux et équinoxiaux.

Tout prouve qu'au temps d'Eudoxe même, le zodiaque ne servait encore qu'aux astronomes. Cette invention nouvelle n'entra dans le cercle des opinions vulgaires ni à cette époque ni dans le siècle suivant; la religion ne s'en empara point; le langage poétique y demeura étranger. Dans les nombreux passages où les poètes et les prosateurs, antérieurement au IIe ou même au Ier siècle avant notre ère, font des allusions, des comparaisons ou des rapprochemens tirés des astres, on ne reconnaît aucune trace de constellations zodiacales. Les images qu'ils emploient sont analogues à celles d'Homère et d'Hésiode. On peut en dire autant des monumens de l'art; avant l'époque dont je parle, on peut y trouver des allusions à la mythologie astronomique, mais non des représentations des figures du zodiaque caractérisées d'une manière certaine. Celles-ci, qui commencent à se montrer vers le premier siècle avant l'ère chétienne, ne sont fréquentes que dans le premier, et surtout dans le second siècle après cette ère, à partir du règne d'Antonin-le-Pieux.

Il en a été de même chez les anciens Égyptiens, auxquels le zodiaque, à en juger par leurs monumens originaux, est resté inconnu. Toute leur astronomie, comme celle des Grecs, devait se fonder sur des levers comparatifs d'étoiles à l'horizon (1). Rien n'y était rapporté à l'écliptique (2).

(1) — Cette vue a été confirmée par le tableau des influences des astres, découvert, en 1829, par Champollion dans les tombeaux de Biban-el-Molouk, à Thèbes. Dans ce tableau, qui nous donne en même temps un curieux exemple de l'astrologie égyptienne, il n'est question que des levers successifs d'étoiles, sans aucune indication d'astérisme zodiacal. (Voyez la *Treizième Lettre écrite d'Egypte*, pag. 239 et suiv.) (*Note ajoutée.*)

(2) Cela sert à expliquer comment les Égyptiens ont ignoré la précession des équinoxes.

Il s'ensuit que, dans la sphère grecque, les constellations qui sont devenues depuis les signes du zodiaque, ont été primitivement formées, comme toutes les autres, indépendamment de l'idée d'un cercle quelconque; qu'elles ont été, comme celles du reste de la sphère, inventées ou introduites successivement, ainsi que cela s'est pratiqué chez tous les peuples, dont la sphère s'est enrichie peu à peu d'astérismes nouveaux.

Cette conséquence est conforme à plusieurs faits importans, sur lesquels on n'a pas assez insisté.

V.

Si notre zodiaque avait été formé tout d'une pièce, ainsi que le voulaient Bailly et Dupuis, il y aurait une certaine régularité, soit dans l'étendue des signes, soit dans leur position relative à l'écliptique. Tout le contraire a lieu.

1° Les constellations zodiacales sont rangées de la manière la plus irrégulière par rapport à l'écliptique; plusieurs s'en écartent beaucoup, soit au nord, soit au midi; il est évident, au premier coup d'œil, qu'on a imaginé l'écliptique, et qu'on les a rapportées à ce cercle, bien long-temps après leur formation, laquelle a dû être successive, comme celle des autres astérismes.

2° Leur étendue est extrêmement inégale; les unes occupent dans le ciel plus de 40°, les autres moins de 20°; les unes sont séparées entre elles par de longs intervalles, les autres sont tellement rapprochées qu'elles se pénètrent et se confondent. A ces caractères certains, on reconnaît encore qu'elles ont été formées bien avant qu'on ait imaginé une division de l'écliptique en *dodécatémories*, ou douze parties égales, puisque autrement, vu l'extrême facilité de composer arbitrairement des groupes d'étoiles, il est clair qu'on aurait disposé douze constellations d'une étendue à peu près égale, répondant à autant de parties égales de l'écliptique, et rangées symétriquement le long de ce cercle.

Outre l'époque tardive de l'introduction de la balance, un fait historique vient à l'appui de ces considérations: c'est que deux des constellations maintenant zodiacales ont été inventées à une époque connue. Selon Pline, Cléostrate de Ténédos plaça dans le ciel le *bélier* et le *sagittaire* (1), vers la 71ᵉ olympiade. Ce passage, qui a toujours fait beaucoup de peine aux partisans de l'antiquité du

(1) II, 6.

zodiaque, s'explique parfaitement, si l'on admet que les astres compris au temps d'Eudoxe dans la zône zodiacale n'étaient pas primitivement séparés du reste de la sphère; il n'est pas plus surprenant alors de voir le bélier et le sagittaire introduits par Cléostrate dans l'uranographie grecque, que de voir les *chevreaux* inventés par le même (1), la petite ourse empruntée par Thalès aux Phéniciens (2), Canope et la chevelure de Bérénice introduite sous les Ptolémées, etc.

On sait, par le commentaire d'Hipparque sur Aratus (3), qu'Eudoxe plaçait les points équinoxiaux et solsticiaux au milieu des signes, non au commencement, comme Hipparque. Il se trouvait donc un intervalle de 15° ou un demi-signe entre les longitudes de ces deux astronomes. Cette différence fut attribuée à la précession des équinoxes. Mais comme il ne s'est écoulé qu'environ deux cents ans entre l'époque du premier et celle du second, tandis que le déplacement d'un demi-signe suppose un intervalle d'environ onze cents ans, on dut remonter plus haut pour expliquer cette différence; on supposa donc qu'Eudoxe nous avait transmis, sans s'en douter, les positions appartenant à une sphère très ancienne. De là, des recherches savantes et des hypothèses ingénieuses sur l'origine et l'époque de cette sphère primitive.

Personne n'ignore les discussions qui se sont élevées dans le dernier siècle à cette occasion. Tout le système chronologique de Newton est fondé sur l'hypothèse de cette ancienne sphère, dont il faisait remonter l'origine à l'an 936, et que, selon lui, Chiron avait fabriquée pour l'usage des Argonautes (4). Fréret en reculait l'époque jusqu'en 1353 (5), et Bailly, adoptant la plus ancienne des deux époques, prenait cette prétendue sphère pour celle des Chaldéens et des Perses, qu'Hercule avait transportée dans la Grèce (6). La critique approfondie de M. Delambre a prouvé que la sphère de *Chiron* ou d'*Hercule* ne méritait guère la vive et longue polémique dont elle fut l'objet, et que la sphère d'Eudoxe, bien loin de nous avoir conservé une ancienne uranographie exacte et complète, est elle-même d'une extrême inexactitude, puisque de toutes les positions des étoiles qui s'y trouvent indiquées, les unes se rapportent à des époques

(1) Hygin., *P. Astr.*, II, 13.
(2) Strab., I, 3. — Schol. Arat., v. 39. — Hygin., *P. Astr.*, II, 2.
(3) I, 10 et passim.
(4) *Chron. of ancient kingdoms*, pag. 25, 26.
(5) *Défense de la chronologie*, pag. 439.
(6) *Histoire de l'Astronomie ancienne*, pag. 185, 424, 425.

fort différentes, les autres ne sont d'aucune époque, et n'ont pu être observées dans aucun temps. Cette sphère, au lieu de prouver une science perfectionnée à l'époque des Argonautes, dépose seulement de l'extrême imperfection de l'astronomie au temps même d'Eudoxe. S'il a mis les points équinoxiaux et solsticiaux au milieu des signes, c'est parce que cette méthode résulte tout naturellement de l'usage élémentaire de diviser le zodiaque par les levers et les couchers des astres. Hipparque, au contraire, « qui avait inventé ou perfectionné la trigonométrie, sentit le besoin de placer le *zéro* du zodiaque et de l'équateur à l'intersection de ces deux cercles, au point où était l'angle constant du triangle sphérique avec le commencement de l'hypoténuse et de la base. Mais ensuite, pour comparer ses calculs aux nombres d'Eudoxe, il nous avertit qu'il faut ajouter 15° aux arcs qu'il calcule sur l'écliptique. Ainsi les 15° d'Eudoxe ne signifient pas qu'Hipparque et lui eussent placé le solstice en des points différens. Le point était le même, le chiffre seul était changé (1). » Il n'existe aucune preuve qu'Hipparque lui-même ait inventé le signe de la balance (2); mais on peut regarder comme certain que l'époque du changement notable fait par cet astronome dans la graduation des signes a précédé de peu de temps l'introduction de la *balance* dans le zodiaque. Lorsqu'on eut placé le point équinoxial d'automne au premier degré des serres du scorpion, on songea enfin à couper cet astérisme en deux, pour avoir autant de configurations et de dénominations que de *dodécatémories*. Or, on ne pouvait trouver un emblème plus clair de l'équinoxe que les deux plateaux d'une balance.

L'usage de nommer l'astérisme des deux manières subsista encore long-temps.

(1) Delambre, *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tom. I, pag. 123.

—Ces vues remarquables de Delambre ont été adoptées et confirmées depuis par M. L. Ideler, à la fois savant astronome et habile philologue, dans son second Mémoire sur Eudoxe, lu, en 1831, à l'Académie des Sciences de Berlin (pag. 31-35); Mémoire où brille la science profonde autant que la critique exacte qui distinguent tous les écrits de l'auteur.

(*Note ajoutée.*)

(2) Dupuis a conclu, de ce que le mot ζυγός, *balance*, se rencontre dans un traité d'Eratosthène ou d'Hipparque (in Petav. *Uranol.*, pag. 256 sq.), que cette constellation était connue avant cet astronome (*Origine des Cultes*, tom. III, pag. 338). Mais ce traité où il est dit qu'Orion se lève le 22 *juillet*, et le Chien le 7 *août* (c. 2), est de toute nécessité postérieur à l'établissement du calendrier fixe Julien, c'est-à-dire de plus d'un siècle à Hipparque. C'est une compilation rédigée assez tard. J'y trouve déjà le nom de l'*écliptique* (p. 264 d.), qui ne se lit point ailleurs, avant Achilles Tatius au IVe siècle (c. 23. p. 146 c.). Chez les Latins, on ne le rencontre pas avant Servius (ad Æn. X, 216).

La plus ancienne citation de la *Balance*, comme astérisme zodiacal, est dans Varron (*Ling. lat.*, VII, pag. 83 Bip.), et dans Geminus, qui vivait à la même époque.

C'est après que la *balance* eut remplacé les *serres*, que le zodiaque grec fut introduit dans les temples égyptiens.

On doit donc reconnaître maintenant que tout zodiaque où la balance et le bélier sont des signes équinoxiaux, le cancer et le capricorne des signes solsticiaux, dérive de la sphère d'Hipparque.

Ceci s'accorde avec une autre observation qui n'a point été faite, quoiqu'elle soit importante pour cette question. Les configurations de la sphère grecque ont subi successivement diverses modifications, dont il est facile de s'assurer en comparant les descriptions qui en sont données à diverses époques. Pour se borner aux figures zodiacales, on peut citer le *capricorne* et le *sagittaire*. Le premier, comme l'indique son nom grec (αἰγόκερως, *à cornes de chèvre*), et comme l'expliquent les anciennes descriptions, était représenté sous la forme humaine, celle de *Pan*, ou d'un *satyre*. Le *sagittaire* était aussi une figure humaine debout, tenant un arc, et ayant deux pieds de cheval. C'est plus tard que le premier devint une chèvre terminée en queue de poisson, figure qui ne paraît sur aucun monument avant le règne d'Auguste; le second, un *centaure*, figure tout-à-fait étrangère à l'art, comme à la religion des Égyptiens. Or, cette forme postérieure est celle que ces deux signes affectent sur presque tous les monumens de l'époque romaine, sans excepter les zodiaques égyptiens. Nouvelle preuve de l'introduction *tardive* du zodiaque en Égypte et de son origine grecque.

VI.

Ici se présente l'argument sur lequel Bailly, Dupuis et leurs partisans ont tant insisté pour prouver l'origine orientale du zodiaque grec. On le trouve, nous disent-ils, soit dans les sphères persique, chaldéenne et indienne, soit dans les livres sacrés des Perses et des Indiens; donc il vient de l'Orient.

Mais là se montre l'erreur commune qui affecte presque toutes les recherches de ces deux savans hommes. Elle consiste, comme on l'a vu, en ce que, par défaut de critique, ils ont regardé comme fort anciens des monumens dont l'époque récente résulte de leur examen même, ou se sont appuyés sur des textes d'écrivains très récens. C'est le cas de tous ceux qu'ils ont cités à cette occasion.

1° La plus simple application de la critique fait rejeter les trois sphères tirées d'Aben Ezra par Scaliger (1) et la sphère *égyptienne*

(1) *Ad Manil.*, pag. 371, sq.

du père Kircher (en les supposant authentiques), auxquelles ils ont attaché une importance qu'elles ne méritent guère.

2° Quant aux textes de Sextus Empiricus, d'Achilles Tatius, de Macrobe, de Théon et de Servius, relatifs à des signes de notre zodiaque, qui auraient été employés par les Chaldéens ou les Égyptiens, ils se rapportent aux siècles postérieurs (du IIIe au Ve), où le zodiaque grec s'était introduit partout, et était employé par les astrologues égyptiens, chaldéens et grecs.

3° Relativement aux livres sacrés des Perses, Dupuis aurait dû remarquer que dans les plus anciens, tels que nous les a transmis Anquetil du Perron, on ne découvre *aucune* trace d'astronomie zodiacale. Il n'en a trouvé que dans le *Boundehesh*, où les signes de notre zodiaque sont en effet cités, le bélier et la balance répondant aux équinoxes, le cancer et le capricorne aux solstices, justement comme dans la sphère d'Hipparque. Mais le *Boundehesh*, dont on a fait souvent l'emploi le plus abusif, est une compilation sans autorité dans une question pareille, puisqu'elle a été formée postérieurement à la domination sassanide, et même à l'introduction de l'islamisme, par conséquent long-temps après que le zodiaque grec s'était introduit dans tout l'Orient.

4° Il n'y a non plus nul fonds à faire sur les monumens romains du culte mithriaque. Selon l'hypothèse favorite de Dupuis, leur sujet se rapporte à l'époque où le taureau était équinoxial et le lion solsticial, deux mille quatre cents ans avant notre ère. Quoique cette opinion ait été admise presque généralement, elle n'est pas moins gratuite et arbitraire. Rien ne prouve que l'astronomie joue aucun rôle dans ces représentations. Nul ne peut dire qu'elles ne soient pas purement religieuses. Tout ce qu'on sait de ces bas-reliefs, dont le vrai sens est et sera long-temps inconnu, c'est que le type principal qu'ils nous offrent est emprunté à l'art grec ou romain; qu'il n'y a pas trace dans l'Orient d'un pareil type, et que le plus ancien bas-relief mithriaque ne remonte pas au-delà du règne d'Adrien (1).

5° Quant à d'autres monumens égyptiens où, selon les principes de Dupuis, on avait trouvé un thème astronomique remontant à quatre mille ans avant Jésus-Christ, il est visible qu'ils ne sont pas antérieurs

(1)—Je connais tout ce que l'on a écrit depuis 1824, en France et dans l'étranger, sur les bas-reliefs mithriaques. Je n'y vois rien qui puisse me faire modifier ce jugement. Je l'appuierai, quand il sera nécessaire, par un Mémoire spécial, dont les résultats ne concordent pas beaucoup avec les explications que l'on essaie maintenant de faire prévaloir.

(*Note ajoutée.*)

au IIIe siècle de notre ère, qu'ils se rapportent aux superstitions gnostiques et sont analogues aux figures des abraxas (1).

6° Le zodiaque *indien*, trouvé par John Call dans une pagode (2), présente, ainsi qu'un autre publié plus tard (3), la succession des signes de notre zodiaque, sauf quelques modifications dans les formes. Mais les édifices où ils existent sont d'une construction fort moderne. Le zodiaque proprement *indien* est le zodiaque lunaire en vingt-sept *nakschatras*, dont le premier est *Crittica* ou les Pléïades. C'est celui dont il est fait mention dans les Vedas et les anciens livres de l'Inde (4), selon l'observation de l'illustre Colebrooke, le *Gaubil* des indianistes. Quoi qu'en ait dit W. Jones (5), dont la critique n'égalait ni la science, ni le talent, tout montre que le zodiaque en douze signes a été importé de l'Occident dans l'Inde avec l'astrologie. La plus ancienne mention se trouve dans *Aryabhatta,* dont l'époque est indiquée par M. Colebrooke entre 200 et 400 (6) de notre ère (7). Comme il plaçait les points équinoxiaux au premier degré du bélier

(1) Voyez mes *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 71.

(2) *Philos. trans.*, ann. 1772, pag. 663.

(3) *Trans. of the royal asiat. Society of Gr.-Brit.*, III, part. I.

(4) Colebrooke, *on the Vedas*, dans les *As. Res.*, VIII, 470.

(5) *As. Res.*, II, 289.

(6) Colebrooke, *Algebra*, etc. *Notes and illustrat.*, pag. 42. Aryabhatta, le plus ancien des mathématiciens indiens qui soit cité, a donc pu connaître les écrits de Diophante, dont l'époque n'est pas inférieure à 389 de notre ère, puisqu'il avait eu pour commentateur Hipparchie, la fille de Théon, tuée en 415. Mais il a pu vivre près de deux siècles plus tôt.

— Je ne dois point laisser ignorer que, dans l'opinion d'un juge bien compétent, l'algèbre indienne ne doit rien aux questions arithmétiques de Diophante. (Libri, *Hist. des mathématiques en Italie*, tom. I, pag. 133 et suiv.)

M. de Bohlen (*das alte Indien*, II, 253) dit que, dans le calendrier des Védas, sont mentionnés les Nakschatras, et « çà et là les douze signes du zodiaque solaire ». Il cite *As. Res.*, VIII, 470, 490. Mais à ces deux endroits on ne trouve rien de pareil. Il dit encore que, dans le Ramayana et dans le Bhagavadgita, les douze *adityas* se rapportent aux douze signes dans le zodiaque (pag. 235); mais rien ne prouve que ces douze génies des mois aient quelque chose de commun avec les signes.

Sur la fin de 1830, j'ai exposé mes idées sur ce point au célèbre M. A.-W. Schlegel, dans des conversations où j'eus occasion d'admirer les vastes connaissances et l'étendue d'esprit de ce grand philologue. Il fut d'abord un peu surpris de ma hardiesse. Son incrédulité céda cependant, je crois, à l'enchaînement des preuves. Il me parut persuadé qu'il chercherait en vain des indices de l'emploi des *douze signes* dans les monumens indiens, antérieurs à l'influence des Occidentaux. Depuis, M. Stuhr a développé des idées analogues sur l'influence grecque, non-seulement d'après M. Colebrooke, mais d'après un Mémoire inséré dans le tome I des *Transactions* de Madras, que je n'ai pu me procurer à Paris. (Voyez ses *Untersuchungen*, etc., c'est-à-dire *Recherches sur l'origine et l'antiquité de l'astronomie chez les Indiens et les Chinois, et sur l'influence des Grecs sur la marche de leur civilisation.* Berlin, 1831, pag. 106-112.) (*Note ajoutée.*)

(7) — M. Stuhr, dans l'ouvrage cité (pag. 109), indique un passage des lois de Manou (IV, 69), où il est question du signe de la Vierge. Il le regarde comme une interpolation. Le

et de la balance, on ne peut douter qu'il n'ait connu et employé les déterminations d'Hipparque.

Je regarde comme certain que cette importation est due à l'influence grecque dans les premiers siècles de notre ère, lorsque les relations commerciales entre l'Inde et l'empire romain avaient pris tant d'extension et amené des relations politiques entre les deux régions (1).

C'est à cette époque que l'astrologie grecque s'introduisit dans l'Inde, et avec elle le zodiaque dont elle ne pouvait se passer. La preuve évidente existe dans certaines dénominations purement *grecques*, dont se servent les astrologues indiens; telles que les trente-six *dreschcanas* du ciel, qui sont les *décans* des astrologues grecs; ils appellent la vingt-quatrième partie du jour astrologique *hora* (ὥρα); l'équation du centre, *cendra* (κέντρον); les moyens mouvemens *midya* (μέσα); la minute de degré *lipta* (λεπτά); certains points du cours des planètes *anapha* (ἀναφή), et *sunapha* (συναφή). etc. L'origine grecque est palpable, et remarquez qu'on ne peut admettre ici l'intermédiaire des Arabes, puisque leurs astrologues ne se servent d'aucune de ces expressions.

A la même cause appartient l'introduction de la *semaine* chez les brames de l'Inde, qui nomment les jours de la même manière que nous, répondant aux mêmes instans physiques (2). Cette coïncidence, qui fait l'étonnement de nos astronomes, s'explique facilement. J'ai montré ailleurs qu'il faut distinguer la *semaine*, simplement période de sept jours, de la *semaine planétaire*, dont chaque jour porte le nom d'une planète; la première, étrangère à la Grèce, est fort ancienne dans l'Asie occidentale où elle était liée au calendrier lunaire (3); la seconde est d'une invention et d'un usage récens (4). La plus ancienne mention s'en trouve dans Dion Cassius (5). Elle est exclusive-

savant et modeste traducteur français de Manou, M. Loiseleur-Deslongchamps, qui a traduit le passage, *sous le signe de la Vierge* (pag. 133), convient que le texte ne présente pas le sens de *signe*. Ce n'est qu'une interprétation des commentateurs. (*Note ajoutée.*)

(1) M. Colebrooke pense que cette introduction est due à l'influence des Grecs de la Bactriane (*Algebra*, pag. XXII-XXIV). Mais cet empire doit avoir été détruit à une époque antérieure à l'extension des idées astrologiques à laquelle j'attribue cette introduction.

— Les étonnantes sculptures des grottes d'Ellora, où l'empreinte du ciseau grec est évidente (si le crayon de M. B. Guy Babington ne les a pas trop flattées), sont probablement de la même époque. Voyez *Transactions of the royal as: Society of Great-Britain and Ireland*, vol. II, part. IV, pag. 326. 327. (*Note ajoutée.*)

(2) La Place, *Exposition du système du monde*, liv. V, chap. I. — Tom. II, pag. 260. Cinquième édition.

(3) *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 99.

(4) Je puis prouver qu'elle n'a eu primitivement aucun rapport avec les *sept planètes*.

(5) XXXVII, 18. — Dans les *Observations sur les représentations zodiacales*, pag. 99, j'ai donné la vraie explication de la succession des jours de la semaine.

ment d'origine astrologique; c'est par l'astrologie qu'elle est venue à Rome, qu'elle a pénétré chez les nations germaniques, qu'elle s'est introduite dans les calendriers chrétiens, malgré son origine toute païenne, et qu'elle a voyagé vers l'Orient jusque dans l'Inde, où elle est arrivée en compagnie de l'astrologie grecque, sa mère; car cette période est étrangère à l'Inde, où elle était anciennement inconnue. Les astrologues alexandrins avaient des tables dont le point initial était constant, où les périodes septennaires se suivaient dans le même ordre. Cette succession ayant été la même depuis l'époque de l'introduction de l'astrologie grecque, soit dans l'Inde, soit dans notre occident, il est naturel que chacun des jours de la semaine ait encore lieu maintenant, chez les Indiens, aux mêmes instans physiques que chez nous (1).

7° Que le zodiaque lunaire soit également le seul qui ait été employé à la Chine, c'est un fait reconnu. Le zodiaque en douze signes y a été introduit fort tard. En l'an 164, des étrangers, envoyés par Gan-Toun (Marc Aurèle Antonin), roi de Ta-Tsin (empire romain), arrivèrent à la Chine, et y apportèrent la connaissance de la sphère; c'est alors qu'on fit des armilles et un globe céleste (2), et que l'on connut les douze signes. L'usage en fut encore enseigné sous les Tang, entre 624 et 906 de Jésus-Christ (3), par un prêtre de Fo (Boudha), probablement venu de l'Inde.

Ces faits, indiqués sommairement ici, suffisent pour démontrer que partout, dans l'Orient, le zodiaque solaire en douze signes est celui de l'astronomie grecque. C'est de l'Occident qu'il est arrivé de proche en proche, jusque dans l'Inde et à la Chine. Cette route est l'inverse de celle qu'on lui avait fait parcourir.

VII.

Il résulte de l'ensemble de tous les faits que j'ai pu recueillir que notre zodiaque était chez les Grecs une institution récente, et qu'il ne passa du domaine de la science dans le cercle des opinions vulgaires

(1) — La Place, qui, sur la fin de sa vie, avait reporté l'activité de son esprit pénétrant sur les questions historiques, sur celles principalement qui avaient rapport à l'astronomie, aimait à faire tomber la conversation sur ce sujet. Cette explication de la correspondance des jours de la semaine, dans l'Inde et en Occident, l'avait beaucoup frappé par sa simplicité. Elle lui paraissait donner la solution d'un problème qui l'occupait depuis long-temps. (*Note ajoutée.*)

(2) Gaubil, *Histoire de l'astronomie chinoise*, pag. 24-26.

(3) Le même, pag. 122.

qu'à une époque tardive, qui coïncide avec celle où l'astrologie orientale vint prendre place parmi les superstitions de l'Occident. Cette doctrine qui, dans l'Égypte et la Chaldée, n'avait pu s'appuyer que sur des procédés fort imparfaits pour mesurer la position des astres, et sur une théorie incomplète des mouvemens planétaires, ne tarda pas à s'emparer et à profiter de tous les perfectionnemens que les méthodes avaient reçus dans l'école d'Alexandrie. Les astrologues chaldéens et égyptiens furent alors obligés d'adopter les divisions et les dénominations des signes du zodiaque grec, auxquels l'école d'Hipparque rapportait tous les mouvemens célestes, et d'après lesquels toutes les tables étaient dressées; ils y rattachèrent également les prédictions de leur science mensongère (1). Alors le zodiaque acquit une importance proportionnée à celle de l'astrologie; aussi, voyons-nous à cette époque les représentations zodiacales paraître sur une foule de monumens divers, tandis qu'auparavant elles étaient presque inconnues. Telle est la conviction où je suis des causes qui amenèrent leur apparition sur les monumens de l'art, qu'après avoir constaté, dans de précédens ouvrages, qu'on n'en a pas trouvé en Égypte qui fussent antérieurs à la domination romaine, je m'avance maintenant jusqu'à dire qu'on n'en trouvera jamais (2).

Telle est en résumé la liaison des faits principaux dont se composent mes recherches. Elles diffèrent de celles qui les ont précédées, en ce que l'élément historique remplace, dans la discussion de ce sujet, l'élément mathématique qu'on y avait presque exclusivement appliqué. Elles détruisent radicalement les principes sur lesquels Dupuis a fondé son explication du zodiaque et des autres constellations, comme, plus tard, son système sur l'origine de tous les cultes ainsi que des fables antiques. Elles frappent d'avance de nullité tout système qui tendrait à faire jouer un rôle au zodiaque en douze signes dans l'in-

(1) L'astrologie judiciaire, qui avait su profiter des progrès de l'astronomie, paraît les avoir ensuite arrêtés. Depuis Ptolémée jusqu'aux Arabes, elle resta presque stationnaire. Il est remarquable que ce fut également, en Chine, l'effet du crédit que l'astrologie avait acquise sous la dynastie des Han. On n'observait plus les phénomènes; les astronomes donnaient tous leurs soins à chercher les rapports entre le ciel et les actions des hommes. (Gaubil, *Observ.*, etc, pag. 31.)

(2) — Mon illustre ami Champollion assistait à la séance où ces paroles furent prononcées. Dans sa prévention bien naturelle pour l'Égypte, qui était comme sa patrie scientifique, il se montrait peu disposé à accueillir les explications qui tendaient à faire croire qu'elle n'avait pas tout inventé. Il se promit donc bien que, si jamais les circonstances lui permettaient d'aller en Égypte, il saurait y trouver des représentations zodiacales proprement égyptiennes. Lorsque, quatre ans après, il partit pour son mémorable voyage, je lui rappelai sa promesse. A son retour, il fut obligé de convenir qu'il n'avait rien trouvé que des scènes

terprétation des monumens appartenant à la haute antiquité grecque; elles ramènent dans le champ de l'histoire positive une multitude de faits qu'on avait réussi à transporter dans une sorte de monde primitif, où les hommes dont l'imagination est vive, la science légère et le jugement peu sûr ou mal exercé, peuvent errer tout à leur aise au milieu des nuages; elles remplacent enfin, par une méthode qui n'admet que des déductions naturelles de faits clairement établis, toutes ces interprétations arbitraires, ces suppositions gratuites, cet échafaudage d'allégories, d'emblèmes, de symboles, d'étymologies, qu'on trouve toujours à point nommé, quand on en a besoin, et dont l'élasticité parfaite permet à la main qui les emploie de les resserrer ou de les étendre à volonté.

L'ensemble de ces recherches, en me conduisant à la conséquence que les constellations de la sphère grecque sont d'invention grecque, sauf quelques emprunts partiels, et que celles du zodiaque ont la même origine, m'a confirmé dans l'idée que les Grecs doivent beaucoup moins à l'Orient et à l'Égypte qu'on ne le pense généralement de nos jours. Sans doute, les colonies asiatiques (1) qui vinrent, à des époques reculées, s'établir dans la Grèce, apportèrent le germe des premiers arts, et quelques idées ou pratiques religieuses à des peuples qui n'étaient pas civilisés comme elles. Mais, de très bonne heure, nous

religieuses, analogues à celles que l'on connaissait déjà par le bas-relief du temple d'Hermonthis, qui est du règne de Cléopâtre, et par celui d'un des tombeaux de Thèbes. On y voit figurer, dans des rapports et avec une signification parfaitement inconnus, que chacun peut expliquer à sa guise, divers animaux, qui se trouvent partout, un lion, un bœuf, des crocodiles, un scorpion, etc. Que de pareilles scènes soient *religieuses* plutôt qu'*astronomiques*, c'est ce qui résulte de leur uniformité même, sur des monumens d'époques si différentes. Quand il serait certain que les animaux qu'on y voit, y ont été placés comme astérismes de la sphère égyptienne, ce que personne ne peut affirmer, on n'en serait pas moins sûr que ce ne sont point des figures zodiacales, puisqu'ils diffèrent essentiellement par leur pose des animaux du zodiaque des temples égyptiens. Ce ne sont pas là des représentations zodiacales. J'appelle ainsi une succession de plusieurs signes, trois ou quatre, comme le bélier, le taureau, les gémeaux, etc., ou bien encore un *seul* signe, mais de ceux qui n'existent que dans le zodiaque, comme le *Capricorne* et le *Sagittaire*. Or, ni Champollion, ni aucun autre, n'a rien trouvé de tel sur des monumens d'une époque antérieure à la domination grecque. Jusqu'ici, l'annonce qu'on n'en *trouverait pas* n'a point été démentie. (*Note ajoutée.*)

(1) Je ne dis pas les *colonies égyptiennes*, parce que je regarde celles qu'on attribue à Inachus, à Cécrops et à Danaüs, comme des inventions postérieures à l'établissement des Grecs en Egypte sous le règne de Psammitichus.

— Ce sujet a été traité en détail dans deux leçons au Collége de France, les 7 et 14 mars 1836. (*Note ajoutée.*)

voyons la nation hellénique prendre un essor indépendant ; par une foule de combinaisons qui lui étaient propres, constituer la société sur des bases que l'Orient n'avait jamais connues, créer une langue admirable, qui semble n'avoir conservé quelques traces des idiomes orientaux que pour montrer tout ce qu'elle a dû au génie particulier du peuple qui l'a inventée, et, grace à un merveilleux instinct du beau en tous genres, perfectionner tellement les rudimens imparfaits des arts qu'elle devait aux colonies étrangères, qu'on a souvent peine à discerner la trace de l'impression primitive. On a dit encore que la Grèce devait à l'Orient tout ce qu'elle a possédé de connaissances scientifiques; mais on n'a point fait attention que les Grecs, avant l'école d'Alexandrie, sont restés à peu près étrangers à ce que nous appelons les *sciences;* les mathématiques et l'astronomie encore étaient dans l'enfance au temps même de Platon et d'Eudoxe, et si l'on veut que ces philosophes aient tout appris en Égypte, on est obligé de convenir qu'à en juger par le savoir des disciples, les maîtres devaient être fort inhabiles. Nous voyons, au contraire, la faible somme des connaissances positives des Grecs s'augmenter peu à peu, et s'enrichir de loin en loin de quelques notions si rares, si imparfaites, qu'il serait presque inutile de recourir à une influence étrangère. Il faut bien le reconnaître, les vraies sciences ne sont nées, dans l'antiquité, qu'à l'époque de l'école d'Alexandrie, alors que l'esprit positif de recherches et d'observation, succédant à l'esprit poétique des anciens temps, conduisit les Grecs sur des routes nouvelles; on les vit porter dans l'étude des sciences cette même activité intellectuelle, cette finesse et ce discernement parfait qui sont le caractère distinctif de toutes leurs œuvres. En même temps qu'ils étendaient partout l'influence de leurs arts et de leur littérature, ils perfectionnèrent les connaissances astronomiques et mathématiques; ils vinrent enseigner à la Chaldée comme à l'Égypte des théories qu'elles n'avaient jamais connues, et leur rendirent une véritable science pour prix des notions vagues et incertaines qu'ils en avaient reçues jadis.

LETRONNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1837.

Nous avons à signaler les progrès immenses qu'une grande question, la dissolution de la chambre des députés, a faits depuis quelques jours dans les esprits. Ces progrès sont de deux sortes. D'abord il paraît que la dissolution ne rencontre plus d'obstacles en haut lieu; et puis, soit conviction de la nécessité de cette mesure, soit persuasion que l'opinion qui la demande est près de triompher, la voilà presque universellement adoptée comme un fait accompli. Un journal, qui s'était d'abord déclaré contre la dissolution, s'est décidé enfin à parler dans un sens favorable aux idées bien connues de M. le président du conseil. On en a conclu aussitôt que la dissolution était chose irrévocablement décidée, et il s'est trouvé des gens qui, bien autrement initiés que le ministère lui-même dans ses propres secrets, ont assigné le jour des nouvelles élections et dit au plus juste à quelle heure cette grande mesure avait reçu l'approbation royale dans les jardins du château d'Eu.

Pour nous, qui n'avons pas la prétention d'être aussi avancés, tout ce que nous pouvons dire, c'est que la dissolution est, en effet, à peu près certaine, à moins de grands évènemens au dehors, qui agiteraient vivement l'esprit public et ne permettraient pas à un gouvernement sage de compliquer la crise par des élections générales. Cependant la dissolution n'est pas encore positivement arrêtée; elle n'a pas même été le sujet de délibérations formelles, et comme il est tacitement convenu que l'on attendra la publication des nouvelles listes, le ministère a encore tout le temps de laisser la position des choses se dessiner plus nettement à l'extérieur.

Il y a donc des réserves faites, des exceptions posées, des obstacles prévus et acceptés d'avance comme empêchemens absolus. Mais, sauf ces éventualités, la question peut-elle devenir une question de cabinet? En d'autres termes, les partisans de la dissolution au sein du conseil sont-ils trop convaincus de son opportunité, ou se croient-ils trop engagés par leur opinion pour ne pas abandonner les affaires si la dissolution n'avait pas lieu? Voilà peut-être une question bien indiscrète, et cependant on se la fait de tous côtés dans le public. Sans doute, il est fort difficile de prévoir tous les évènemens qui peuvent, en matière aussi grave, affecter d'un jour à l'autre la réso-

lution la mieux établie. Mais on assure, pour répondre à notre question de tout à l'heure, que, la situation restant la même au dedans et au dehors, la conviction de M. Molé sur la nécessité de dissoudre irait jusqu'à lui faire un devoir de se retirer, si on ne lui accordait pas la dissolution. C'est en effet chez lui plus qu'une opinion décidée; c'est une conviction profonde que chaque jour affermit et qui tient à des motifs politiques de la plus haute portée.

Les journaux doctrinaires se sont emparés d'un mot que M. Molé a prononcé à la tribune et dont il a fort bien défini le sens, pour lui reprocher de n'avoir pas de système et d'avoir érigé en théorie politique l'ignorance du but auquel devait tendre son ministère. Leur aigre polémique s'est longtemps nourrie de cette accusation qu'ils ont répétée sous toutes les formes. Cependant ils auraient pu voir, en y regardant de près et en interrogeant le passé, que si M. Molé n'affichait pas un système inflexible à prendre ou à laisser, il avait au moins, sur un grand nombre de questions particulières, une volonté ferme, très arrêtée, et qu'on ne parvenait pas aisément à décourager. Or, il nous semble que de ces actes isolés, fruits de cette volonté dont nous parlons, il résulte un ensemble de politique, qu'on pourrait bien aussi appeler un système. Et, si nous ne nous trompons, ce système consiste à rapprocher, autant que possible, le moment où sera effacée la dernière trace des divisions et des troubles que la révolution de juillet a laissés après elle. L'amnistie n'est pas autre chose, l'amnistie n'avait pas d'autre but. Et aujourd'hui quel est l'homme qui ose s'élever contre l'amnistie? Quel est l'homme qui ose mettre en doute l'étendue et la nature bienfaisante de ses résultats? C'est encore la même pensée qui a suggéré la réouverture de Saint-Germain-l'Auxerrois, et la restitution de cette église au culte catholique. Si le peuple n'oubliait pas, lui aussi, comme les gouvernemens doivent oublier, il serait venu renouveler à Saint-Germain-l'Auxerrois les déplorables scènes du mois de février 1831. Mais le peuple oublie et pardonne, et c'est pourquoi le culte catholique est rentré si paisiblement en possession de son église. Des nominations importantes viennent d'avoir lieu. Eh bien! quelques-unes ont eu ce caractère d'oubli, de réparation, de paix, que les circonstances justifient, disons plus, qu'elles commandent. La dissolution se rattache aux mêmes principes, aux mêmes espérances, en un mot, au système de M. le président du conseil.

Evidemment, la chambre actuelle des députés, élue sous l'influence d'une situation différente et des hommes de cette situation, ne répond pas à la situation nouvelle que l'amnistie, le désarmement des partis, ont faite depuis quelque temps à la France. Elle est, par tous ses antécédens, fortement engagée dans une politique de résistance et de lutte dont les souvenirs font encore obstacle à bien des rapprochemens. Elle a vu tomber devant elle, presque au gré du hasard, plusieurs ministères qui avaient eu sa confiance, qui ne l'avaient pas perdue au moment même où elle les laissait tomber, et que cependant elle ne savait pas soutenir. Ces tiraillemens, qui l'humiliaient à ses propres yeux, lui ont fait tort dans l'opinion, quoique l'opinion fût trop juste pour l'en accuser seule; mais elle en avait sa grande part. Nous ne parlerons pas des contradictions où elle est bien souvent tombée sur des questions importantes, dont chaque ministère lui a fait adopter une solution contraire. Nous savons bien à quoi cela tenait, comment tout cela s'explique, souvent même d'une manière honorable. Mais il n'en est

pas moins vrai qu'on doit désirer à l'avenir, dans l'application du système représentatif, plus de netteté, de vérité, d'esprit de suite, si on ne veut pas le rendre méprisable aux yeux de la nation. Or, c'est surtout quand on peut croire les choses ramenées à leur état normal, qu'il faut demander aussi aux institutions toute la régularité, toute la stabilité, toute la puissance morale dont elles sont susceptibles. Voilà pourquoi la dissolution est une mesure si politique, si clairement dictée par toutes les données du présent et par tous les besoins de l'avenir.

Mais ce serait trop peu de ces motifs, s'il y avait danger à remuer en ce moment le pays par des élections générales. Loin de là, jamais plus de calme dans les esprits, jamais moins de passions haineuses et violentes, d'espérances subversives; jamais, pour tout dire, un acquiescement plus général à l'ordre établi, n'ont offert plus de chances en faveur d'élections sincères, honnêtes, libéralement conservatrices et sagement progressives. Eh quoi! pour une année de *statu quo*, on s'exposerait à perdre l'occasion de se donner pour quatre ou cinq ans une force renouvelée et accrue, une chambre qui serait nommée sous l'empire des circonstances heureuses où nous nous trouvons! Si l'on nous prouvait que ces circonstances se retrouveraient en 1838 exactement aussi favorables, peut-être alors hésiterions-nous; et cependant les motifs qui conseillent la dissolution, n'en auraient pas moins conservé toute leur puissance. Aussi l'importance que M. Molé attache à cette mesure, l'initiative qu'il en a prise, la responsabilité qu'il en réclame tout entière, n'ont-elles rien qui nous étonne. Nous y reconnaissons la rectitude de jugement, la décision tranquille, froide, peu bruyante, qui ont signalé sa présidence depuis le 15 avril, et qui ont forcé ses adversaires mêmes à lui rendre une tardive justice.

Au reste, si au seul mot de dissolution, il y a eu chaude alarme sous une certaine bannière, qui réunit cependant des hommes de courage et de talent, mais de courage et de talent mal employés, cette alarme est-elle bien fondée? Nous ne pensons pas que le ministère demande autant d'exclusions que certains bancs de la chambre le croient. La pensée du cabinet ne nous paraît pas bien difficile à pénétrer; selon lui, la chambre nouvelle, n'eût-elle que peu d'hommes de plus et peu d'hommes de moins, n'aura plus les engagemens de personnes et de choses qui ont été la source de tant d'embarras, et menaceraient de tant d'autres pour la session prochaine, si la dissolution n'avait pas lieu. Ce que veut le ministère, sans doute, c'est que les deux centres se fortifient aux dépens des extrémités, décidé qu'il est à s'appuyer également sur l'un et sur l'autre, et à chercher dans leur étroite alliance une base plus large pour le pouvoir, que M. Guizot voulait établir exclusivement sur le centre droit. Qu'une avant-garde de la France nouvelle arrive aussi dans cette chambre! elle y sera la bien-venue. Le mouvement de ses idées, l'ardeur de son esprit, ses illusions généreuses n'effraieront pas. La pratique des affaires, au milieu d'une situation calme et prospère, aura bientôt ralenti ce mouvement, attiédi cette ardeur, éclairé ces convictions trop promptes, et ce qui en restera, ce sera le progrès naturel et raisonnable, auquel personne en France n'oserait avouer qu'il veut fermer la porte.

Quant aux doctrinaires les plus âpres et les plus ardens, quant à ceux qui ont à se reprocher d'avoir perdu leur propre cause par la violence de leurs actes et la rudesse de leurs paroles; ceux-là, on saluera leur talent quand il

se présentera dans la chambre, mais le système actuel se croit assez fort, et il sera, il faut l'espérer, assez bien appuyé, pour n'avoir pas à craindre de succomber dans la lutte. Le journal officiel de ce parti, rédigé aujourd'hui par les doctrinaires les plus éminens, montre suffisamment quel progrès fait l'association doctrinaire dans la voie rétrograde où elle s'est jetée. On y trouve chaque jour maintenant quelques-unes de ces imprudentes provocations que certaines feuilles royalistes jetaient en défi au pays, dans les derniers mois du règne de Charles X. Il y a quelques années, au milieu de l'effervescence née de la révolution de juillet, les doctrinaires, plus heureux, plus habiles et mieux conseillés, ne s'engageaient jamais de leur plein gré dans ces discussions téméraires. Alors ils n'eussent pas d'eux-mêmes, et sans raison, comme vient de le faire leur journal officiel, soulevé, en pleine paix, la question de la souveraineté du peuple, comme vient de le faire, en plusieurs longs articles, leur organe avoué. A quoi bon combattre ce fantôme absent, qui, au dire même de M. Guizot, doit sommeiller pendant des siècles jusqu'à ce que quelque grande catastrophe le réveille? Autrefois, M. Guizot et ses amis répondaient par ces sages paroles à ceux qui invoquaient cette terrible apparition; aujourd'hui ils semblent l'exciter quand elle dort, l'évoquer quand elle est absente, comme pour chercher à plaisir une question irritante au milieu du repos de l'intervalle des sessions, comme pour s'entretenir à la guerre civile, et nourrir une bile qui ne sait où se répandre en ce moment? — *On ne peut gouverner avec la souveraineté du peuple!* Voilà le texte sur lequel s'exercent les doctrinaires aujourd'hui. Mais un mot de réponse suffirait, et vous-mêmes, en de meilleurs temps, vous l'avez dit, ce mot plein de sagesse : on ne gouverne pas en effet avec le principe de la souveraineté absolue d'une nation. Quand cette souveraineté a disposé d'un trône vacant, le fait est accompli; c'est le contrat nouveau qui gouverne, et non le principe de souveraineté qui a créé ce contrat entre le souverain et la nation.

On ne sait que penser d'esprits éminens, d'ailleurs, qui perdent ainsi leur terrain et jettent chaque jour à terre, dans leur marche, une partie du bagage d'expérience, de raison et de sagesse, qu'ils avaient amassé pendant de longues années! Ces indices sont faciles à comprendre. Le parti doctrinaire revient évidemment à son point de départ. En peu d'années, de mois peut-être, selon les évènemens, il sera de retour au lieu de son origine. Royalistes violens, imbus de tous les principes de la restauration, leur sortie du pouvoir et les difficultés qu'ils éprouvèrent pour y rentrer, jetèrent les doctrinaires dans les rangs de l'opposition libérale. Sans eux, une révolution légale n'eût pas été possible. Ils contribuèrent de toute leur activité à faire dominer l'extrême gauche dans les élections, et de cette alliance sortirent les 221 et la révolution de 1830. Ne dirait-on pas qu'un dépit pareil ramène aujourd'hui des circonstances analogues, et que ce parti, de plus en plus séparé de la gauche modérée, tend à retourner à la droite, d'où sortira peut-être, après d'inutiles efforts pour reprendre les affaires, une alliance ouverte avec le parti légitimiste? Mais là s'arrêtera l'analogie. Le pouvoir profitera mieux de l'expérience du passé que n'ont fait les doctrinaires, et sa fermeté patiente, qu'ils traitent de faiblesse, leur opposera de sérieux obstacles quand il en sera temps. Le gouvernement se sent même assez fort pour voir sans inquiétude les soins que se donnent les doctrinaires

pour les prochaines élections, et les petites intrigues qu'ils préparent dans certaines localités. Nous aurons soin de les signaler, quand il y aura lieu.

Nous croyons savoir que l'espèce de congrès qui s'est tenu à Tœplitz, entre M. de Werther, M. de Metternich, le prince Paskewitch et M. de Tatischeff, s'est séparé comme d'ordinaire, sans avoir rien conclu. Nous disons congrès, par habitude, car en vérité ce n'en était pas un, et cette réunion d'hommes d'état ne prétendait pas à ce caractère officiel. Ç'a été plutôt une causerie politique, dont les circonstances du moment présent et les éventualités de l'avenir ont fait les frais. On y a parlé Hanovre, don Carlos, élections anglaises, mariage de M. le duc d'Orléans, revue de Wosnesensk, mais de tout cela, simplement en observateurs bien informés et presque avec désintéressement. Ah! si l'on y avait appris, entre deux verres d'eau, que don Carlos avait battu l'armée de la reine, ou qu'il marchait sur Madrid, la conversation aurait pris tout de suite une autre tournure. Les impatiens auraient voulu le reconnaître au plus vite; de plus sages auraient encore voulu voir, auraient demandé quelque délai, auraient désiré de plus amples informations, et peut-être se serait-on séparé sans avoir rien décidé, mécontens les uns des autres, ce qui est arrivé bien souvent depuis quelques années, malgré toute cette camaraderie de revues et de bains de Bohême.

Car après tout, les liens qui ont si long-temps uni les trois grandes puissances de l'Europe orientale, sont aujourd'hui très relâchés. La Russie ne sait plus à quoi s'en tenir sur le compte de la Prusse, et c'est à peine si elle est contente de l'Autriche. L'empereur Nicolas est fort inquiet, dit-on, de l'attitude actuelle du cabinet de Berlin, qui s'est laissé entraîner, presque à son insu, au sentiment de répulsion que les manœuvres du camp de Kalish n'ont fait que trop éclater dans l'armée prussienne contre l'armée russe. Les deux cabinets se font maintenant une petite guerre sourde, à coups de tarifs de douanes; la cour de Prusse donne la princesse de Mecklembourg en mariage à l'héritier présomptif du trône de France, et elle écarte poliment toutes les insinuations de la Russie pour renouveler sur le sol allemand la prétendue fraternisation des deux armées. On voit bien que la sainte-alliance n'existe plus, et qu'elle est devenue un mot historique sans application et sans valeur. M. de Metternich lui-même paraît de temps en temps un peu froid avec la Russie. L'extension de cette puissance du côté du Danube le gêne, et, quel que soit son optimisme, il se prend à lui trouver les bras bien longs; car elle est partout autour de lui, au nord, au midi, à l'embouchure de son grand fleuve, et on peut être sûr que les pires nouvelles de Circassie sont pour lui les meilleures.

Eh bien! il en a encore pour long-temps; les affaires des Russes n'avancent guère sur la côte orientale de la mer Noire, et tout ce que les journaux anglais en ont publié est plutôt en-deçà qu'au-delà de la vérité. Depuis Anapa jusqu'à la forteresse de Gagra, qui sépare la Circassie proprement dite de l'Abasie, les Russes n'ont encore réussi qu'à établir un certain nombre de petits forts, dont les garnisons, à cinq ou six lieues de distance, ne peuvent communiquer entre elles, ne reçoivent d'approvisionnemens et de secours que par la mer, et sont continuellement attaquées, de nuit et de jour, par des milliers de Tscherkesses. Ces braves montagnards, sans canons et quelquefois sans fusils, se jettent sur les retranchemens des Russes comme des lions sur les barreaux de leur cage, détruisent ce qu'ils peuvent,

enlèvent à un quart de lieue tout officier, tout soldat qui se hasarde à sortir, en tuent sur les remparts, et forcent à faire chaque fois de véritables expéditions pour renouveler la provision d'eau et de fourrage. Si ces faits n'étaient pas attestés par des témoins oculaires d'une bonne foi et d'une impartialité incontestables, on se refuserait à les croire, et cependant rien de plus vrai. Les Circassiens savent en outre que l'Europe a les yeux fixés sur eux; des Anglais pénètrent dans leurs montagnes, et, chose étrange, leur lisent le *Portfolio*. L'année dernière, au mois d'août, le comte de Woronzow, gouverneur de la Russie méridionale, en a trouvé des exemplaires dans la forteresse d'Anapa, où quelques Circassiens de l'intérieur les avaient apportés pendant une trêve, disant que les Anglais répandaient cette publication dans leur pays, leur en faisaient connaître le but, et les encourageaient à se défendre. Aussi se défendent-ils. Les Russes ne gagnent un pouce de terrain qu'au prix des plus grands efforts; les tribus dépossédées sont accueillies par les autres, qui leur bâtissent de nouvelles demeures et leur remplacent les troupeaux enlevés. Un seul prince de la côte s'était déclaré en faveur des Russes; il a été contraint de renoncer à leur alliance par des menaces terribles dont il savait bien qu'il n'aurait pas long-temps attendu l'effet. Voilà, pour le moment, où en sont les Russes, et il paraît que tout récemment la prise de possession d'un point du littoral leur a coûté une sanglante bataille. Triompheront-ils de cette héroïque résistance? Oui, sans doute, à la longue, par une guerre d'extermination, et si l'empereur Nicolas ne calcule ni le sang, ni les trésors qu'il faudra enfouir dans ces montagnes, pour être maître de toute l'étendue de pays qui sépare la mer Caspienne de la mer Noire.

C'est pourquoi nous ne comprenons pas que ce prince, avec de si grands desseins et une si rude tâche au midi et au sud-est de son empire, attache tant d'importance à éblouir l'Europe occidentale par ses fastueuses revues. Et néanmoins voilà ce qui le préoccupe. Il a fait toute une campagne diplomatique pour avoir à Wosnesensk des représentans de chaque maison régnante d'Allemagne. Mais il n'a réussi qu'imparfaitement. Au lieu de l'empereur d'Autriche, qu'il avait la prétention d'y attirer et d'y écraser sous ce vaste déploiement de sa puissance militaire, ce sera un archiduc, l'archiduc Jean, si je ne me trompe. Un prince de Prusse et un prince de Wurtemberg y assisteront aussi; mais la famille royale de Bavière n'y sera pas représentée. Il y a, ce semble, dans tout ce spectacle offert à l'Europe et si pompeusement annoncé, moins de véritable grandeur que de vanité inquiète, et on est embarrassé de concilier cette prétention d'agir sur l'Occident par de tels moyens, avec la tendance, qui se manifeste aussi quelquefois et revient plus vive à chaque mécompte, de s'en séparer absolument, de s'en passer sous tous les rapports, de n'être que russe, asiatique et oriental. Le fait est que ces deux tendances contradictoires se balancent encore dans l'esprit de l'empereur Nicolas et dans son gouvernement; que chacune l'emporte à son tour, quand l'autre a été malheureuse, et que néanmoins, pour assurer la grandeur de la Russie, il faudrait les harmoniser avec intelligence, en se dégageant des passions et des faiblesses qui obscurcissent trop souvent la haute raison du souverain.

Et qu'a-t-on dit du roi de Hanovre dans ces causeries de Tœplitz? A-t-on approuvé ou blâmé son coup d'état? S'est-on promis de le soutenir au besoin

contre son peuple? s'est-on entendu sur ce qu'il y aurait à faire, si la diète de la confédération germanique était saisie de la question, à titre de garante des constitutions allemandes? L'ex-duc de Cumberland a si mauvaise réputation comme homme en Europe, que ses actes comme souverain, quand même ils flatteraient certaines passions, doivent y rencontrer fort peu de sympathie. Aussi l'a-t-on blâmé tout d'abord de cette mesure violente et dangereuse. Il est certain, d'ailleurs, qu'on ne l'a pas conseillée. Elle porte le cachet de son caractère, et il en a toute la responsabilité aux yeux de l'Allemagne. Mais si le Hanovre se résignait tranquillement, si quelque transaction, plus ou moins constitutionnelle, rendait à l'aristocratie toutes ses prérogatives, on n'en serait pas fâché à Berlin et à Vienne. Ce serait d'un bon exemple, et cet acte de casse-cou politique serait légitimé par le succès. Cependant, qu'on y prenne garde : la résignation du Hanovre ne prouverait rien, et l'expérience serait à refaire ailleurs pour être concluante; car il ne faut pas se faire illusion sur l'état des choses et de l'opinion en ce pays. Il est vrai de dire que la constitution de 1833 n'y avait pas jeté de profondes racines, que l'aristocratie, encore très puissante, ne l'avait subie qu'à regret, que la bourgeoisie n'est pas fortement organisée, que le peuple à peine sorti des liens féodaux, que les paysans à peine émancipés n'y prennent aucun intérêt, et par-dessus tout, que la masse entière de la population, sans distinction de classes, est trop contente d'avoir son roi à elle, son souverain résidant au milieu d'elle, son gouvernement tout-à-fait national, pour ne pas beaucoup pardonner à ce roi et à ce gouvernement. Le duc de Cumberland y a bien compté; on ne saurait en douter. Son plan était arrêté d'avance; il avait répété son rôle, et l'a joué, en effet, avec une assurance, un aplomb, une fidélité, qui attestent de consciencieuses études. A peine arrivé dans sa capitale, ses premières caresses ont été pour l'armée; il a réuni autour de lui tous les officiers et généraux qui se trouvaient à Hanovre, leur a prouvé qu'il connaissait leurs services, leurs désirs, leurs intérêts, leur a promis de s'en occuper, et les a laissés fort contens de leur nouveau monarque. L'armée craignait ses prédilections pour un officier-général qu'elle n'aime pas et ses préventions contre le comte d'Alten, son héros, son chef, sa plus grande illustration. Mais le roi a su ménager ses sentimens, et il a fait à M. d'Alten l'accueil le plus flatteur. M. d'Alten, qui avait pris part aux travaux de la constitution de 1833, désapprouve certainement le décret royal du 5 juillet; mais ni lui, ni ses anciens collègues, à l'exception de M. Rose, ne feront une opposition bien dangereuse au nouveau gouvernement. Au reste, toute cette affaire est encore fort obscure. Le roi a nommé une commission pour examiner jusqu'à quel point la constitution de 1833 était obligatoire pour lui, et cette commission, présidée par M. de Scheele, le nouveau ministre, aurait, disent les journaux allemands, adopté le point de vue du décret d'avénement, et suggéré, en outre, les modifications que la loi fondamentale devrait subir. Il ne s'agirait de rien moins que de transporter de la seconde à la première chambre le droit de voter le budget, de transformer les états en assemblée purement consultative, de supprimer la publicité des séances, et, enfin, de rétablir l'ancienne séparation entre les revenus publics et ceux des domaines royaux, dont la réunion avait été l'un des plus grands bienfaits du nouvel ordre de choses. Voilà tout. A ces conditions, l'ex-duc de Cumberland pourrait se résigner à n'être qu'un roi constitutionnel. En attendant,

il s'est rendu à Carlsbad, où on lui donnera sans doute le conseil de ne rien brusquer.

Les partisans de don Carlos avaient perdu courage, il y a quelque temps, sur la nouvelle de la défaite de Chiva. Effectivement tout semblait alors présager à l'expédition une fin malheureuse, et on devait croire qu'il ne restait plus au prétendant d'autre ressource que de repasser l'Èbre, tant bien que mal. Ses pertes en hommes et en chevaux depuis qu'il était sorti de la Catalogne avaient été considérables; la désertion minait son armée; les généraux de la reine concentraient leurs troupes autour de Cantavieja, dans un rayon si rapproché, qu'une bataille paraissait inévitable, et ils avaient la supériorité du nombre; enfin on ne concevait pas que 10 ou 12,000 hommes trouvassent long-temps à vivre dans les montagnes stériles et nues où l'expédition était allée se réfugier. Comment la cause constitutionnelle a-t-elle perdu la plus grande partie de ces avantages? comment trois semaines se sont-elles passées dans la plus complète inaction? C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Mais certainement la situation n'est plus aussi fâcheuse pour les carlistes qu'il y a quinze jours, et voilà qu'une expédition hardie au nord de Madrid force le général Espartero à dégarnir l'espèce de ligne de blocus qu'on avait formée autour des positions occupées par le prétendant.

Nous voulons bien croire que Madrid n'est pas sérieusement menacé; mais la prise de Ségovie, à 15 ou 16 lieues de cette capitale, est un fait grave. Ségovie est une ville importante, siége de plusieurs grands établissemens militaires, où les carlistes auront trouvé de l'artillerie qui leur manque; et les forces que le gouvernement de la reine peut envoyer de ce côté ne sont pas assez nombreuses pour les empêcher d'y faire pendant quelque temps ce qu'ils voudront, d'entrer où bon leur semblera, et en définitive de se retirer avec leurs canons et le fruit de leurs exactions. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre que Madrid ait été mis en état de siége. Ce sont des preuves de force que les gouvernemens ne se refusent jamais la veille même de leur chûte, et qui ne la retardent pas d'un instant. Nous croyons néanmoins que le gouvernement espagnol n'en est pas là, mais il aurait bien besoin d'un effort de courage et d'énergie, dont nous ne le jugeons pas capable, ni lui, ni la population, ni les généraux.

Effrayées d'une pareille impuissance, les provinces se regardent comme abandonnées à elles-mêmes et n'espèrent plus leur salut que de leurs propres efforts. La Catalogne en donne l'exemple. Le mot de séparation n'a pas été prononcé, mais les craintes que cette principauté a conçues pour son industrie, sur le bruit vague d'un traité de commerce avec l'Angleterre, ont sourdement fermenté dans les esprits; et ce danger, la France l'avait annoncé à M. Calatrava dès le mois de décembre dernier. Ce qui se passe maintenant en Catalogne est très remarquable. Les carlistes ont fait depuis un mois des progrès bien menaçans sous la direction d'un chef habile, Urbiztondo, que don Carlos a revêtu du titre de capitaine-général; et les troupes du baron de Meer, réduites à quelques milliers d'hommes, sont hors d'état de se mesurer avec eux. Dans ces circonstances, il s'est opéré à Barcelonne un mouvement d'opinion moins violent, moins révolutionnaire que les mouvemens antérieurs, mais de la même nature. On a pensé à centraliser, au moyen d'une commission permanente de délégués, les ressources de la

principauté tout entière, sans la moindre intervention du gouvernement de Madrid, et ce plan s'exécute. Le succès est douteux, mais cette nouvelle résurrection de l'esprit provincial est à nos yeux un des plus graves symptômes de la désorganisation profonde qui s'étend rapidement sur l'Espagne, et menace la monarchie espagnole d'un démembrement.

A Madrid, on s'occupe à faire des ministres, et ces ministres ne font rien. Il en sera du général Espartero, s'il accepte le ministère de la guerre, comme de son prédécesseur, le comte d'Almodovar, qui avait fidèlement suivi à cet égard l'exemple de son devancier; et le seul ministre qui se soit donné pour faire quelque chose, M. Mendizabal, vient de rompre une négociation d'emprunt à l'étranger, combinée avec un traité de commerce, qui sous une forme ou sous une autre, tantôt avec celui-ci et tantôt avec celui-là, l'absorbait depuis six grands mois. En dernier lieu, cette négociation se suivait avec un capitaliste espagnol, enrichi des emprunts de Ferdinand VII, dépouillé, par je ne sais quel acte de 1834, du titre que lui avait donné ce prince, et auquel, par un singulier jeu de la fortune, le gouvernement constitutionnel de Madrid venait demander le salut de la révolution espagnole. Il s'agissait d'une somme nominale de 250,000,000 de francs. Tout est rompu, et à cette occasion, nous n'avons pas été peu étonnés de voir un journal, dont M. Mendizabal avait long-temps possédé toute la faveur, attaquer ce ministre avec la plus grande violence. Ainsi, voilà le dernier prestige de ce grand nom financier de M. Mendizabal complètement évanoui, et le ministre au *fameux secret*, contraint de recourir, pour se procurer quelque argent, au moyen le plus vulgaire du monde, à une nouvelle contribution forcée. Les cortès discutaient, à Madrid, le projet de loi destiné à l'établir, pendant que les carlistes se rendaient maîtres de Ségovie.

Nous ne sommes pas optimistes en ce qui concerne l'Espagne; mais personne ne l'est, personne n'a droit de l'être. Nous ne nous résignerions pas facilement à voir périr, dans l'impuissance et la honte, un gouvernement dont le triomphe convenait à notre politique et eût renforcé notre situation en Europe. D'ailleurs, tout persuadés que nous soyons que don Carlos ne s'établirait pas tranquillement à Madrid, nous ne pouvons envisager de sang-froid qu'il resaisisse quelque chance de succès, quand on ne prévoit guère, dans les éventualités d'un prochain avenir, que cet obstacle sérieux à la grande et si politique mesure de la dissolution.

Si la dissolution avait lieu cette année en France, les trois plus grandes assemblées représentatives de l'Europe auraient été intégralement renouvelées dans le cours de la même année. L'Espagne se prépare aux élections d'où ses deux chambres doivent sortir, et l'Angleterre achève celles que la mort du roi Guillaume IV a rendues nécessaires. Celles-ci ne sont pas très heureuses pour le ministère de lord Melbourne; sans donner la majorité aux tories, elles leur assurent une minorité si formidable dans la chambre des communes, que le cabinet whig est menacé des plus graves embarras et comme frappé d'impuissance. La chambre des lords pourra donc persister dans son opposition à toute mesure ultérieure de réforme, en invoquant la réaction qui se manifeste évidemment dans l'opinion publique, surtout en Angleterre. La conséquence de cette situation devrait être l'avénement d'un ministère intermédiaire entre les tories et la nuance très avancée des whigs qui gouverne aujourd'hui. Mais il n'est pas bien sûr que les élémens d'un

pareil ministère existent dans la chambre des communes ou dans le pays. Le parti Stanley s'est absorbé dans celui de sir Robert Peel, et il est réduit à deux ou trois hommes, ce qui forcerait la reine Victoria de rétrograder brusquement jusqu'aux *conservateurs*. Au reste, c'est un exemple donné par une portion du pays lui-même; car, entre autres particularités de ces dernières élections, on ne voit pas que les radicaux, qui ont essuyé plusieurs échecs, aient été remplacés par des réformistes modérés. Non: ce sont des tories, de purs tories qu'on a nommés à leur place, et nulle part le ministère n'a osé mettre en concurrence avec ceux des radicaux qui le gênaient le plus, comme M. Roebuck, un whig de sa propre couleur. Aussi les tories sont-ils triomphans, et sir Robert Peel a eu tort de ne pas désavouer plus vivement le roi de Hanovre, car c'est son fameux décret du 5 juillet qui leur enlève la majorité. Ce décret a donné aux réformistes une grande force, et ils en ont usé sans ménagement, comme aussi du nom de la jeune reine, et de l'appui qu'elle accorde à son ministère. Jamais, en France, on ne ferait intervenir le nom du souverain, dans les élections, avec autant d'éclat; jamais un parti tout entier n'oserait l'identifier aussi complétement avec un cabinet dont les plus simples lois du régime parlementaire pourraient le contraindre à se séparer.

Le corps diplomatique est en ce moment fort incomplet à Paris. MM. d'Appony et de Pahlen sont en congé; M. de Lowenhielm, ministre de Suède, est à Stockholm, où il refuse, dit-on, le portefeuille des affaires étrangères, laissé vacant par la mort de M. de Wetterstedt. M. de Werther est allé recueillir à Berlin le brillant héritage de M. Ancillon, et son successeur à Paris n'est pas encore arrivé. Mais le choix de ce successeur est fait. C'est M. d'Arnim, qui exerçait en dernier lieu les fonctions de ministre de Prusse à Bruxelles.

M. de Werther, qui n'a laissé à Paris que de bons souvenirs, sait mieux que personne par quelles qualités, par quelle modération de caractère, et par quelle sagesse d'opinion il y avait réussi, ce qu'il faut, en un mot, pour répondre à la parfaite intelligence qui règne entre les deux cours. Il est fort à présumer que le choix de M. d'Arnim n'aura pas été fait à la légère, et que les instructions, non moins que l'esprit du nouvel envoyé, lui traceront une ligne de conduite dont le gouvernement n'ait qu'à se féliciter. Nous n'aurions pas exprimé cette espérance, mêlée d'une ombre de doute, si nous n'avions eu le vague souvenir que M. d'Arnim n'a pas toujours eu à Bruxelles l'attitude que nous désirons lui voir prendre à Paris. Il est vrai qu'un changement de théâtre peut amener un changement de rôle, que l'action du temps modifie chaque jour, en Europe, bien des répugnances, efface bien des préventions, crée de nouveaux intérêts, et avec eux la nécessité de nouveaux rapports. Si M. d'Arnim avait eu besoin d'éprouver cette salutaire action du temps sur les esprits, nous sommes persuadés que le sien n'y aurait pas échappé, et qu'il arrive ici avec son éducation toute faite à cet égard.

— La séance annuelle de l'Académie française, tenue le 9 août, a rassemblé, comme d'ordinaire, une société nombreuse et choisie. Nous concevons cet empressement. S'il nous était permis d'emprunter un mot au vocabulaire théâtral, nous dirions qu'aujourd'hui il y a de l'*effet* dans les représentations académiques. Les assistans n'y apportent jamais qu'un air de fête : ceux qui tiennent aux lauréats par des liens de famille ou d'affection, naturelle-

ment émus, semblent quêter du regard l'émotion et l'enthousiasme. La piquante variété des lectures, un commerce de louanges où chacun trouve son compte, l'hommage rendu à de nobles et touchantes actions, tout enfin, dans ces solennités, détermine un épanouissement auquel on ne saurait résister sans mauvaise grace. Si pourtant, revenu à la froide raison, après les entraînemens de la sensibilité, on se demandait quelle est la fonction présente de l'Académie, quelles peuvent être l'utilité de ses concours et la règle de ses jugemens, la question ainsi posée deviendrait embarrassante. En couronnant les écrits *utiles aux mœurs*, l'Académie n'a sans doute pas la prétention de prononcer dogmatiquement sur la moralité des compositions qu'on lui adresse : il n'y a pas de mesure absolue pour apprécier la valeur d'une œuvre d'éducation.

On n'en peut juger que par rapport à une doctrine sociale hautement professée. Or, il n'est ni possible, ni tolérable peut-être, qu'un corps comme l'Institut émette une déclaration de principes. Ce serait déplacer le pouvoir en sa faveur, et accorder aux lettrés de profession une véritable dictature. Aujourd'hui d'ailleurs, ce sont moins les intentions louables et les théories qui manquent, que le talent de les rendre persuasives. Selon nous, l'Académie ne saurait rendre un plus grand service que de remettre en honneur les traditions, trop dédaignées, du beau langage, d'exiger, avant tout, la sévérité d'expression et ces nobles formes de style, qui, suivant le mot de Montaigne, tiennent moins au bien dire qu'au bien penser. Distinguer, dans la foule des livres qu'on publie, ceux qui présentent ces marques de puissance, ou bien, dans les années stériles, dénoncer hautement la mauvaise direction des esprits, ce serait être vraiment utile aux mœurs, ou, si l'on veut, à la civilisation dont une langue riche et belle est l'indispensable instrument. Disons ouvertement ce que tout le monde a pensé : les ouvrages couronnés cette année ne se recommandent pas par l'élévation du sentiment littéraire, et l'obligation de faire accepter au public les décisions d'une indolente majorité a dû paraître fort pénible à M. le secrétaire perpétuel.

Heureusement pour l'Académie, M. Villemain possède toutes les ressources d'un talent qu'on n'a jamais songé à contester, et qui ne se dément jamais. Son rapport par lequel la séance fut ouverte, était de nature à disposer favorablement l'auditoire. On a suivi, avec une satisfaction marquée, ce tour d'esprit varié et facile, cette expression qui, suivant les exigences du sujet, prend ou rejette le voile avec une si gracieuse coquetterie. On se plaisait à surprendre l'habile écrivain aux prises avec les difficultés de sa tâche : on voulait savoir par quels artifices de style il trouverait moyen de louer des productions assez ternes, sans chagriner les personnes d'un goût sévère, et sans compromettre l'autorité de son propre sentiment. M. Villemain a très finement annoncé ce qu'on devait attendre de l'ardeur *inexpérimentée* du jeune poète couronné, M. Evariste Boulay-Paty : ayant à caractériser une pièce injouable, il a fait des vœux pour que l'auteur composât à l'avenir d'autres pièces qui fussent jouées; enfin, il a rappelé un sourire complaisant de Cuvier pour excuser cette sorte d'adhésion donnée publiquement à la philosophie avortée de M. Azaïs. Ajoutons, pour être justes, qu'en parlant d'un livre qui a du moins pour lui le mérite de l'utilité, l'*Essai sur l'état physique et moral des aveugles-nés*, par M. Dufau, le rapporteur s'est exprimé de telle façon, qu'on n'a pas songé cette fois à rabattre de ses éloges.

A défaut de mérite littéraire, on justifie étrangement les libéralités académiques. Il faut, dit-on, alimenter la vieillesse épuisée, développer les talens embryonnaires, ou bien compléter la rétribution insuffisante des travaux obscurs. En admettant ce système, on arriverait infailliblement à constituer une sorte d'inviolabilité en faveur de toutes les impuissances. L'Académie aura fort à faire, si elle consent à devenir un bureau de secours. C'est au pouvoir qu'il appartient de soutenir les lettres. Un corps littéraire, digne de sa haute mission, ne doit considérer que l'intérêt de la littérature. Ne serait-il pas temps qu'une plume indépendante appelât l'attention du pouvoir et de la société sur l'organisation présente de l'Académie française, sur l'emploi des revenus dont elle dispose, sur les causes qui retiennent en dehors de ses concours tous les esprits vraiment distingués de l'époque? Mais nous concevons que la critique recule devant l'accomplissement d'un tel devoir. La vieille fille de Richelieu est elle-même une de ces personnes dont nous venons de parler, et que l'âge a rendues en quelque sorte inviolables. Pour lui dire toute la vérité sans encourir le reproche d'irrévérence, il faudrait posséder le secret des ménagemens habiles, le tact délicat et la transparence d'expression que nous ne nous lassons pas d'admirer chez M. Villemain.

Revue Littéraire.

Mme Charles Reybaud, par la publication du *Château de Saint-Germain*, qu'elle signe de son nom, s'est dépouillée du pseudonyme sous lequel elle avait caché le succès de *Pierre* et du *Renégat*, ses deux romans de début.

Le Château de Saint-Germain cotoie l'histoire plus qu'il ne l'aborde. Ce n'est pas, à proprement parler, un roman historique. Voici le gros de la fable. Nous sommes en Provence. Julio Mazzara, qui sera plus tard le cardinal de Mazarin, s'est introduit dans le château du baron de Cadenet sous un prétexte de visite. Mazzara n'a pourtant pas d'autre but que de s'emparer d'un acte qu'il sait en la possession du baron, et qui prouve la participation de Gaston, le frère du roi, au fatal complot que Montmorency a payé de sa tête. Richelieu lui-même a confié à son agent cette mission, qui tient moins du savoir-faire que de la filouterie.

Tout en couvant son projet et guettant l'occasion, l'Italien prenait agréablement patience. Dans le château du baron vivait sa nièce et son héritière, Laure de Novès, descendante de l'illustre Laure de Pétrarque. Laure de Novès est fiancée au comte de Bormes, qu'elle aimait à peine, et qu'elle n'aime plus depuis que sa faiblesse a subi l'autorité du regard séducteur de Mazzara. Cependant le comte ne cédera pas à l'étranger la femme qui lui est promise. Il prend à part l'Italien, et le somme de se battre ou de quitter la place. L'alternative est dure; mais Mazzara n'est pas né brave : il partira. Ce ne sera pas au moins sans s'être vengé sur l'innocence de l'affront qu'il est contraint de dévorer. Lorsqu'il s'éloigne, Laure porte dans son sein un fruit de l'amour qui a triomphé de sa vertu.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le baron est mort. Le comte de Bormes presse Laure de conclure le mariage arrêté. Que fera-t-elle? Elle a trop de générosité pour tromper le comte et lui donner une main qui n'est plus pure. Dans son désespoir, elle ne songeait plus qu'à se tuer. Une de ses servantes lui

conseille un meilleur expédient. Que Laure, qui se plaît aux longues promenades, laisse un soir sa mante au bord de la Sorgue. Tandis qu'on la croira noyée, elle pourra fuir vers Paris et y cacher sa vie qu'elle doit à son enfant.

Les années ont couru. Nous retrouvons Laure de Novès dans une petite maison de Saint-Germain, qu'elle habite avec sa fille Christine. Julio de Mazzara les visite quelquefois en secret. Souverain pouvoir de l'amour et de la maternité! cette Laure, si outragée et si fière, a pardonné au père de son enfant. Elle se résigne à n'être que la maîtresse de son séducteur. Mais elle voudrait au moins sa tendresse entière; elle voudrait percer les mystères dont il s'enveloppe. Un hasard cruel les découvre tous à la malheureuse. Croyant Laure à Paris, Julio de Mazzara a introduit une autre femme dans la petite maison de Saint-Germain. Laure, cachée dans un cabinet, surprend leur entretien et les suit de l'œil. Tout est révélé. Mazzara, c'est le cardinal Mazarin! cette femme, c'est la reine Anne d'Autriche, dont il est l'amant! La détermination de Laure de Novès est prompte et irrévocable. Elle court s'enfermer à Paris dans le couvent des Carmélites, d'où elle ne sortira plus.

Ici finit la première histoire et commence la seconde, moins animée, moins dramatique, mais plus touchante peut-être. Christine, laissée seule au milieu du monde, a failli succomber aux mêmes périls qui ont précipité sa mère. Elle a cru naïvement à l'amour de Philippe de Mancini, qui a feint de s'éprendre d'elle. Il a poussé ses tentatives jusqu'à l'enlèvement. Christine est en son pouvoir; elle paraît perdue. Mais ce n'est pas un écrivain habile comme Mme Reybaud qui eût souffert qu'il s'accomplît dans son roman deux séductions : *non bis in idem*. Christine s'arrête au bord de l'abîme où est tombée Laure de Novès. Sa résistance intimide le séducteur. Elle se réfugie aux Carmélites, et conte à sa mère son danger. Philippe de Mancini était neveu de Mazarin. Quel autre mieux que le père de Christine la pourra sauver en ces conjonctures? Laure de Novès écrit au cardinal une lettre que Christine porte elle-même à Saint-Germain. Ce recours a l'effet qu'il devait avoir. Christine, prise sous la toute puissante protection de Mazarin, est désormais à l'abri des poursuites de Philippe de Mancini. Comme elle n'a pas les mêmes raisons que sa mère de se faire carmélite, et qu'elle ne se sent nulle vocation, elle épouse raisonnablement un jeune bourgeois nommé Rabanel, qu'elle aimera plus tard de tout son cœur.

S'il faut reprocher au *Château de Saint-Germain* sa double action, il est juste de reconnaître que l'une et l'autre sont fort habilement reliées entre elles par le personnage principal auquel un fil continu les rattache du commencement du livre jusqu'à la conclusion. Mme Reybaud devait naturellement concentrer toute sa force dans la peinture de ce caractère dominant. C'est un excellent portrait qu'elle en a donné, finement touché, très sûrement et très largement dessiné. Peut-être seulement, vers la fin du drame, Mazarin est-il montré plus noble, plus aimable, plus généreux qu'il n'a jamais été. « Il avait de l'esprit, de l'insinuation, des manières, dit de lui le cardinal de Retz, mais le vilain cœur paraissait toujours. » Le temps n'a pas cassé cet arrêt, bien que le coadjuteur fût fort récusable vis-à-vis de Mazarin.

Tout l'ouvrage est écrit d'un bon style, simple, élégant, ferme et poli. Plusieurs débuts de chapitres d'où l'auteur promène le regard sur ses paysages

chéris de la Provence, sont des morceaux descriptifs achevés, pleins d'onction et de charme. On y respire un profond sentiment de la poésie rurale et des beautés de la nature.

M. de Balzac a fort spirituellement trouvé la qualification de *ruminante* pour cette littérature qui, en publiant de très vieilles choses sous des titres nouveaux, se nourrit effectivement et nourrit sans fin ses lecteurs d'un même aliment. A ce compte, la littérature de M. de Balzac est la plus ruminante qu'il y ait; il a inventé mille ingénieux moyens de déguiser d'anciennes publications et de les faire paraître inédites. Il a combiné, par séries diverses, des *Scènes de la vie privée*, des *Scènes de la vie de province*, et bien d'autres scènes où il a enchâssé, avec un art infini, quantité de contes philosophiques ou fantastiques de sa façon. Mais cet écrivain ne se contente pas de ruminer ainsi et de nous donner à ruminer la plupart de ses romans d'autrefois, très subtilement revus, augmentés et corrigés. Jusque dans les romans qu'il présente comme neufs de tout point, vous le voyez replacer, dans des rôles pareils, nombre de personnages et de caractères par lui précédemment employés. Cette perpétuelle rumination embarrasse et décontenance beaucoup les enthousiastes les plus déterminés de M. de Balzac, qui, tout en savourant chacune des nouvelles publications de cet écrivain, ne laissent point de se demander parfois si ce n'est pas toujours le même ouvrage qu'ils admirent.

Le premier des deux derniers volumes des *Scènes de la vie de province* contient *la Grande-Bretèche* et *la Vieille Fille*. Certainement nous avions lu déjà quelque part les trois nouvelles distinctes rassemblées ici sous le titre commun de *la Grande-Bretèche*. Si le romancier les a réunies et appelées toutes ensembles *la Grande-Bretèche*, bien qu'il ne soit question du manoir dit *la Grande-Bretèche* que dans l'une d'elles, c'est uniquement en conformité du système de rumination que nous avons expliqué.

La *Vieille Fille* avait paru une première fois cet hiver par feuilletons dans une feuille quotidienne. L'histoire n'a pas obtenu du public de M. de Balzac une faveur fort grande, les joyeusetés du livre ont semblé par trop grivoises. L'auteur du *Père Goriot* est de parentage rabelaisien. Quand sa verve s'épanche en grosses saillies abruptes et ardentes, on voit qu'il obéit à son instinct; il est franc, il est naturel, il est vrai; c'est la chaleur du sang gaulois qui l'a poussé. Aussi n'a-t-on guère la force de le blâmer. Dans *la Vieille Fille*, il est cynique et grossier sans en-train. Il ne dérive point de Rabelais, mais de M. Paul de Kock. *La Vieille Fille* rappelle, en outre, malheureusement le chef-d'œuvre de M. de Balzac. Mlle Cormon est une Eugénie Grandet épaissie, matérialisée, dégradée. La figure du chevalier de Valois est la seule qui soit dessinée finement, et sur laquelle l'artiste n'ait point écrasé son crayon. Elle plaide jusqu'à un certain point en faveur du livre. Le second volume est tout entier rempli par le commencement des *Illusions perdues*, dont nous aurons la suite plus tard. Jusqu'à présent, ce roman promet. L'exposition intéresse et attache. Anaïs n'a pas moins de cinquante ans (ne vous plaignez pas, il y a tout à parier que les héroïnes de M. de Balzac seront prochainement sexagénaires). Issue d'une des plus nobles familles de l'Angoumois, elle est supérieure encore par son esprit à sa naissance. Avant d'épouser M. de Bargeton, stupide hobereau qu'elle estime et chérit juste ce qu'il vaut, elle avait aimé, jeune fille, un brillant officier qui est mort à l'armée. Anaïs a religieusement gardé dans son cœur le deuil de ce pre-

mier amour. Elle s'est fait une double existence. Contrainte de végéter matériellement au milieu de l'atmosphère suffocante d'une ville de province, elle s'envole ailleurs en pensée. Elle a des rêves d'art et de poésie. Elle se nourrit de souvenir et d'espérance. Or, en ce temps-là florissait à Angoulême Lucien, un jeune poète déjà fort célèbre dans le département. Anaïs a voulu voir cette merveille de la Charente. Le poète lui est amené. Lucien était beau; Anaïs avait été belle. Pleins d'exaltation tous deux, ils se persuadent bientôt qu'ils sont passionnément épris l'un de l'autre. Cependant les assiduités du jeune homme chez Mme de Bargeton ont déchaîné toutes les méchantes langues de l'endroit. Anaïs n'a point cessé d'être sage; mais son amant est fatalement surpris à ses pieds, d'où vient un éclat qui la décide à se compromettre tout-à-fait. Elle quitte brusquement Angoulême et part pour Paris, emmenant son poète avec elle. Cet incident, qui les a réunis, ne fera que précipiter leur rupture. A peine sont-ils en chaise de poste que les désenchantemens commencent. La grande dame est fort humiliée d'abord de voir les poétiques ébahissemens de Lucien au moindre objet qu'ils rencontrent sur la route. Dès qu'ils sont à Paris, c'est bien pire. Anaïs a de nobles parens chez lesquels elle a présenté son cher poète. Mais l'air provincial du pauvre garçon n'est pas tolérable. Mme de Bargeton tombe elle-même d'avis qu'il faut l'éconduire. De son côté, Lucien n'a pas tardé à s'apercevoir que sa chère Naïs est bien emphatique, bien fanée, bien mal mise, de bien mauvais goût, auprès des élégantes et fraîches Parisiennes. Pourtant sa fidélité eût tenu bon peut-être quelques mois; mais on l'a quitté. Il en prend son parti. C'est qu'ils s'étaient trompés en croyant s'aimer. Ainsi leurs mutuelles illusions sont perdues. La fin du second volume laisse Lucien réfugié dans un grenier du pays latin, où il amasse des projets de vengeance, de fortune et de gloire, qui fourniront, par leur accomplissement, une prochaine livraison des *Scènes de la vie de province.*

Autour de ses deux héros, M. de Balzac a groupé un nombre considérable de personnages secondaires. Plusieurs d'entre eux sont introduits en vertu du procédé ruminatoire de l'auteur. Nous les connaissions déjà; nous les avions rencontrés ailleurs. Citons, entre autres, le vieil imprimeur Sechard, qui n'est qu'un père Grandet endurci, plus avare encore et plus féroce. Ceux-ci se montrent sous d'habiles déguisemens qui ne les rendent pas néanmoins méconnaissables; ceux-là reparaissent franchement avec leur air, leur costume et leur nom d'autrefois, comme, par exemple, Rastignac de *la Peau de Chagrin.*

En somme, ce volume des *Illusions perdues* est l'un des meilleurs de M. de Balzac que nous ayons lu. Peut-être l'histoire gagne-t-elle à ne pas finir. M. de Balzac, qui commence généralement bien, finit rarement avec un égal bonheur. Ce sont presque toujours ses conclusions qui pèchent; *desinit in piscem.* Pourvu que le second tome des *Illusions perdues* n'aille pas nous gâter le premier!

Si nous parlons de la peinture des détails, il faut louer leur charme et leur vérité, la délicatesse des nuances, la variété des teintes. Il se trouve dans les *Illusions perdues* des traits d'observation d'une ténuité telle qu'on dirait que la vue la plus perçante n'a pu suffire pour les découvrir, et qu'ils ont dû être révélés par une sorte d'intuition.

Il y a un sentiment que l'auteur excelle à peindre, c'est cette ambition complexe, ambition à la fois d'argent et de gloire, qui travaille son héros

Lucien. Le poète que le monde dédaigne et que sa maîtresse méconnaît se vengera doublement. Il entassera chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre et million sur million. Il le veut; il sera célèbre et il sera riche. Ce ne sera pas seulement le char triomphal du Tasse qu'il lui faudra, ce sera aussi la voiture anglaise splendide et confortable de M. Rotschild. Attache-t-il, du reste, à la fortune littéraire et à l'opulence un prix pareil? On ne le dirait pas. Il semble plutôt qu'il ne souhaite si ardemment les palmes poétiques qu'afin d'obtenir par elles les billets de banque. Lucien est doué d'une forte volonté; peut-être atteindra-t-il son double but. Mais il n'y a guère que le génie désintéressé qui remplisse complètement sa mission. Nous avons bien peur pour Lucien qu'il n'ait de la gloire comme des trésors que pendant sa vie, et qu'il ne laisse point à la postérité d'œuvre immortelle. Que Lucien pèse ces conseils, et que le romancier ne les dédaigne pas trop lui-même.

M. Arsène Houssaye a été modeste d'intituler son nouveau roman : *Une Pécheresse*. Il aurait fort bien pu mettre : *Les Pécheresses*. Ce n'est pas sur l'opposition du vice et de la vertu qu'il a compté pour ses effets. Il n'y a que des pécheurs dans son livre et surtout des pécheresses. Cloris, la plus honnête fille de l'histoire, quitte successivement la maison paternelle et le couvent pour suivre, par monts et par vaux, l'amant de sa sœur. Charlotte, l'épouse révoltée d'un garde-chasse quinteux et jaloux, passe quinze années à courir, sans beaucoup de succès, j'en conviens, mais avec toute la bonne volonté possible, après toutes les occasions imaginables de pécher. Marguerite a meilleure chance. Elle pèche à souhait; puis elle tue l'enfant, fruit de sa faute, et va se noyer dans un étang. Il n'y a pas jusqu'à une certaine Isaure, réputée d'abord morte vierge et en odeur de sainteté, qui ne laisse son petit péché posthume, lequel consiste en une fille née d'elle en secret, qu'on voit apparaître vers le dénouement. Mais la grande pécheresse, la maîtresse, l'héroïne pécheresse, c'est Dafné. Celle-là ne se borne pas à pécher d'un bout à l'autre du roman avec le héros Théophile de Viau, le poète, elle pèche avec tout le monde, avec ceux qui veulent, comme avec ceux qui ne veulent pas. Dafné, c'est l'essence du péché; c'est le péché incarné.

Au train de leurs débauches, Théophile et Dafné ont vite vieilli. L'âge et l'épuisement ont circonscrit leur libertinage et les contraignent de se rester fidèles l'un à l'autre; mais Dafné se révolte contre les rides de son front, qui ralentissent chaque jour l'ardeur de Théophile. Pour rafraîchir sa beauté qui se fane, elle a recours à d'effroyables moyens. Vous ne l'aviez vue qu'effrénée et immonde, vous la verrez féroce et sanguinaire. La bacchante se fait vampire. Elle va sucer toutes les nuits le sang virginal d'une fille de quinze ans. Le poète a fortuitement découvert l'horrible cause des absences nocturnes de sa maîtresse. Indigné qu'il est, il veut écraser la tête de sa chère Dafné. Le regard tout-puissant de la pécheresse le fascine encore et le désarme. La cruelle sirène triomphera jusqu'à la fin. Il se laisse enlacer par elle. L'heure de leur suprême frénésie est venue. Ils tombent sur un lit de fleurs, où ils expirent en se tordant dans une dernière étreinte.

Il n'est pas impossible qu'en écrivant *une Pécheresse* M. Arsène Houssaye ait entrevu un but moral. Peut-être a-t-il voulu flétrir le vice en le peignant sous ses plus hideuses couleurs. Était-il nécessaire pourtant d'accumuler à cet effet tant de langage cynique et d'exemples d'impudicité? La débauche énerve le corps, elle épuise la vie, elle étouffe l'ame; c'est vrai, nous sa-

vons cela. Fallait-il, pour mieux nous l'apprendre et nous effrayer, faire d'elle un vampire? Si l'auteur a prétendu fournir des enseignemens profitables, de quelle étrange façon il les a résumés! Cloris, qui n'est entrée en religion que par pis-aller, et n'a eu des accès de vertu qu'en désespoir de cause, Cloris assiste à l'horrible agonie des deux débauchés. Vous supposez qu'à cette vue elle va se sentir saisie de dégoût, et qu'elle se félicitera des heureux empêchemens qui l'ont détournée d'une pareille fin. Loin de là. Elle envie le sort de Dafné. Elle se reproche sa jeunesse mal employée et sa dévotion involontaire. Elle a des remords de n'avoir point été pécheresse comme sa sœur.

Ce qu'il y a de plus probable, c'est que M. Arsène Houssaye n'a pas eu d'autre intention que d'écrire deux volumes in-octavo de trois cents pages. Nous n'avons même pas essayé de rapporter toutes les gentillesses érotiques, drolatiques et philosophiques qui abondent dans *une Pécheresse*. Il suffit de dire que ce roman appartient pleinement au genre soi-disant ironique, qui a produit tant d'autres chefs-d'œuvre oubliés. C'est dommage, le genre ironique n'a pas été prospère. Il se moquait de tout; tout le monde s'est moqué de lui. M. Arsène Houssaye s'est mis mal à propos et bien tard à la remorque de modèles depuis long-temps bien discrédités. Nous espérons qu'il ne s'obstinera pas follement à faire fausse route à leur suite; ce serait vouloir malheureusement dépenser tout l'esprit et tout le sentiment poétique qu'il a.

Les deux Mères de M. Pierre Lagache ne sont pas un roman d'une longue haleine; ce sont deux petits romans auxquels il faut tenir compte de la discrétion qui les a fait se renfermer en un seul volume, puisqu'à tout prendre, ils avaient bien aussi le droit comme les autres de se carrer en deux beaux tomes in-octavo.

Les deux mères que l'auteur a mises en scène ont un sort pareil. Elles meurent l'une et l'autre : la première, pure et irréprochable, ne résiste point à la douleur qu'elle ressent de voir son fils grièvement blessé dans un duel; la seconde, épouse infidèle, succombe, rongée de remords et désespérée de laisser à sa fille l'exemple d'une irréparable faute.

La préface des *deux Mères* établit que le double but du romancier doit être d'instruire en amusant. Partant de cette donnée, M. Pierre Lagache s'est efforcé de divertir son lecteur, tout en lui prouvant que le devoir d'une mère est d'être vertueuse, quoi qu'il arrive. Malheureusement il a fait de deux fables bien triviales le texte d'une moralité bien rebattue. Il voulait amuser en instruisant! S'il avait ennuyé sans instruire!

M. Pierre Lagache témoigne tant de bonnes intentions morales, que nous ne lui reprocherons pas bien durement certaines inconvenances qui tachent çà et là la pureté de ses récits. Cependant, comme cet auteur paraît viser surtout à écrire des romans immaculés qu'on puisse mettre sûrement entre les mains des demoiselles, nous l'engageons, dans l'intérêt de sa chaste ambition, à s'interdire désormais la peinture de personnages semblables à Pauline, cet enfant précoce de dix ans qui surprend au travers d'une cloison tous les coupables secrets de l'alcove maternelle. Qu'il s'abstienne aussi de poser en fait que les jeunes filles baissent les yeux ou rougissent à l'approche d'un jeune homme de bel air et de belle taille. Qu'à l'avenir ses vieilles marquises ne dardent plus sur les jeunes hommes un regard faux avec un sourire cy-

nique. Ces figures et ces traits de mœurs ne sont pas de ceux qu'il convient de montrer à l'innocent public que M. Pierre Lagache se propose d'instruire et d'amuser.

C'est le sort des œuvres de haute portée et hors de ligne d'entraîner à leur suite un innombrable troupeau d'imitateurs serviles. On sait combien de copies misérables suscitèrent en leur temps les célèbres *Paroles d'un Croyant*. Durant tout un an, il n'y eut pas un voyant ou un croyant qui n'eût aussi ses paroles à nous dire. Cette longue procession n'est pas même achevée aujourd'hui. Nous avons sous les yeux *les Paroles du Cœur*, écrites récemment par un certain vieux Jacques, serviteur de Jésus, aux tribus dispersées. Certainement nous ne nous étendrons pas sur ce livre. Il suffira de dire que c'est encore une manière de prédication évangélique, mystique et démocratique, semée d'apologues et de paraboles, coupée en petits chapitres et en petits versets, où tout est, selon l'usage, imité de l'abbé de La Mennais, excepté le style.

Volupté, parmi les romans, ne nous aura peut-être pas valu moins de copies médiocres. *Madame de Mably* n'est encore qu'une pâle contre-épreuve de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve. Ne tenons nul compte de la spirituelle recommandation épistolaire donnée par M. Charles Nodier en tête de *Madame de Mably*. On sait ce que signifient ces certificats de complaisance accordés aux sollicitations des éditeurs. Passons vite sur la longue introduction dans laquelle M. de Saint-Valry, l'auteur du livre, prend le soin fort inutile d'apprendre à ses lecteurs qu'il vit et qu'il écrit en province. Abordons en toute hâte le roman.

Arthur, beau rêveur de dix-huit ans, s'est lié d'amitié avec Pierre, jeune peintre, élève de Guérin. Leur intimité est si étroite, que Pierre a présenté Arthur chez Mme de Mably, sa maîtresse. Mme de Mably, qui florissait sous l'empire, avait quitté son mari pour suivre un colonel italien. Or, son séducteur s'étant laissé tuer à la guerre, Mme de Mably, inconsolable, jure qu'elle n'aura plus qu'un seul autre amant, et que cet amant sera Pierre. Nonobstant cette vertueuse résolution dont il est instruit, Arthur devient passionnément amoureux de Mme de Mably. Grace à cette tendresse malheureuse, tout héros du roman qu'il est, Arthur fait, dans l'histoire, le plus triste de tous les personnages. Comme il n'ose point risquer un aveu direct, il s'avise de l'étrange déclaration d'amour que voici : Pierre peignait pour l'exposition un Christ sur la croix; il avait besoin d'un saint Jean qui pleurât aux pieds du Seigneur. Arthur offre d'être le modèle du saint Jean. Il s'est imaginé que son air langoureux et désolé touchera bien mieux Mme de Mably en peinture qu'en réalité. Qu'arrive-t-il? Le tableau exposé, il mène lui-même son héroïne au salon; mais elle ne remarque pas plus le saint Jean que s'il n'y en avait pas du tout. Elle n'a d'yeux et d'oreilles que pour l'admiration et les éloges qu'excite la toile de Pierre. Découragé par cette tentative, Arthur s'éloigne, il se fait soldat. Une double douleur l'attendait au retour. Il voit mourir successivement Pierre et Mme de Mably, qui, fidèle à sa promesse, n'a point voulu survivre à son second amant.

Ici le roman finit, non pas le livre. Arthur se résigne, il vivra, afin de poursuivre le cours de ses désappointemens. Le mauvais succès de son premier amour l'avait fait renoncer à l'amour; la poésie, qu'il courtise, ne lui est pas une maîtresse plus prodigue de faveurs : il renonce à la poésie. Une seconde amitié qu'il essaie ne lui rapporte que des froissemens et des mé-

comptes : il renonce à l'amitié. Détrompé partout, en désespoir de cause, il s'était jeté dans la politique et le journalisme : il avait joué son petit rôle dans la comédie de quinze ans. Mais la révolution de juillet, qu'il avait adorée, ainsi que tant d'autres, ne le paie pas d'un retour suffisant : il renonce à la révolution de juillet. Enfin, de renoncement en renoncement, il en vient à renoncer au monde comme il a renoncé à tout ; il se réfugie en Italie dans le couvent des Camaldules, où il meurt, au bout de trois ans, en parfaite odeur de sainteté.

Si M. de Saint-Valry a gâté les principales situations de *Volupté*, en se les appropriant, il n'en a pas moins malheureusement parodié le style. Chez M. Sainte-Beuve, c'est la vraie poésie qui déborde en flots d'images d'une étincelante originalité. Chez M. Saint-Valry, c'est tout l'orgueil du lieu commun qui surabonde. L'unique soin de l'auteur semble avoir été d'entasser la plus grande somme possible d'allusions et de similitudes surannées et décrépites. Il n'y a point de comparaison usée jusqu'à la corde dont il n'ait employé l'étoffe. Friperie mythologique, friperie biblique, tout lui a été bon. *Madame de Mably* est un roman écrit, d'un bout à l'autre, dans le goût d'une amplification d'écolier de rhétorique. C'est une des plus superbes exhibitions de trivialités présomptueuses qui se soient vues.

Napoléon et la conquête du monde, histoire de la monarchie universelle, voilà un livre qui va sembler bien grave pour être placé parmi tant de livres légers. C'est pourtant l'un des romans les moins sérieux auxquels nous ayons eu, depuis long-temps, affaire.

Un très petit pamphlet avait récemment prétendu que Napoléon n'a jamais existé ; aujourd'hui, nous avons un romancier qui prétend que l'empereur est mort seulement en 1832, après avoir conquis le monde. Mais l'écrivain ne se borne pas à forger les dix années merveilleuses qu'il ajoute à la vie de Napoléon. Il remonte jusqu'à 1812, et refait complètement, à sa mode, toute l'histoire de l'univers depuis cette époque.

Napoléon et la conquête du monde est un livre rare, publié presque incognito ; c'est pourquoi nous en donnerons un rapide abrégé. Écoutez donc le résumé de la grande histoire de l'empereur, telle que l'a rêvée le nouvel historien.

En 1812, l'incendie de Moscou ne force point, comme on vous l'avait dit, notre armée à la retraite ; Napoléon marche droit à Saint-Pétersbourg, dont il s'empare, et où il fait l'empereur de Russie son tributaire. Avant de rentrer en France, Napoléon s'arrête à Varsovie : il y rétablit d'un trait de plume le royaume de Pologne, et lui donne pour roi Poniatowski.

Napoléon était le maître de l'Europe continentale. L'Angleterre seule continuait de le braver. C'est en 1814 qu'il réalise enfin la conquête, si long-temps projetée, de cette île. Trois armées, débarquées à la fois, envahissent simultanément le sol britannique. Le 4 juin a lieu la grande bataille de Cambridge, qui ouvre au vainqueur les portes de Londres. Le lendemain paraît un décret, daté de cette capitale, qui réunit l'Angleterre à l'empire français, et la divise en vingt-deux départemens.

Vous êtes surpris peut-être de ces étranges licences qu'a prises l'historien de supprimer d'une part la nationalité de l'Angleterre, notre chère alliée, et de rétablir de l'autre celle de la Pologne, pour laquelle la chambre de nos députés s'en tient à des vœux annuels si généreux. Patientez. Vous allez voir des choses plus dignes de votre étonnement.

Pie VII étant mort le 5 septembre 1815, l'empereur fut sur le point de se proclamer pape lui-même. Après de mûres réflexions, ce fut son oncle, le cardinal Fesch, qu'il investit de cette dignité, sous le nom de Clément XV.

L'Europe s'était soulevée de nouveau : la campagne de 1817 décide en dernier ressort de ses destinées. L'Europe est vaincue et conquise. *Le Moniteur* du 15 août 1817 contient les divers décrets qui règlent les formes de gouvernement de ce quart du monde. L'empereur en est le seul souverain. Il n'y a sous lui que des rois feudataires. Tous les frères de Napoléon sont promus aux fonctions de roi en activité. Le roi Charles IV, d'Espagne, et le roi Ferdinand Ier, de Naples, sont mis à la retraite.

Marie-Louise était morte la même année. L'empereur veuf replace près de lui Joséphine sur le trône.

Napoléon en avait fini avec la vieille Europe. L'un de ses lieutenans lui avait conquis Alger et toute la côte barbaresque. Afin de compléter le système politique de l'Europe et de le mettre en harmonie avec ses conquêtes françaises en Égypte, il rend, le 22 juillet 1820, un décret qui réunit à l'Europe la partie septentrionale de l'Afrique, depuis le mont Atlas jusqu'à l'isthme de Suez. Le plus beau de l'histoire, c'est que ces prodigieuses conquêtes, loin d'être onéreuses à l'empire, lui font au contraire un allégement de ses charges, chose inouie dans les annales du monde. Cette même année, l'empereur est si riche, qu'il refuse d'accepter l'impôt et le remet librement tout entier au pays.

Une fois maître de l'Europe et d'une portion de l'Afrique, Napoléon n'était pas pour rester en si beau chemin. Il a chargé bientôt ses généraux d'aller soumettre le surplus de cette dernière partie du monde. Lui-même il s'en va prendre possession de Jérusalem, de la Chine, du Japon, de toute l'Asie et de toute l'Océanie. Les deux Amériques réunies à Panama en congrès solennel, sous la présidence du général Jackson, proclament peu après l'empereur leur souverain. Le 5 juillet 1827, parut dans *le Moniteur* le célèbre décret qui fondait la monarchie universelle. Paris était déclaré la capitale de la terre. Un autre décret contenait la promotion générale des rois d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Un autre instituait le conseil des rois, qui devait se réunir tous les trois ans à Paris, dans une session de deux mois, et être présidé par le monarque suprême.

A compter de cette époque, il n'y eut plus qu'une seule monnaie, à l'effigie de l'empereur, qui eut cours dans toute l'étendue de l'univers. Il fallait au monde une bibliothèque et un musée universels. Ce fut Versailles qui devint la ville-bibliothèque et musée.

On comprend que, dans une monarchie universelle, la politique, la diplomatie, la liberté de la presse et les autres libertés, n'étaient plus d'aucun usage. Toutes ces vieilles choses inutiles furent donc supprimées. Il n'y eut plus qu'un journal officiel du monde, intitulé : *la Terre*. L'historien ne dit pas s'il fut bâti un hôtel des invalides pour les politiques, les diplomates et les publicistes mis ainsi sur le pavé.

Sous l'empire de la monarchie universelle, les sciences n'avaient pas fait moins de progrès que les lettres. Le globe avait été exploré tout entier et modifié pour la plus grande commodité de l'espèce humaine. Le capitaine Parry avait planté le drapeau tricolore sur le pôle nord. Les isthmes de Suez et de Panama avaient été coupés. La quadrature du cercle fut décou-

verte par un enfant. M. de Lamartine publia *Dieu et Napoléon*, épisodes épiques en vers blancs, et en dix-huit volumes.

Ce fut le 15 août 1828 que Napoléon fut sacré monarque universel par le pape Clément XV, dans une cathédrale trois fois grande comme Saint-Pierre de Rome, bâtie exprès sur les ruines du palais de justice. Tous les rois des quatre parties du monde assistaient à cette cérémonie, y compris le maréchal Soult, nommé récemment roi *in partibus*. Pour que ce sacre du maître du monde fût plus solennel, on plaça au ciel une nouvelle constellation, sous le nom de *Napoléon*.

L'empereur était au comble de la grandeur. Il avait laissé aux rois, comme indignes de lui, les titres de *sire* et *majesté*. On ne l'appelait plus que *sa toute puissance*. Il avait achevé, en bronze, l'arc de triomphe de l'Étoile qu'on avait tout doré et qu'on nommait la *Porte d'or*. Sur la place Louis XV, à la place même où vous supposez que M. Lebas a dressé dernièrement un obélisque, l'empereur érigea un monolithe en marbre de Carrare, de cent quatre-vingt pieds de hauteur, surmonté de sa statue d'or massif, haute de vingt-huit pieds. Le monument entier, y compris sa base, n'eut pas moins de deux cent cinquante pieds d'élévation, et annula complètement, comme vous pensez bien, la colonnette voisine de la place Vendôme. Enfin, comme il fallait à Napoléon un tombeau digne de son trône, il fit tailler en pyramide d'Égypte et revêtir de marbre blanc le mont Valérien, depuis sa racine jusqu'à sa crête.

Toutes choses achevées, Napoléon n'avait plus rien à faire avec la vie. Ce fut le 25 juillet 1832, à sept heures vingt-deux minutes du matin, qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, âgé de soixante-deux ans onze mois et dix jours.

Le romancier s'arrête ici. Il ne dit pas quelle a été la succession de l'empereur, si la monarchie universelle est restée intacte ou s'est divisée entre les mains de ses héritiers. Il n'eût pourtant pas été inutile de nous tenir au courant de ces choses. L'auteur a rayé d'un trait de plume et mis au néant les deux invasions, les deux restaurations, les cent jours, la révolution de 1830 et la dynastie de juillet. Il eût été bon également de savoir le sort de l'immense ordre de choses mis à la place.

Sérieusement, ce roman de la monarchie universelle est parfois ingénieux, souvent puéril; mais il se laisse lire jusqu'au bout. Si le style avait quelque ampleur, si l'écrivain était plus convaincu, s'il avait plus de foi en son rêve, l'ouvrage ne manquerait pas d'une certaine grandeur épique et idéale. Ce n'est certes pas, en tout cas, l'un des plus mauvais parmi les romans nouveaux.

......Y.

— Les tomes III et IV de *Louis XIV, son gouvernement, ses relations avec l'Europe*, par M. Capefigue, ont paru à la librairie Dufey. Ces deux nouveaux volumes conduisent les évènemens jusqu'au testament de don Carlos II d'Espagne, au profit du duc d'Anjou, et par conséquent, à la guerre de la succession d'Espagne. Les documens nouveaux que contiennent ces deux volumes, donnent un grand intérêt à cette publication.

F. BULOZ.